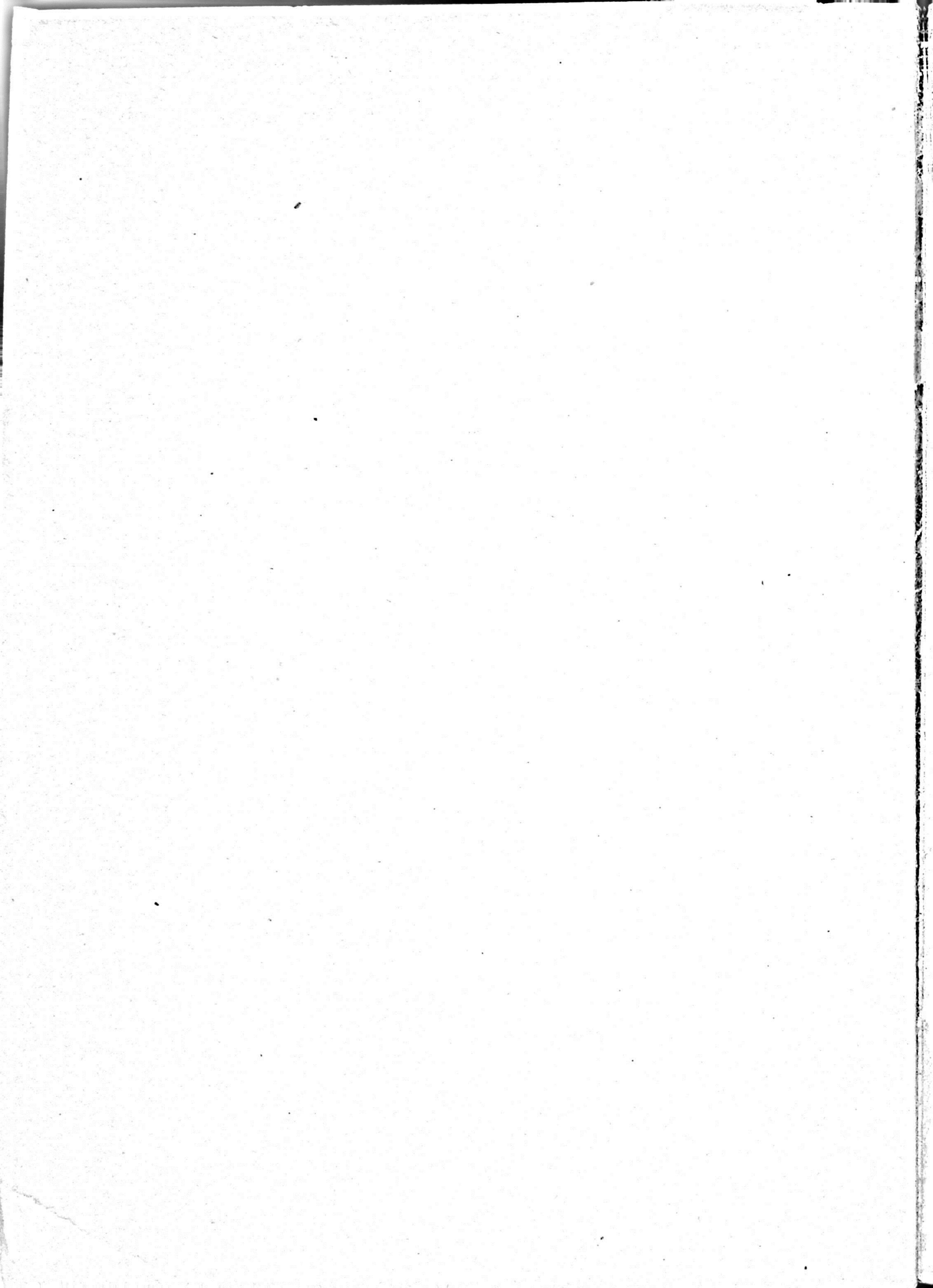


UNIVERSITÉ DE LOUVAIN
RECUEIL DE TRAVAUX PUBLIÉS PAR LES MEMBRES
DES CONFÉRENCES D'HISTOIRE ET DE PHILOGIE
2^{ME} SÉRIE, 40^{ME} FASCICULE

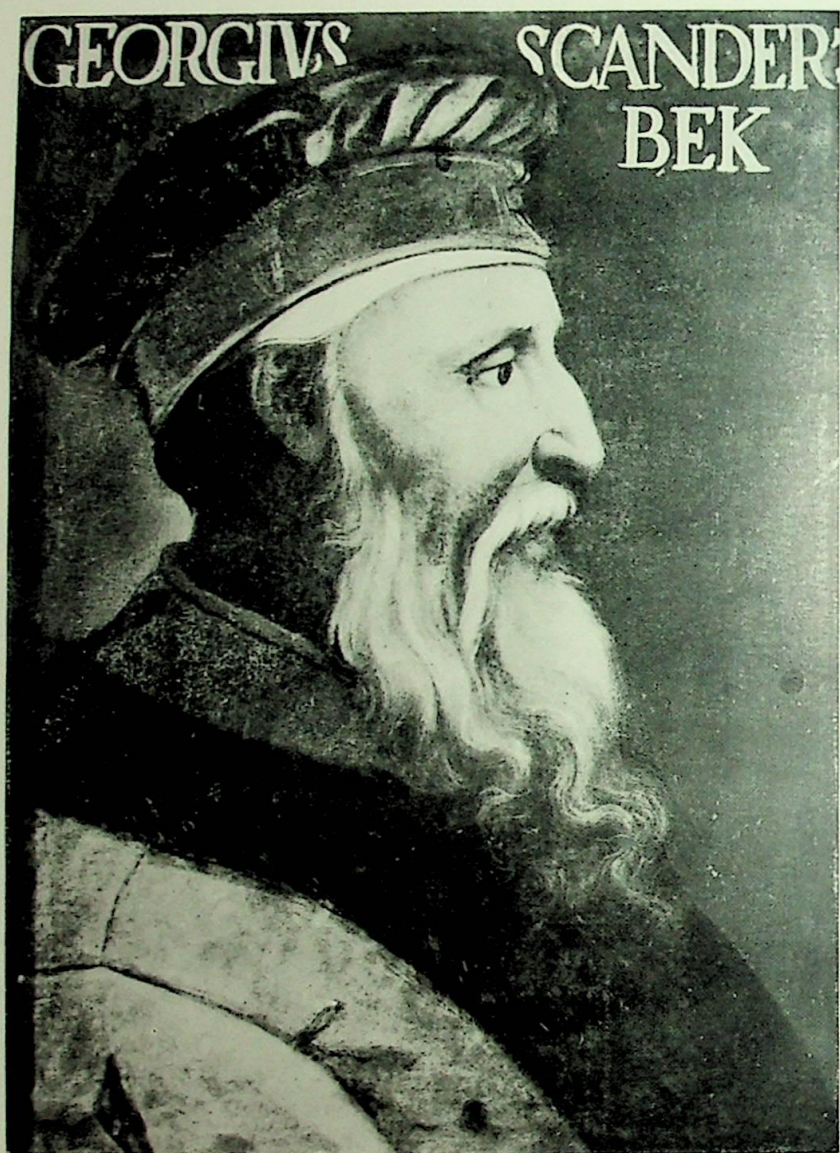
L'Albanie et l'Invasion turque
au XV^e siècle

PAR
ATHANASE GEGAJ
DOCTEUR EN SCIENCES HISTORIQUES

PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
12, RUE VAVIN, 12
1937



L'ALBANIE ET L'INVASION TURQUE
AU XV^e SIÈCLE



GEORGES CASTRIOTA SCANDERBEG.

(« Galleria Uffizi », Florence).

UNIVERSITÉ DE LOUVAIN
RECUEIL DE TRAVAUX PUBLIÉS PAR LES MEMBRES
DES CONFÉRENCES D'HISTOIRE ET DE PHILOGIE
2^{me} SÉRIE, 40^{me} FASCICULE

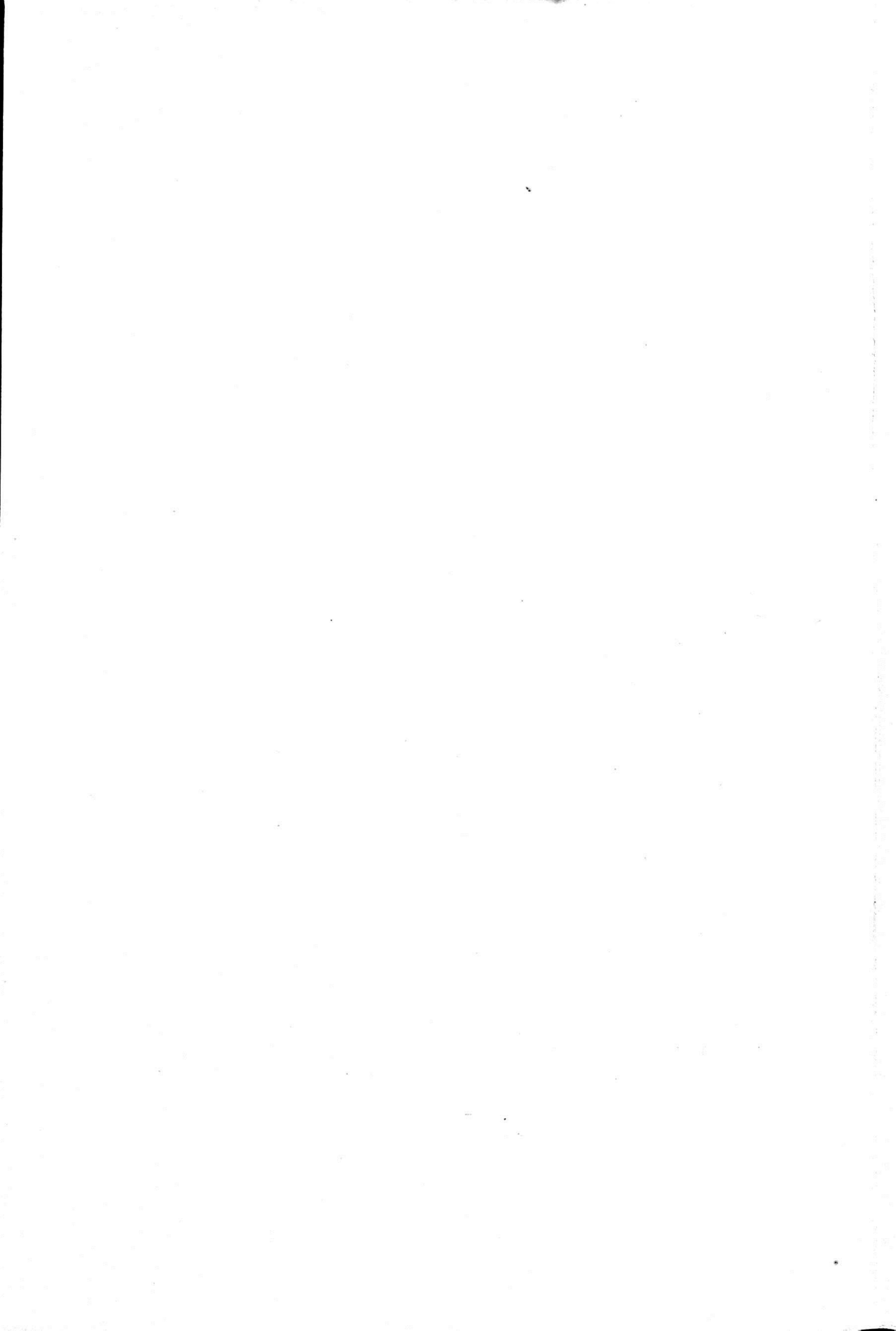
L'Albanie et l'Invasion turque au XV^e siècle

PAR
ATHANASE GEGAJ
DOCTEUR EN SCIENCES HISTORIQUES

BUREAUX DU RECUEIL
BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ
7, PLACE DU PEUPLE
LOUVAIN

LIBRAIRIE ORIENTALISTE
PAUL GEUTHNER
12, RUE VAVIN
PARIS (6^e)

1937



INTRODUCTION

A plus d'une reprise au cours de son histoire, l'Albanie a subi le contre-coup des agitations qui ont bouleversé les peuples de l'Europe méridionale. En particulier, au XV^e siècle, elle fut victime, avec les autres États balkaniques, des grandes invasions turques. La longue et héroïque résistance que, sous la conduite de Scanderbeg, elle a opposée aux envahisseurs osmanlis, intéresse aussi bien sa propre histoire que celle de l'Europe, menacée par le péril ottoman.

Les péripéties émouvantes de cette guerre tragique ont déjà fait l'objet de nombreux travaux. D'une manière générale, ceux-ci se divisent en deux catégories : d'une part, ces événements ont été évoqués par les chroniqueurs, spécialement par les Albanais, pour ranimer le courage de leurs contemporains en rappelant les gloires de leurs ancêtres ; d'autre part, ils occupent une place assez considérable dans les histoires générales de l'Europe à la fin du moyen âge et au début de l'époque moderne, ainsi que dans les études qui se sont multipliées depuis une soixantaine d'années sur la fin de l'Empire byzantin.

Si l'on excepte la première catégorie de travaux, aucun ouvrage n'a été jusqu'à présent consacré à l'exposé critique de ces événements vus du point de vue albanais. Or leur but apologétique manifeste nuit à leur valeur historique, et un nouvel examen critique est nécessaire. C'est ce qui nous a amené à étudier ce sujet dans cette dissertation.

* * *

L'histoire de l'Albanie au XV^e siècle est un sujet très vaste ; elle soulève de nombreuses questions fort complexes, dont quelques-unes mériteraient d'être traitées d'une manière approfondie. Pour notre part, nous nous proposons d'en donner ici un aperçu plutôt général, qui visera à replacer les événements d'Albanie dans le cadre de l'histoire européenne. Nous nous

arrêterons surtout à mettre en lumière la carrière militaire de Scanderbeg, en nous efforçant de dégager la vérité de la légende, dont on l'a entourée.

En réalité cette dernière tâche n'était pas aisée. La plupart des historiens, même modernes, se basent trop exclusivement sur des chroniqueurs contemporains, en particulier sur Barletius ; or, ceux-ci ont manifestement défiguré la réalité en dramatisant les événements et en idéalisant Scanderbeg. Ne l'ont-ils pas comparé et assimilé aux héros de la Grèce antique ! Pour nous prémunir contre les exagérations de ces chroniqueurs et pour mieux juger des affirmations souvent contradictoires des historiens modernes, nous avons fait une large enquête dans les sources d'archives, publiées pour la plupart.

Cet examen nous a permis, croyons-nous, de redresser plusieurs erreurs de détails et de nombreux jugements faux ou inexacts.

Mais l'histoire de Scanderbeg suppose la connaissance de la situation politique de l'Albanie au début du XV^e siècle. En effet, on ne comprend pas la longue et victorieuse résistance qu'il a opposée aux Turcs, si l'on ne tient pas compte qu'à son époque l'Albanie se trouvait en voie de s'unifier au point de vue politique. C'est pourquoi nous avons cru devoir nous étendre sur l'évolution politique de l'Albanie à la fin du moyen âge et sur l'histoire de ses principales familles.

Dans notre exposé, nous suivrons surtout l'ordre chronologique. Après avoir esquissé l'orientation politique de l'Albanie à la fin du moyen âge et le passé de ses principales familles seigneuriales, nous étudierons successivement les étapes de la carrière de Scanderbeg, qui résume pour ainsi dire l'histoire de la lutte de l'Albanie contre l'invasion turque ; dans cet exposé, nous relèverons les rapports que le chef albanais a entretenus avec les puissances étrangères, spécialement avec le royaume de Naples, la république de Venise, la Papauté, Raguse et la Hongrie.

* * *

Cette introduction serait incomplète si, après avoir indiqué l'intérêt et l'originalité du sujet et en avoir fixé les limites, elle ne faisait pas connaître les principales sources utilisées. Voici quelques renseignements qui permettront aux lecteurs de juger de la valeur de notre documentation.

A. SOURCES LITTÉRAIRES. — 1^o ANTIBARENSIS. — Un examen rapide des auteurs contemporains révèle que la plupart de leurs affirmations relatives à l'histoire de l'Albanie au XV^e siècle sont empruntés au célèbre chroniqueur de Scutari, Marin Barletius. Mais cet écrivain n'a été ni le premier, ni le principal chroniqueur de Scanderbeg. Bien avant lui, l'Anonyme d'Antivari, ou l'Antibarensis, avait rédigé en latin, d'après les rapports fournis par son frère, officier de la garde de corps de Scanderbeg, le récit des exploits du héros albanais. Cette chronique a été utilisée par l'historien italien Biemmi, dans son *Historia di Giorgio Castrioto, detto Scander-Begh* (Brescia, 1742 ; nouv. éd., 1756). Mais quoique imprimée, elle était presque introuvable, à l'époque de cet auteur, qui lui-même, n'en a vu qu'un exemplaire en mauvais état : le commencement et la fin ainsi que deux feuillets du milieu y manquaient.

Biemmi est le seul auteur qui se soit servi de la chronique de l'Antibarensis et comme celle-ci reste actuellement introuvable, nous devons nous fier à lui pour en décrire le contenu et en fixer la valeur.

Biemmi nous en fournit le titre, qui se trouvait à la fin de l'ouvrage : (*Explicit*) HISTORIA SCANDERBEGI edita per quendam Albanensem, Venetiis impressa, industria atque impensa Erhardi Radolt de Augusta, anno Domini 1480, die 2 mensis aprilis ducante Joanne Mocenyco inlyto Duce. Il nous signale en outre que les caractères avaient la forme gothique et que l'édition, in quarto, ne présentait aucune division en livres ou en chapitres.

Quant à son contenu, l'*Historia* commençait le récit par l'arrivée de Scanderbeg à Croïa et se terminait par le siège de la même ville, effectué par Balaban-pacha. Pour retracer à son tour la biographie de Scanderbeg, Biemmi s'est exclusivement servi de l'Antibarensis ; il n'a recouru à Barletius que pour remplir les lacunes matérielles de sa source et il prend toujours soin d'indiquer explicitement ses lacunes. On peut donc dire que nous conservons la chronique de l'Antibarensis dans l'ouvrage de Biemmi.

Si nous admettons cette hypothèse, — et tout nous y engage, — nous devons reconnaître que l'*Historia Scanderbegi* de l'Anonyme d'Antivari constitue un travail remarquable pour l'époque : elle donne des renseignements précis et exacts sur la plupart des événements, sans en exagérer l'importance ; loin de faire

l'apologie de Scanderbeg, elle en critique souvent l'attitude ; elle ne cache pas les difficultés intérieures du pays et révèle les intrigues et les complots de ses princes. Elle nous offre avant tout une histoire bataille ; mais elle fait aussi connaître des faits très importants concernant la situation intérieure de l'Albanie et les mœurs de ses habitants. Enfin, elle présente des lacunes assez grandes pour la politique extérieure de Scanderbeg.

En confrontant les affirmations de l'Antibarensis avec les sources d'archives, il ressort que l'auteur était bien informé et impartial dans ses jugements. Nous nous sommes donc servi de sa chronique comme d'une source de valeur.

On a émis différentes hypothèses touchant l'auteur de l'*Historia* ; mais toutes semblent bien fragiles. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'il était originaire d'Antivari, et qu'il était probablement ecclésiastique. Fallmerayer connaît l'auteur, mais n'a pas vu son ouvrage (1) ; il a voulu l'identifier avec Paul Ange (Angelus ou Angelo), archevêque de Durazzo ; mais rien ne prouve le bien-fondé de cette identification ; au contraire, elle semble devoir être rejetée puisque Paul Ange était déjà mort en 1469 et que l'ouvrage ne date que 1480.

La publication de Biemmi connut à peu près le même sort que l'original latin dont elle s'est inspirée ; sans doute, elle n'est pas perdue, mais elle reste inconnue même à de nombreux spécialistes de l'histoire balkanique (2).

2^o BARLETIUS. — Le second biographe contemporain de Scanderbeg est un ecclésiastique de Scutari (3), Marin Barletius. Il était jeune encore quand Scanderbeg vint à mourir. Il laissa à la postérité deux ouvrages dans lesquels il exalte la bravoure de ses compatriotes : le premier, intitulé : *De obsidione Scodrensi*, est dédié à L. Loredano (Venise, 1504, in-4^o de 72 feuillets non chiffrés) ; le second est une *Historia de vita et gestis Scanderbegi Epirotarum Principis* (Venise, s. d. [entre 1506 et 1508], in-fol.

(1) FALLMERAYER, *Das albanische Element in Griechenland*, dans les *Abhandl. der histor. Klasse der kön. bayer. Akademie der Wissenschaften*, t. IX, p. 11.

(2) L'ouvrage de Biemmi est connu de Pisko, Farlati, Petrovitsch et d'autres. Par contre Jorga et Marinesco ne l'ont guère utilisé ; se méfiant, à juste titre, de Barletius, qu'ils considèrent comme le seul chroniqueur de Scanderbeg, ils en concluent — à tort — que tous les faits et gestes du héros albanais ont été exagérés.

(3) RODOTÀ, *Il rito greco in Italia*, t. III, ch. 2, prétend qu'il était de rite grec et auteur de beaucoup d'ouvrages. Cette affirmation paraît tout-à-fait gratuite.

de CLIX feuillets numérotés et de 8 pages non-chiffrées). Cette chronique connut un succès étonnant ; elle fut traduite dans presque toutes les langues de l'Europe (1) et que depuis sa publication jusqu'à nos jours, elle a inspiré la plupart des historiens.

Barletius est un historien de la Renaissance qui écrit pour exalter le sentiment national de ses compatriotes. Pour lui, Scanderbeg est un héros national qu'il faut comparer aux héros de l'Antiquité, Alexandre le Grand ou Pyrrhus ; sa vie a été un véritable drame et par conséquent la principale tâche de l'historien consistera à en faire revivre les épisodes. Il intercale dans son récit un grand nombre de harangues, de longues descriptions de batailles et de victoires, qui fatiguent le lecteur moderne ; il exagère les victoires de son héros et cache soigneusement tout ce qui pourrait ternir sa gloire ; ainsi, quoique partisan de Venise, il rappelle de temps en temps la crainte ou la faveur que la République a témoignées vis-à-vis de Scanderbeg. D'autre part, cependant, les affirmations de Barletius ne sont pas toutes inventées ; il semble même qu'il a eu à sa disposition de nombreux documents qui lui ont fourni, pour plusieurs passages de son œuvre, des renseignements précis et très exacts ; mais la façon de concevoir sa tâche l'a amené à les utiliser d'une manière fort peu critique. Barletius nous a donc conservé des informations détaillées sur les événements qu'il expose ; mais ses affirmations resteront toujours douteuses et ne pourront être acceptées qu'avec une grande réserve (2).

(1) Pour les traductions et les adaptations de cet ouvrage de Barletius, cfr PETROVITSCH, *Skanderbeg (Georgius Castriota). Essai de la bibliographie raisonnée*, Vienne 1881, et LEGRAND-GUYS, *Bibliographie albanaise*, Paris-Athènes, 1912.

(2) PANGANEL (*Geschichte Scanderbegs*, p. 262) prétend que Barletius est un guide peu sûr et VOIGT (t. III, p. 159) lui conteste même presque toute valeur historique. — FALLMERAYER (t. IX, p. 10, n. 2 et p. 74-76), tout en s'appuyant sur lui dénonce les erreurs et les exagérations de Barletius ; son avis est partagé par ZINKEISEN (*Geschichte des osm. Reiches*) et par HOPF (*Griechenland*, t. II, p. 122). — De son côté, MARINESCO (dans les *Mélanges de l'École roumaine en France*, Paris, 1923, p. 8 et 9, n. 1) montre que l'information de Barletius ne repose pas toujours sur l'invention, mais qu'il est avant tout un panégyriste. — Pour JORGA (*Brève histoire de l'Albanie*, p. 45), Barletius a principalement visé à plaire aux lecteurs ; les événements qu'il rapporte ne sont mentionnés que parce qu'ils présentent de l'intérêt pour ses compatriotes ; il ne discute guère leur historicité et paraît même avoir inventé pour mieux atteindre son but ; bref, son *Historia* serait bien plus un panégyrique qu'une bio-

3° MUSACHI. — Le troisième chroniqueur que nous devons mentionner est Jean Musachi, compagnon d'armes de Scanderbeg. Après la mort de ce dernier, Jean s'était enfui en Italie, où, en 1510, il rédigea une chronique sur sa famille et sur les événements les plus importants de l'époque. Cette œuvre ne fut publiée qu'au XIX^e siècle, d'abord par Ricca (1), ensuite par Hopf (2).

La chronique de Jean Musachi contient d'abord des parties qui nous intéressent fort peu : une histoire fabuleuse sur les origines des armories des Anges (cfr HOPF, *Chroniques*, p. 302-303) ; une généalogie fantaisiste de sa famille, entièrement empruntée à André Ange ou Flave Comnène (*ibid.*, p. 304-314) ; un « Tratto » (Trattato) de Theodoro Spandolito, c'est-à-dire le célèbre Théodore Spandugino-Cantacuzène.

Si l'on écarte ces passages où la vanité a manifestement aveuglé l'auteur, on peut dire que sa Chronique constitue en général un document précieux pour l'histoire de l'Albanie, au XV^e siècle (3).

Cependant cette chronique soulève une question critique que les auteurs modernes résolvent en divers sens. Elle présente, en effet, avec l'œuvre de Barletius des analogies frappantes qui font immédiatement penser soit à une dépendance, soit à l'identité des sources. Ainsi, par exemple, Musachi raconte exactement comme Barletius toute la jeunesse de Scanderbeg : son séjour à la cour du sultan, sa campagne contre les Hongrois, sa fuite en Albanie, sa prise de possession de Croïa, sa conversion au catholicisme, ses efforts en vue de constituer la ligue d'Alessio, etc. Les deux auteurs vont même jusqu'à se tromper de la même façon lorsqu'ils indiquent la date de la mort de Scanderbeg (4). En d'autres endroits cependant, Musachi s'écarte complètement de Barletius.

graphie. — Enfin PISANI (*La légende de Skanderbeg*, p. 9) reconnaît que les affirmations de Barletius doivent être soumises à un examen critique sévère.

(1) RICCA, *La nobiltà delle due Sicilie*, première partie, t. III, Naples, 1865 : *Historia e genealogia della casa Musachio, scritta da D. Giovanni Musachio, Despolo d'Epiro. Memorie di D. Giovanni Molosachi, Despolo d'Epiro a i suoi figli, scritta nel 1510.*

(2) HOPF, *Chroniques gréco-romanes*, Berlin, 1873, p. 270-340.

(3) HAHN, *Beiträge zur Geschichte von Mittel-Albanien nach den Funden des Prof. Dr. Karl Hopf*, p. 284.

(4) HOPF, *Chroniques*, p. 274-275, 299. Tous deux fixent erronément ce décès

Pour expliquer cette similitude, certains auteurs recourent à l'hypothèse d'une même tradition populaire (1), ou à l'inspiration commune de chants épiques, aujourd'hui perdus (2). Cette hypothèse ne me semble pas résoudre toutes les difficultés. Sans doute, les traditions et chants populaires sont très répandus et fort tenaces en Albanie (3) et il est certain que Scanderbeg doit y avoir occupé une place importante. Mais on peut difficilement concevoir que ces simples traditions orales aient pu inspirer aux deux auteurs de si grandes ressemblances. Nous croyons donc plus simple de supposer que Musachi a connu la chronique de Barletius et qu'il l'a copiée pour la partie concernant la vie de Scanderbeg.

En réalité Musachi n'accorde pas une grande place à Scanderbeg ; il ne lui est d'ailleurs pas sympathique. Cependant il reconnaît que « Finchè visse detto Signor [Scanderbeg] sempre con la sua virtù e valore et ajutato da quelli signori [les seigneurs albanais] fè gran stragge de' Turchi con molte vittorie non senza morte de' nostri signori e cavalieri » (4). Ici l'ancien compagnon d'armes de Scanderbeg reproduit bien le souvenir tel que le conservait l'Albanie de son héros. Nous avons à ce sujet le témoignage d'un voyageur flamand Josse de Ghistelle qui visita l'Albanie treize ans après la mort de Scanderbeg : « Joris de Castriot, dit-il, le héros Scanderbeg, fut un chrétien dévôt, qui combattait le Turc avec tant de bravoure que celui-ci ne put jamais s'approcher de lui ; il massacra tant de Turcs, qu'il en laissa seulement la moitié, laquelle vit encore. Après la mort de Scanderbeg, le pays fut perdu, excepté quelques villes fortifiées qui sont encore chrétiennes » (5).

4^o CHRONIQUEURS SECONDAIRES. — A partir du XVI^e siècle, de nombreux auteurs se mettent à composer la biographie de Scanderbeg. Tous ont comme source commune Barletius, qu'ils

en 1466 ; mais Barletius la place au 17 janvier alors que Musachi l'indique au mois de décembre.

(1) MARINESCO. *o. c.*, p. 14, n. 2.

(2) JORGA, *Brève histoire de l'Albanie et du peuple albanais*, p. 45.

(3) SIRDANI, *Skanderbegu mbas gojëdhanash* [Scanderbeg d'après les traditions], Scutari, 1926.

(4) HOPF, *Chroniques*, p. 275.

(5) JOOST VAN GHISTELE, *Voyage naar den Landen van Belofte*, Gand, 1557; nouv. éd., Anvers, 1936, p. 23-24.

corrigeant, abrègent ou complètent suivant leur propre documentation ou le but spécial qu'ils poursuivent. Citons parmi eux un Anonyme de Venise, auteur d'un *Commentario de le Cose de Scanderberg* (Venise, 1539), qui complète en certains endroits Barletius, et *Gli illustri e gloriosi gesti e vittorisse imprese, fatte contra Turchi dal Signor Don Giorgio Castriotto, principe d'Epiro* (Venise, 1545), ouvrage publié par un Anonyme, d'après le manuscrit latin de l'abbé Demetrio Franco, trésorier du héros albanais. Ces deux ouvrages n'ont qu'une importance restreinte, car tous deux sont étroitement dépendants de Barletius.

5° LAONIKOS. — La chronique de cet écrivain byzantin contemporain (1) est bien renseignée sur les événements d'Albanie ; mais elle ne fournit que quelques rares détails sur la carrière de Scanderbeg ; encore se trompe-t-elle dans son récit relatif à l'évasion de Scanderbeg. En outre, elle admet beaucoup d'erreurs au point de vue chronologique.

6° CHRONIQUEURS TURCS. — En ce qui concerne les chroniqueurs turcs, je n'ai évidemment pu employer que ceux qui sont accessibles dans des traductions. Ainsi j'ai utilisé SEAD-EDDIN, traduit en italien par BRATUTTI, *Chronica dell'origine e progressi della Casa ottomana* (2 vol., Madrid, 1652), ouvrage très peu connu. L'auteur fait souvent allusion aux faits albanais ; mais il est très superficiel et avant tout panégyriste comme Barletius ; ainsi, il n'admet aucune victoire de Scanderbeg, quoiqu'il signale les diverses expéditions turques en Albanie. Il mentionne la captivité de Scanderbeg à la cour du sultan, mais rejette son évasion ; pour lui, comme pour Laonikos, Scanderbeg fut installé dans ses domaines par le sultan Mourad II.

Nous avons en outre consulté les *Annales Sultanorum othmanidarum sua lingua scripti*, traduites en allemand par Gaudier (Spiegel) et en latin par Leonclavius (Paris, 1650). Ces annales parlent peu de l'Albanie et confondent souvent les dates ; cependant elles ne manquent pas d'intérêt dans la description qu'elles fournissent de plusieurs faits.

7° CHRONIQUES ÉTRANGÈRES. — Nous avons également examiné quelques auteurs contemporains qui ne traitent pas direc-

(1) CHALCOCONDYLAE LAONICI ATHENIENSIS *Historiarum libri decem*, Paris, 1650, Bonn (*Corpus Scriptorum historiae byzantinae*), 1843.

tement de notre sujet, tels LUCARI, *Annali di Rausa*, l'Anonyme de Vérone, ainsi que les chroniqueurs Sanudo, Magno, B. di S. Gregorio et la *Chronica Ragusina*.

B. SOURCES D'ARCHIVES. — Tous les historiens savent que les sources littéraires sont très sujettes à caution et doivent être sévèrement contrôlées par les sources d'archives. Nous nous sommes efforcé d'appliquer le mieux possible cette règle de critique à nos sources. L'abondance des sources d'archives nous a permis d'atteindre un résultat fort satisfaisant. Une seule catégorie de faits cependant a échappé à ce contrôle : ce sont les chiffres indiqués par les chroniqueurs dans leurs récits des guerres et des batailles. Ces chiffres sont manifestement exagérés ; mais comme les pièces d'archives ne nous ont pas donné l'occasion de rectifier, nous avons cru bien faire de les reprendre dans notre texte tels qu'ils sont fournis par les chroniqueurs. Nous en avertissons, ici, une fois pour toutes, le lecteur : il voudra donc bien ne pas les prendre d'une façon absolue, mais d'une manière toute relative, comme doivent être acceptés tous les chiffres chez les auteurs anciens.

En ce qui concerne les sources d'archives utilisées dans ce travail, la plupart d'entre elles et les plus importantes ont été publiées par Raynaldi (1), Theiner (2), Makušev (3), Ljubić (4), Jorga (5) ; d'autres ont été simplement utilisées principalement par Hopf (6), Thallóczy (7), Pastor (8), Cerone (9), Schirò (10), et Marinesco (11).

(1) RAYNALDI, *Annales ecclesiastici*, édit. de 1752-1753.

(2) THEINER, *Vetera monumenta Slavorum meridionalium*, Rome, 1863.

(3) MAKUŠEV, *Monumenta historica Slavorum meridionalium vicinorumque populorum*, Belgrade 1882. — Pisko (*Skanderbeg, Historische Studie*, Vienne, 1894) a publié, à la fin de cet ouvrage, beaucoup de documents relatifs à notre époque ; mais il a ignoré que Makušev avait déjà édité la plus grande partie de ces documents.

(4) LJUBIĆ, *Listine (Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium)*, Zagreb, 1876-1891.

(5) JORGA, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e siècle*, I^{re}-III^e séries, Paris, 1899, 1902 ; IV^e série, Bucarest, 1915.

(6) HOPF, *Griechenland im Mittelalter* (voir *Bibliographie*).

(7) THALLÓCZY-JIREČEK, *Zwei Urkunden aus Nordalbanien*. Voir aussi *Diplomatarium*, édité en collaboration avec Gelcich.

(8) PASTOR, *Geschichte der Päpste*, t. I et II, 1901.

(9) CERONE, dans *ASPEN*, t. XXVII-XVIII (1902-1903).

(10) SCHIRÒ, *La questione balkanica*.

(11) Voir plus haut.

Nous avons complété cette documentation par quelques pièces d'archives inédites, conservées aux Archives de Naples et de Venise et à la Bibliothèque nationale à Paris.

* * *

Il nous reste, en terminant, à acquitter une dette de gratitude. Nous remercions vivement tous les professeurs de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Louvain qui nous ont initié aux études historiques. Notre reconnaissance s'adresse surtout à Monsieur le professeur L. van der Essen, qui nous a assisté de ses conseils judicieux, et à Monsieur le professeur A. De Meyer, qui a bien voulu nous guider dans notre étude.

Nous remercions également notre confrère le R. P. Béda Rigaux qui a bien voulu revoir les épreuves de cette dissertation.

Bruxelles, le 28 Octobre 1936.

BIBLIOGRAPHIE

ABRÉVIATIONS

- AALB = *Acta et Diplomata res Albaniae mediae aetatis illustrantia*, vol. I (1344-1343), vol. II (1344-1406), Vienne, 1913, 1918. Voir THALLOCCZY, JIRECEK et SUFFLAY.
- ASPN = *Archivio storico per le provincie napolitane*, Naples.
- ASPH = *Archiv für slavische Philologie*, Berlin.
- AV = *Archivio veneto*, Venise.
- CSHB = *Corpus Scriptorum historiae byzantinae*, édition de Bonn.
- HD = *Hylli i Dritës*, Scutari.
- SA = *Studi Albanesi*, Rome.

I. — SOURCES

Nous donnons ici, pour les sources utilisées, des indications bibliographiques complètes, alors qu'au cours de notre ouvrage nous nous bornerons à indiquer que le tome et la page.

- Acta et Diplomata res Albaniae mediae aetatis illustrantia*, éd. de THALLOCCZY, JIRECEK, SUFFLAY, vol. I (1344-1343) et vol. II (1344-1406), Vienne, 1913, 1918.
- AENEAS SYLVIUS. Voir PICCOLOMINI.
- Annales Turcici*. Voir GAUDIER et LEONCLAVIUS.
- ANONYME DE VENISE, *I fatti illustri del Signor Giorgio Scanderbegh*, Venise, 1564. Voir SANSOVINO.
- ANTIBARENSIS (L'Anonyme d'Antivari), *Historia Scanderbegi edita per quemdam albanensem*, Venise, 1480. Voir BIEMMI.
- BARLETIUS, M., *Historia de vita et gestis Scanderbegi, Epirotarum principis*, Rome, s. d. (vers 1506-1508).
- BIEMMI, G.-M., *Historia di Giorgio Castrioto, detto Scander-Begh*, Brescia, 1742. Cité : ANTIBARENSIS-BIEMMI.
- BRATUTTI, V., *Chronica dell'origine e progressi della Casa ottomana composta da Saidino Turco, eccellentissimo storico, in lingua turca*, 2 vol., Madrid, 1652. Voir SEAD-EDDIN.
- CHALCOCONDYLÈS. Voir LAONIKOS.
- Chronica Ragusina*, dans *Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium, Scriptores*, t. II, 1893.

- CRIBELLI, *Libri duo de expeditione Pii papae secundi in Turcas*, dans MURATORI, t. XXIII, Milan, 1733. Voir MURATORI.
- Diplomatarium ragusanum*. Voir GELCICH-THALLOCY.
- DUCAS, M., *Historia byzantina duplici commentario illustrata, Familiae*, Paris, 1680 et CSHB de Bonn, 1834. Cité : DU CANGE.
- DU FRESNE, D., *Illyricum vetus et novum*, Passau, 1741. Cité : DU CANGE.
- FARLATI, *Illyricum sacrum*, t. VII, Venise, 1871.
- FRANCO, D., *Gli illustri e gloriosi gesti, fatti contra Turchi, dal signor Don Giorgio Castriotto, detto Scanderbeg*, Venise, 1545, 1591.
- GAUDIER (Spiegel), J., *Annales sultanorum othmanidarum, germanice translati*. Voir LEONCLAVIUS. Cité : *Annales Turcici*.
- GELCICH-THALLOCY, *Diplomatarium relationum reipublicae Ragusanae cum regno Hungariae*, Budapest, 1887.
- GHISTELE, J. VAN, *Voyage naar den Landen van Belofte*. Anvers, 1936.
- HOPF, C., *Chroniques gréco-romanes inédites ou peu connues*, Berlin, 1873.
- JORGA, N., *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades*, I^{re} et II^e séries, Paris, 1899 ; III^e série, Paris, 1902 ; IV^e série, Bucarest, 1915.
- KATONA, S., *Historia critica regni Hungariae stirpis mixtae*, t. XIII, Budapest, 1790.
- LAONIKOS (Chalcocondylès), *Historiarum libri decem*, Paris, 1650, dans CSHB de Bonn, 1843.
- LEONCLAVIUS, J., *Annales sultanorum*, Paris, 1650. Voir *Annales Turcici*. *Libri commemoriali della repubblica di Venezia*. Voir *Monumenti storici*.
- LJUBIC, S., *Listine o odnosajih izmedju juznoga slavenstva i mletacke republike (Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium, t. I-X)* Zagreb, 1876-1891.
- LUBIC, S., *Commissiones et relationes*, 3 vol., et *Opis jugoslavenski novaca*, Zagreb, 1875.
- LUCCARI, G. di Prato, *Copioso ristretto degli Annali di Rausa*, Venise, 1605. Cité : LUCCARI, *Annali di Rausa*.
- Magyar Történelmi Emlékek (Monumenta Hungariae historica)*, Budapest, 1876. Voir NAGY-NYARY.
- MALIPIERO, D., *Annali veneti dall'anno 1457 al 1500*, dans l'*Archivio storico italiano*, t. VII, Florence, 1843.
- MAKUSEV, V., *Pamiatniki Dubrovnik*, Pétrograde, 1867.
- MAKUSEV, V., *Monumenta historica Slavorum meridionalium vicinorumque populorum, deprompta e tabulariis et bibliothecis italicis*, 2 vol., Varsovie, 1874, Belgrade, 1882.
- MIKLOSICH, Fr., *Monumenta Serbica spectantia historiam Serbiae, Bosniae, Ragusii*, Vienne, 1858.
- Monumenti storici, I libri commemoriali (R. Deputazione veneta di storia patria)*, Venise, 1901.
- MURATORI, *Rerum Italicarum Scriptores*, t. XXII-XXIII, Milan, 1733.
- NAGY-NYARY, *Magyar Diplomacziái Emlékek (Mon. Hung. historica)*, Budapest, 1875.

- PHRANTZÈS, G., dans CSHB, Bonn, 1938.
- PICCOLOMINI, *Pii II Pontificis maximi Commentarii rerum memorabilium*, Francfort, 1614.
- PICCOLOMINI, *Opera*, Bâle, 1551. Voir AENEAS SYLVIUS.
- PISKO, J.-E., *Skanderbeg. Historische Studie*, Vienne, 1894.
- SAFARIK (SCHAFARIK), J., *Acta archivi veneti*, 2 vol., Belgrade, 1860-1862.
- SANUDO, M., *Vita dei duchi di Venezia*. Voir MURATORI.
- SAED-EDDIN (Saad-Eddin), *Tadj-el Tavvarikl [Couronne des histoires]*. Voir BRATUTTI.
- SIMONETTA, J., *Historia de rebus gestis Francisci I Sfortiae*, dans MURATORI, t. XXI, Milan, 1732.
- SORANZO, G., *Cronica di anonimo veronese, 1446-1488*, dans *Nuovo Archivio Veneto*, t. XXX, Venise, 1915.
- RAYNALDI, O., *Annales ecclesiastici*, t. IX et X, Lucques, 1752-1753.
- RAYNALDI-LADERCHIUS, *Annales ecclesiastici*, t. XXVIII-XXIX, Bar-le-Duc, 1874.
- TRINCHERA, FR., *Codice aragonese*, vol. I, Naples, 1866.
- TRINCHERA, FR., *Degli archivi napolitani*, Naples, 1872.
- WADDING, L., *Annales Minorum*, 2 éd., t. XII-XIII, Rome, 1735.
- ZURITA, G., *Annales de la Corona de Aragon*, Saragosse, 1610.

II. — TRAVAUX.

- AMI BOUÉ, *La Turquie d'Europe*, t. I, Paris, 1840.
- ANONYME, *Le grand Castrioto d'Albanie*, Paris, 1779.
- BALDACCI, A., *L'Albania*, [1929].
- BARONE, N., *Le Cedale di Tesoreria dell'Archivio di Stato di Napoli dall'anno 1460 al 1504*, dans ASPN, t. IX, 1884.
- BOURCART, J., *L'Albanie et les Albanais*, Paris, 1921.
- CASTELLETTI, F., *Consuetudini e vita sociale nelle montagne albanesi secondo il Kanun i Lek Dukagjinit*, dans SA, t. III-IV, Rome, 1933-1934.
- CARABELLESE, F., *Carlo d'Angio nei rapporti con Venezia*, Rome, 1911.
- CHALANDON, F., *Histoire de la domination Normande en Italie*, Paris, 1907.
- CERONE, F., *La politica orientale di Alfonso di Aragona*, dans ASPN, t. XXVII-XXVIII, 1902-1903.
- CIPOLLA, C., *Storia delle signorie italiane dal 1313 al 1530*, Milan, 1881.
- COQUELLE, P., *Histoire du Monténégro et de la Bosnie depuis les origines*, Paris, 1895.
- CORDIGNANO, F., *Geografia ecclesiastica dell'Albania*, dans *Orientalia christiana*, t. XXXVI, 4 (1934).
- CROCE, B., *Storia del regno di Napoli*. Bari, 1931.
- CUNIBERTI, F., *L'Albania ed il Principe Scanderbeg*, Turin, 1898.
- DEGRAND, A., *Souvenirs de la Haute-Albanie*, Paris, 1901.

- DORSA, V., *Gli Albanesi. Ricerche e pensieri*, Naples, 1847.
- DU CANGE, CH., *Histoire de Constantinople sous les empereurs français*, Paris, 1657.
- DUPONCET, *Histoire de Scanderbeg, Roy d'Albanie*, Paris, 1709.
- EGIDI, P., *La politica del regno di Napoli negli ultimi mesi dell'anno 1480*, dans ASPN, t. XXV (1910).
- EUBEL C., *Hierarchia catholica Medii Ævi*, Munster-en-W., t. II, 1913.
- FISHTA, A., *Skanderbegu e Franceskâjt*, dans HD, t. VI, n° 7-8 (1930).
- FABIANICH, D., *Storia dei Frati Minori in Dalmazia*, Zara, 1863-1864.
- FALLMERAYER, J. PH., *Das albanesische Element in Griechenland*, dans *Abhandlungen des hist. Classe der kön. bayer. Akademie der Wissenschaften*, t. VIII et IX, Munich, 1806.
- GAY, J., *Le pape Clément VI et les affaires d'Orient*, Paris, 1904.
- GELCICH, G., *La Zedda e la dinastia dei Balscidi*, Spalato, 1899.
- GELCICH, G., *Memorie storiche sulle bocche di Cattaro*, Zara, 1880.
- GIUSTINIANI, L., *Dizionario geografico-ragionato del regno di Napoli*, t. IX, Naples, 1797.
- GOPCEVIC, S., *Oberalbanien und seine Liga*, Leipzig, 1881.
- GOPCEVIC, S., *Geschichte von Montenegro und Albanien*, Gotha, 1914.
- GOPCEVIC, S., *Das Fürstentum Albanien*, Berlin, 1914.
- GOTTLOB, A., *Aus der Camera Apostolica des 15. Jahrhundert*, Innsbruck, 1889.
- GRIGOROVIC, *Ocerk putesevstviya po evropskoj Turciji*, Moscou, 1877.
- GUGLIELMOTTI, A., *La guerra dei Pirati*, Florence, 2 vol., 1876.
- GUGLIELMOTTI, A., *Storia della marina pontificia*, Rome.
- GURAKUQI, G., *Sapa e djoçezi i Sapës*, Scutari, 1929.
- HAHN, G. VON, *Albanische Studien*, Iéna, 1854.
- HAHN, G. VON, *Reise durch die Gebiete der Drin und Wardar*, Vienne, 1863 (tirage à part des *Denkschriften* de l'Académie de Vienne, t. XV et XVI).
- HAMMER, J. VON, *Geschichte des osmanischen Reiches*, t. I et II, Pesth, 1827-1828.
- HECQUARD, H., *Histoire et description de la Haute Albanie*, Paris, 1858.
- HOPF, C., *Griechenland im Mittelalter und in der Neuzeit* (dans *Allgemeine Encyklopädie*, publiée par von ERSCH et GRUBER, I section, t. LXXXV-LXXXVI), Leipzig, t. I et II, 1868.
- JAKOVA, G., *Genealogie dei Principi Albanesi*, Rome, 1904.
- JIRECEK, C., *Handelsstrassen und Berkwerke von Serbien und Bosnien* (*Abhandlungen der k. böhm. Gesellschaft*, t. X), Prague, 1879.
- JIRECEK, C., *Geschichte der Serben*, t. II (1317-1537), Gotha, 1918.
- JIRECEK, C., *Romanen in den Städten Dalmatiens während des Mittelalters* (*Denkschriften*, t. XLVIII-XLIX), Vienne, 1901. Voir aussi *Acta et Zwei Urkunden aus Nordalbanien*.
- JORGA, N., *Brève histoire de l'Albanie et du peuple albanais*, Bucarest, 1919.

- JORGA, N., *Geschichte des osmanischen Reiches nach den Quellen dargestellt*, t. I et II, Gotha, 1908-1909.
- JORGA, N., *La politique vénitienne dans les eaux de la Mer Noire (Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine, N° 1-2)*, Bucarest, 1914.
- JORGA, N., *Formes byzantines*, Paris, 1922.
- JORGA, N., *Histoire des États balcaniques jusqu'à 1924*, Paris, 1925.
- JORGA, N., *Histoire de la vie byzantine, empire et civilisation d'après les sources, illustrées par les monuments*, 3 vol., Bucarest, 1934.
- KAYSER, FR., *Papst Nicolaus V. (1447-1455) und das Vordringen der Turken* (dans *Historisches Jahrbuch im Aufträge der Görres-Gesellschaft* hrsg, t. VI), Munich, 1885.
- KERSOPOULOS, J. G., *Albanie. Bibliographie des ouvrages et articles des revues parus de 1555 à 1934*, Athènes, 1934.
- LEGRANG-GUYS, *Bibliographie albanaise*, Paris-Athènes, 1912.
- LOPEZ, R., *Il principio della guerra veneto-turca nel 1463*, dans AV, t. LXIV, sér. V, 1934.
- MAKUSEV, V., *Recherches historiques sur les Slaves en Albanie au moyen âge* (en russe). Varsovie, 1871.
- MANEK, G., PEKMEZI, G., STOLZ, A., *Albanische Bibliographie*, Vienne, 1910.
- MARINESCO, C., *Alphonse V, roi d'Aragon et de Naples et l'Albanie de Scanderbeg*, dans *Mélanges de l'École roumaine en France*, Paris, 1923.
- MERULA, G. et A., *Bellum Scodrense*, Venise, 1474.
- MILLER, W., *The Latins in the Levant*, Londres, 1908.
- MINIERI RICCIO, C., *Alcuni fatti di Alfonso d'Aragona*, dans ASPN, t. VI, 1881.
- MONTI, G. M., *Il mezzogiorno d'Italia nel Medio Evo*, Bari, 1930.
- MONTI, G. M., *La storia dell'Albania e le sue fonti napolitane*, dans SA, t. I, 1931.
- NOLI, F., *Historia e Skenderbeut*, Boston, 1921.
- NORDEN, W., *Das Papstum und Byzanz*, Berlin, 1903.
- NOVAKOVIC, S., *Zakonski Spomenici srpski drzava srednjega veka*, Belgrade, 1912.
- NUNZIANTE, E., *I primi anni di Ferdinando d'Aragona e l'invasione di Giovanni d'Angio*, dans ASPN, t. XXI-XXIII, 1895, 1896.
- PADIGLIONE, C., *Di Giorgio Castriota Scanderbech e de' suoi discendenti*, Naples, 1879.
- PANGANEL, C., *Geschichte Scanderbegs*, Tubingue, 1855.
- PETROVITCH, G. T., *Scanderbeg (Georgius Castriota). Essai de la bibliographie raisonnée*, Vienne, 1881.
- PISANI (abbé), *La légende de Skanderbeg*, Paris, 1891.
- POUQUEVILLE, F. H. L., *Voyage de la Grèce*, 2 vol., Paris.
- [POUQUEVILLE], *Notice sur la filiation de la famille des Anges*, Paris. s. d.

- SANSOVINO, FR., *Dell'istoria universale dell'origine et imperio dei Turchi*, 3 vol., Venise, 1564.
- SAVADJIAN, L., *Bibliographie balkanique*, Paris, 1920-1935.
- SCHIRO, G., *Documenti riguardanti la storia delle colonie albanesi in Sicilia*, Catanzaro, 1899.
- SCHIRO, G., *Albanesi e la questione balkanica*, Naples, s. d.
- SCHIRO, G., *Canti tradizionali ed altri saggi delle colonie albanesi di Sicilia*, Naples, 1923.
- SIRDANI, M., *Skanderbegu mbas gojëdhanash*, Scutari, 1926.
- SIRDANI, M., *Pulti e Dukagjini*, dans HD, t. X, n° 4 (1934).
- STOCKVIS, J., *Manuel d'histoire, de géographie et de chronologie de tous les États du globe*, 2 vol., Leyde, 1881.
- SUFFLAY, M., *Städte und Burgen Albaniens hauptsächlich während des Mittelalter*, dans *Denkschriften*, Vienne, 1924.
- SUMMONTE, G. A., *Historia della città e regno di Napoli*, Naples, 1675.
- THALLOČZY-JIRECEK, *Zwei Urkunden aus Nordalbanien*, dans ASPH, Berlin, t. XXI, 1899.
- THALLOČZY, L., *Illyrisch-albanische Forschungen* (en collaboration avec SUFFLAY et JIRECEK), Leipzig, 1916.
- VASILIEV, A. A., *Histoire de l'empire byzantin*, t. II (1081-1453), Paris, 1932.
- VERNOZZA, N., *Notizie degli scrittori albanesi*, Turin, 1773.
- VOIGT, *Enea Silvio de' Piccolomini als Papst Pius der Zweite und sein Zeitalter*, 3 vol., Berlin, 1856-1863.
- UGOLINI, L. M., *Pagine di storia veneta ai tempi di Scanderbeg e dei suoi successori*, dans SA, t. III-IV, Rome, 1933-1934.
- YVER, G., *Le Commerce et les marchands dans l'Italie méridionale*, Paris, 1903.
- ZINKEISEN, J. W., *Geschichte des osmanischen Reiches in Europa*, t. II, Hambourg, 1840.
-

CHAPITRE I

LA SITUATION INTÉRIEURE DE L'ALBANIE AU MOYEN AGE

I. INVASIONS SLAVES ET HISTOIRE DU NOM ALBANIE.

Lors du partage de l'Empire romain, les pays, appelés plus tard balkaniques, furent attachés à l'Empire d'Orient, ce qui détermina leur sort pendant de nombreux siècles. Déjà au VII^e siècle, l'affaiblissement de Byzance y provoqua des invasions slaves. Les Serbes et les Croates occupèrent tout le territoire compris entre la Drava, l'Adriatique, la Morava et le Vardar, c'est-à-dire la Croatie actuelle, la Dalmatie, la Bosnie, l'Herzégovine, le Monténégro, le royaume de Serbie et une partie de la Macédoine. Comme les peuples germaniques en Occident, ces Slaves envahisseurs se laissèrent gagner par la civilisation des peuples envahis : ceux qui remontèrent tout le long de la Sava se dirigeant vers l'Adriatique furent convertis par des missionnaires venus de l'Occident ; ils adoptèrent la religion catholique, l'alphabet latin et la culture latine ; ce sont aujourd'hui les Croates, les Slovènes, les Bosniaques et les Dalmates. Au contraire, les Serbes qui s'enfoncèrent dans la Péninsule le long de la Morava jusqu'à la Macédoine, furent convertis, au IX^e siècle, par des moines byzantins et adoptèrent la civilisation grecque.

Cette invasion fit disparaître pour ainsi dire la race illyricothrace, qui avait antérieurement occupé la plus grande partie du pays. En fait, une grande partie des anciens habitants perdirent leur langue et leurs traditions. Seuls, dans toute la Péninsule, les Albanais, descendants de la race illyrienne, purent se maintenir intacts. Trois facteurs contribuèrent à les préserver de l'absorption serbe : la large diffusion de la culture latine et de la religion catholique dans leur pays et, un peu plus tard, l'influence politique de l'Occident.

- SANSONVINO, FR., *Dell'istoria universale dell'origine et imperio dei Turchi*, 3 vol., Venise, 1564.
- SARADJIAN, L., *Bibliographie balkanique*, Paris, 1920-1935.
- SCRIBO, G., *Documenti riguardanti la storia delle colonie albanesi in Sicilia*, Catanzaro, 1899.
- SCRIBO, G., *Albanesi e la questione balkanica*, Naples, s. d.
- SCRIBO, G., *Canti tradizionali ed altri saggi delle colonie albanesi di Sicilia*, Naples, 1923.
- SIRDANI, M., *Skanderbegu mbas gojëdhanash*, Scutari, 1926.
- SIRDANI, M., *Pulti e Dukagjini*, dans HD, t. X, n° 4 (1934).
- STOCKVIS, J., *Manuel d'histoire, de géographie et de chronologie de tous les États du globe*, 2 vol., Leyde, 1881.
- SUFFLAY, M., *Städte und Burgen Albaniens hauptsächlich während des Mittelalter*, dans *Denkschriften*, Vienne, 1924.
- SUMMONTE, G. A., *Historia della città e regno di Napoli*, Naples, 1675.
- THALLOČZY-JIRECEK, *Zwei Urkunden aus Nordalbanien*, dans ASPH, Berlin, t. XXI, 1899.
- THALLOČZY, L., *Illyrisch-albanische Forschungen* (en collaboration avec SUFFLAY et JIRECEK), Leipzig, 1916.
- VASILIEV, A. A., *Histoire de l'empire byzantin*, t. II (1081-1453), Paris, 1932.
- VERNOZZA, N., *Notizie degli scrittori albanesi*, Turin, 1773.
- VOIGT, *Enea Silvio de' Piccolomini als Papst Pius der Zweite und sein Zeitalter*, 3 vol., Berlin, 1856-1863.
- UGOLINI, L. M., *Pagine di storia veneta ai tempi di Scanderbeg e dei suoi successori*, dans SA, t. III-IV, Rome, 1933-1934.
- YVER, G., *Le Commerce et les marchands dans l'Italie méridionale*, Paris, 1903.
- ZINKEISEN, J. W., *Geschichte des osmanischen Reiches in Europa*, t. II, Hambourg, 1840.
-

CHAPITRE I

LA SITUATION INTÉRIEURE DE L'ALBANIE AU MOYEN AGE

I. INVASIONS SLAVES ET HISTOIRE DU NOM ALBANIE.

Lors du partage de l'Empire romain, les pays, appelés plus tard balkaniques, furent attachés à l'Empire d'Orient, ce qui détermina leur sort pendant de nombreux siècles. Déjà au VII^e siècle, l'affaiblissement de Byzance y provoqua des invasions slaves. Les Serbes et les Croates occupèrent tout le territoire compris entre la Drava, l'Adriatique, la Morava et le Vardar, c'est-à-dire la Croatie actuelle, la Dalmatie, la Bosnie, l'Herzégovine, le Monténégro, le royaume de Serbie et une partie de la Macédoine. Comme les peuples germaniques en Occident, ces Slaves envahisseurs se laissèrent gagner par la civilisation des peuples envahis : ceux qui remontèrent tout le long de la Sava se dirigeant vers l'Adriatique furent convertis par des missionnaires venus de l'Occident ; ils adoptèrent la religion catholique, l'alphabet latin et la culture latine ; ce sont aujourd'hui les Croates, les Slovènes, les Bosniaques et les Dalmates. Au contraire, les Serbes qui s'enfoncèrent dans la Péninsule le long de la Morava jusqu'à la Macédoine, furent convertis, au IX^e siècle, par des moines byzantins et adoptèrent la civilisation grecque.

Cette invasion fit disparaître pour ainsi dire la race illyrico-thrace, qui avait antérieurement occupé la plus grande partie du pays. En fait, une grande partie des anciens habitants perdirent leur langue et leurs traditions. Seuls, dans toute la Péninsule, les Albanais, descendants de la race illyrienne, purent se maintenir intacts. Trois facteurs contribuèrent à les préserver de l'absorption serbe : la large diffusion de la culture latine et de la religion catholique dans leur pays et, un peu plus tard, l'influence politique de l'Occident.

L'incorporation des Slaves du sud dans deux Églises chrétiennes distinctes, romaine et byzantine, constitue un fait capital de leur histoire. Elle eut également une répercussion très profonde dans la vie du peuple albanais en creusant un antagonisme durable entre lui et les Slaves, notamment les Serbes, soumis à l'influence byzantine et fervents adeptes de la religion orthodoxe. C'est par l'opposition à leurs voisins et par la lutte pour la conservation de leur foi et de leurs traditions, que les Albanais prirent conscience de leur nationalité. Ce fut aussi à cette époque qu'apparaissent les différentes dénominations par lesquelles on désignait leur patrie.

Le pays habité par les Albanais a été appelé de diverses façons. Nous rencontrons des dénominations telles que : *Arbania*, *Arbanon*, *Raban*, *Albania*, *Albanum*, comme aussi *Albanon* et *Albanopolis*, ces dernières connues déjà par Ptolomée (1). Comme on le remarquera immédiatement, toutes ces dénominations dérivent de la même racine et du nom donné par les Albanais eux-mêmes au centre de leur pays.

L'« *Arbania* » apparaît dans la dernière dizaine du VII^e et au début du siècle suivant (2). Ce n'est que trois cents ans plus tard que nous rencontrons la dénomination d'« *Arbanon* » (*Ἀρβανον*), par laquelle les Byzantins désignaient le territoire situé entre Scutari, Durazzo, Ochrida et Prizren. Au XII^e siècle, les Serbes appellent Rabau, — nom déformé d'« *Arbanon* », — le territoire, dit Polati supérieur et inférieur, qui s'étendait de Scutari jusqu'à Drin-Blanc (Drini-Bardhë). Beaucoup plus tard, à l'époque de Charles Thopia (1358-1388), surnommé « *Dominus totius Albaniae* », l'Arbanon des Byzantins s'applique aussi au sud de l'Albanie (3). D'autre part, vers la même époque, l'Occident connaît aussi l'Arbania ou l'Albanie. Des lettres pontificales (4) mentionnent en effet un « *Arbanensis princeps* » et un « *judex Albanorum* », et désignent par ces noms des seigneurs de l'Albanie centrale (Arbëni) (5).

(1) PTOLOMÉE, *Geograph.*, l. III, ch. XII, 20.

(2) MAKUŠEV, *Pamniatniki*, p. 366 ; DEGRAND, *Souvenirs de la Haute-Albanie*, p. 3 et suiv.

(3) ŠUFFLAY, dans THALLÖCZY, *Illyrisch-albanische Forschungen*, t. I, p. 190-192.

(4) LJUBIĆ, *Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium*, t. I, p. 27.

(5) Les noms « *Arbanus* » ou « *Albanus* » désignaient une tribu illyrienne. Cfr MEYER, *Conversations-Lexikon*, t. VIII, p. 894. Les Albanais appellent « *Arbëni* »

Toutes ces dénominations désignaient ce qu'à l'étranger on appelle aujourd'hui l'Albanie ou les Albanais, noms qui restent inconnus à la masse albanaise. En effet, celle-ci appelle sa patrie : Arbënia et se nomme Arbënuer ou Arbëreshë. Comme Croïa a été le centre de la vie politique et la capitale de l'Albanie centrale, on peut conclure que ces différents noms tirent leur origine de la susdite province, appelée la région d'Arbëni et par extension Arbënia (Albania).

Cependant, il faut noter qu'aujourd'hui le peuple albanais appelle de préférence son pays « Shqypnia » et qu'il se nomme « Shqyptar ». Il n'exclut pas les deux premiers noms, qui, certes, sont mieux conservés parmi les colonies italo-albanaises et chez les Slaves du sud que dans la mère patrie. Au XVI^e siècle encore, le premier écrivain albanais parle de la terre d'Arbania, synonyme de l'Albanie (1).

II. L'ALBANIE SOUS L'EMPIRE DE BYZANCE ET SOUS L'INFLUENCE OCCIDENTALE JUSQU'AU XV^e SIÈCLE.

Comme nous l'avons dit, ce fut l'attachement des Pays balkaniques à l'Empire d'Orient qui détermina le développement de leur histoire, dans laquelle l'Illyrie va jouer un rôle central (2). Depuis 395, la Dalmatie, les provinces de Prévalitane (Scodra et Dioclée), de Dardanie et la Mysie supérieure formaient les frontières entre l'Occident et l'Orient (3). Au point de vue ecclésiastique, ces provinces appartenaient à Rome ; mais après l'invasion slave, elles furent réunies, au point de vue politique, à l'Empire de Byzance (4). La culture grecque qu'on voulut lui imposer, faillit causer la disparition du peuple albanais. Ce fut sans doute l'influence de l'Église de Rome qui le raidit dans son opposition et le préserva de la domination religieuse et culturelle de Byzance. Ainsi, à l'époque du schisme oriental, la cour

les plaines situées entre les fleuves Mati et Erzeni (Arzen). Cela correspond au mot *arbë*, qui veut dire plaine. Cfr SIRDANI, *Emni shqyptar e arbnuer*, dans *Hylli i Dritës*, t. VII (1931), n. 11, p. 635-639.

(1) BUZUKU, *Antichissimo Missale Albanese*, p. 12.

(2) OHNESORGE, *Die römische Provinzliste von 297*, p. 2 ss. Cfr HUDAL, *Die serbisch-orthodoxe Nationalkirche*, Graz, 1931.

(3) GÜLDENPENNING, *Geschichte des oströmischen Reiches*, p. 10-13.

(4) DUCHESNE, *L'Illyricum ecclésiastique*, dans *Byzant. Zeitschrift*, t. I (1892), p. 531.

de Byzance se plaisait à appliquer à l'Albanie, restée fidèle à Rome, le nom de « Latinia » (1). Elle avouait ainsi que ses efforts de pénétration avaient échoué. En fait, une longue lutte s'était livrée entre les évêchés albanais de rite latin et les évêchés soumis à l'Église impériale de Byzance. L'Albanie avait fini par opter en faveur de l'Église occidentale. Même au point de vue politique, au fur et à mesure que le régime féodal se développait dans les Balkans, la cour de Byzance perdait son autorité sur les provinces éloignées de l'Empire.

Dès le X^e siècle, l'Orient byzantin subissait la même évolution politique et sociale que l'Occident latin : la disparition des hommes libres et de la propriété libre y entraîna l'apparition de l'aristocratie féodale. Au mépris des lois de l'Empire, tous ces puissants seigneurs s'efforçaient par mille moyens d'agrandir leurs domaines aux dépens des autres. Ils tyrannisaient les populations et maltrahaient les pauvres. C'est parmi ces grands seigneurs que l'empereur byzantin choisissait le plus souvent ses fonctionnaires et ses généraux. L'avènement d'Alexis Comnène marqua le triomphe de l'aristocratie féodale : ce fut la victoire de l'armée sur l'élément civil. Partout l'aristocratie relèva la tête. Les maîtres agissaient en véritables seigneurs, s'appuyant sur l'armée qui leur appartenait en propre, et sur leur autorité territoriale, que nul ne leur contestait plus.

Dès le XI^e siècle les ambitions politiques de l'Occident s'étaient tournées vers l'Orient. Le contact direct que les croisades amenèrent entre ces deux mondes qui s'ignoraient à peu près jusqu'alors, raviva l'antagonisme et la haine d'autrefois. C'est à cette époque que s'amorcèrent les rapports de l'Occident avec l'Albanie. En effet, dès la seconde moitié du XI^e siècle, Robert Guiscard occupa une grande partie de l'Albanie et, en 1185, la seconde ville de l'Empire d'Orient, Thessalonique, tomba en son pouvoir. Cette intervention des Normands de Naples ressuscita pour ainsi dire l'Albanie ; en effet, à partir de ce moment, elle va jouer un rôle à part dans l'histoire. Vers 1200, aux environs de Croïa, ville célèbre au XV^e siècle, apparaissent des seigneurs locaux (*principes*) : Progon (Progano), Gin (Gjin), Golem (Goulámos), qui seront remplacés plus tard par d'autres noms, tels que Thopia et Ducagin.

(1) DEGRAND, *o. c.*

Durant la quatrième croisade (1202-1204), qui fut provoquée par l'antagonisme entre l'Orient et l'Occident, l'influence occidentale devint prépondérante en Albanie : Le « thema Dyrrhachion » des Byzantins fut transformé en 1204 en « ducatus Dyrrhachii » (Durazzo) par les Vénitiens. En outre, ceux-ci s'étaient emparés des régions de l'Empire byzantin qui devaient leur assurer la prépondérance maritime : l'Épire, l'Acarnanie, les îles Ioniennes, le Péloponèse, les îles de l'Archipel et les ports de Thrace.

Cependant, la république de Venise ne fut pas l'unique bénéficiaire de l'effondrement de l'Empire d'Orient. En effet, même sous les Paléologues qui parvinrent à restaurer quelque peu le prestige de l'Empire, ce fut l'ambition de tous les princes temporels de l'Europe occidentale, de Manfred de Hohenstaufen aussi bien que de Charles d'Anjou, d'étendre leur domination sur l'Orient byzantin, dont Venise et Gênes se disputaient l'exploitation économique. Pour protéger la monarchie contre l'ambition de Charles d'Anjou († 1285), frère de Louis IX, Michel VIII s'entendit au concile de Lyon (1274) avec Grégoire X. Cependant les tentatives des empereurs restèrent sans résultat. Déjà dès la fin du XII^e siècle, la constitution par Étienne Némanya d'une Serbie indépendante, et la fondation du royaume vlaquo-bulgare sous la dynastie des Asenides avaient fait perdre à Byzance le nord de la Péninsule balkanique. Peu après, la quatrième croisade fit naître sur les ruines de la monarchie toute une poussière d'États, grecs, albanais, latins. L'Albanie tomba un peu plus tard sous l'influence angevine qui parvint à se maintenir alors même que cette dynastie s'était transportée en Hongrie (1302) (1).

L'Albanie fut menacée ensuite par les Slaves. Leur domination antérieure est moins importante qu'on a voulu le faire croire, et il faut ranger parmi les légendes, nées d'ambitions politiques, la thèse de l'occupation serbe de l'Albanie du nord jusqu'à Durazzo, pendant des siècles, comme celle de l'assimilation des indigènes albanais à la race slave (2). En effet, on sait que

(1) ŠUFFLAY, dans THALLÓCZY, *Illyrisch-alb. Forschungen*, p. 295-297 ; JORGA, *Formes byzantines*, p. 125 ; MONTI, dans *Studi Albanesi*, t. I (1931), p. 36 ; DIEHL, *Byzance, grandeur et décadence*, ch. VII et VIII.

(2) ŠUFFLAY, *Neue Freie Presse* (1912), 28 novembre n° 17, 338, p. 26 et suiv. — IDEM, dans THALLÓCZY, p. 283.

les villes de Scutari, Dulcigno, Antivari, Suacium (Shasi), Drivasto et Saint-Sergius peuplées, primitivement, d'Albanais catholiques (*inhabitabant soli latini*), firent partie du XI^e siècle au XIV^e, d'abord du royaume de Dioclée, plus tard de celui des rois serbes, enfin, au XIV^e siècle, elles passèrent sous la domination des Balcha et des Vénitiens (1). C'est au XI^e siècle que résida à Scodra (Scutari) le roi slave Bodin. Un peu plus tard, s'y établirent les « joupanes » (*reges juniores*) de la Serbie orthodoxe, qui observaient les coutumes byzantines. Mais ce nouveau gouvernement se heurta à une opposition irréductible, inspirée surtout par des motifs religieux. Ainsi, malgré l'occupation de Scutari, de Drivasto, de Budua et d'Antivari, les rois serbes ne réussirent pas à établir leur autorité sur le peuple albanais, qui différait d'eux par sa langue, sa religion et ses traditions occidentales.

A partir de la fin du XII^e siècle, l'Albanie apparaît sous la domination des seigneurs locaux, qui se succèdent jusqu'à la conquête ottomane. Quand, au milieu du XIV^e siècle, Étienne Dušan conquiert presque toute la Macédoine et une grande partie de l'Albanie et se proclama « tsar des Serbes et des Roumains », il dut lutter contre les Albanais qui l'avaient aidé dans la création de son empire chimérique. Il se heurta aussi aux exigences de Venise et dû lui céder beaucoup de villes albanaises.

Après le démembrement du royaume de Dušan, l'Albanie retomba sous le régime féodal. Favorisés par l'influence occidentale, notamment par les Angevins, les seigneurs féodaux cherchèrent à agrandir leurs domaines. La maison des Thopia, représentants de la politique angevine en Albanie, réussit à occuper la plus grande partie du pays, réalisant ainsi pour la première fois le « *regnum Albaniae* ». La même politique fut suivie par beaucoup d'autres seigneurs albanais jusqu'à la conquête turque.

Pendant que les États balkaniques se détachaient de la monarchie byzantine, l'Empire était attaqué à l'Est par une nouvelle puissance : dès le XI^e siècle, les Turcs conquièrent l'Asie Mineure. Animés d'un souffle barbare et d'une cruauté dont l'histoire conserve le triste souvenir, ils se proposaient de s'emparer de l'Empire byzantin et d'étendre leur domination en Europe.

(1) ŠUFFLAY, *Städte*, p. 37 ; *Acta et Diplomata res Albaniae Mediae Aetatis illustrantia* (= *A Alb*), t. II, p. 756 ; IDEM, dans THALLÓCZY, *l. c.*, p. 286.

Conduits par des hommes remarquables, ils se rendirent maîtres de l'Anatolie, franchirent l'Euphrate (1054) et un peu plus tard prirent Ani, le dernier refuge arménien.

L'entrée en scène des Turcs va consommer la ruine de l'Empire oriental. Tandis que les jeunes États balkaniques s'organisent aux dépens de la vieille monarchie, les Turcs achèvent la conquête de l'Asie. Ils prennent Brousse, qui devient, en 1326, la capitale des sultans. En 1354, ils passent en Europe et s'installent à Gallipoli. En 1360, ils s'emparent d'Andrinople et y établissent leur capitale. Bientôt la Thrace entière est entre leurs mains.

Par cette avance turque, les États balkaniques se trouvent directement menacés. Constantinople, désormais isolée, ne forme qu'une enclave au milieu de l'État turc. La Hongrie et la riche république de Raguse, appuyées par la papauté et par le royaume de Naples, cherchent à organiser la résistance balkanique, tandis que Venise, suivant une politique indépendante, — d'intérêt commercial et d'équilibre des forces, — et tout en aidant souvent les seigneurs balkaniques, trouve moyen de s'entendre avec les sultans. Ainsi, le manque d'entente allait provoquer la chute de Constantinople et celle des États balkaniques.

III. LES FAMILLES ALBANAISES ET LEUR RÔLE DANS L'HISTOIRE DU PAYS.

Dès le XII^e siècle, le prince Progon (Progano) gouverna en Albanie centrale, indépendamment de l'influence serbe ; son fils Gin (Gjin) (1) lui succéda. Pendant son règne, les régions de l'Albanie septentrionale se détachèrent de l'Empire byzantin ; une partie du Nord tomba entre les mains des Serbes. Ce fut probablement Gin, qui provoqua cette révolte contre l'Empire byzantin (2). Après sa mort apparaît son frère Demetrius, auquel les documents pontificaux, donnent le titre de « Arbanensis princeps » ou « judex Albanorum » (3). Sa femme, Comnena, était la fille d'Étienne, qui devint roi des Serbes, et d'Eudoxie, fille de l'empereur Alexis III. Après Demetrius, l'Albanie centrale fut gouvernée par des despotes épirotes, parmi lesquels nous con-

(1) THALLÓCZY-JIREČEK, *Illyrisch-alb. Forschungen*, t. I, p. 135-136.

(2) *AAIb*, t. I, p. 147.

(3) LJUBIĆ, t. I, p. 27.

naissions Théodore, qui avait épousé la fille de Demetrius et qui plus tard, devint empereur. En 1253, apparaît Goulámos ou Golem, auquel succède la maison des Thopia. C'est à partir de cette époque que la plus grande partie de l'Albanie est gouvernée par des seigneurs locaux, plus ou moins puissants. Comme leurs noms reviennent souvent dans l'histoire albanaise du XV^e siècle, nous tâcherons de faire connaître ici leur passé.

Les THOPIA. — Cette maison comprend deux branches : celle du Nord qui garde le nom de Thopia, et celle du Sud, nommée Araniti-Comnène. La domination de la famille des Thopia s'étendait, de Durazzo à Arta au sud de l'Albanie et, d'autre part, à l'est de Durazzo, avec la ville de Croïa, jusqu'à Ochrida.

Les Thopia du Nord étaient unis par des alliances matrimoniales à la maison royale française d'Anjou de Naples (1). Le plus connu de cette famille est Tanusio (Tanush) Thopia, qui reçut du pape le titre de comte de Matia, titre reconnu par le roi Robert en 1338.

Sous le gouvernement de ce prince, une partie de l'Albanie fut occupée par les Serbes. En effet, dès 1343, Étienne Dušan, roi de Serbie, s'empara de Croïa et d'une très grande partie du pays. Cependant sa victoire ne fut pas complète : Scutari et quelques autres villes durent être cédées par le roi de Serbie aux Vénitiens. Quant à la ville de Durazzo, qui ne tomba jamais sous la dépendance serbe, le chef albanais sut la maintenir sous la suzeraineté du roi de Naples (2).

André Thopia, son fils, avait épousé une fille naturelle du roi Robert de Naples, malgré l'opposition de celui-ci qui avait destiné sa fille à un prince du Péloponèse. En passant par Durazzo, elle avait rencontré André Thopia et tous deux s'étaient mis d'accord pour se marier. Mais Robert se vengea : il invita les jeunes époux à Naples, où il les fit mourir.

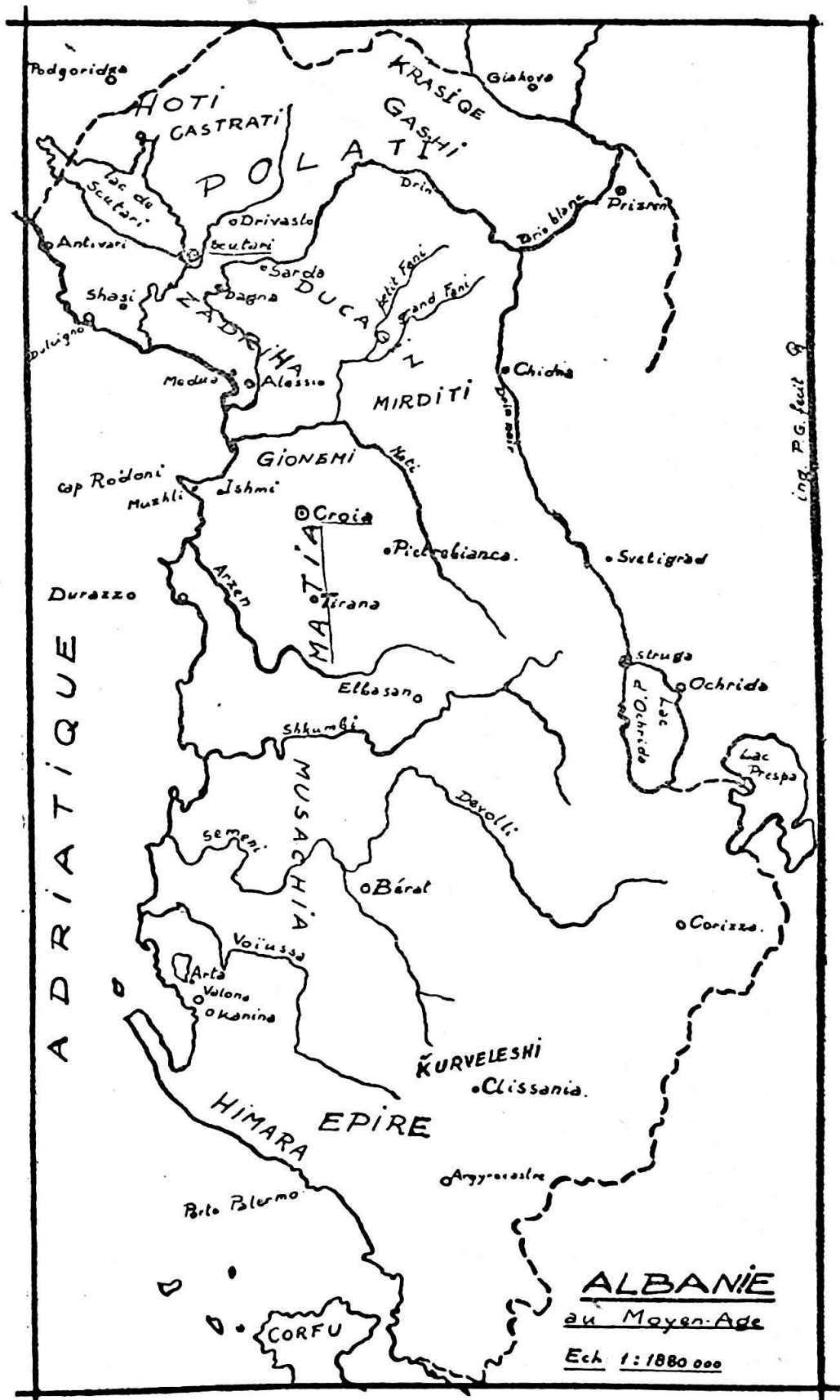
De leur mariage restaient deux fils : Charles et Georges, dont le premier devint célèbre. Charles Thopia renversa le despote de l'Épire (1358), occupa Croïa et étendit son autorité

(1) HOPF, *Chroniques*, p. 297-298. On rencontre aussi dans les documents : Theopia, Theopea, Theobia, Topia, etc... La forme la plus exacte de ce nom semble être Thopia, qui se trouve sur un monument près d'Elbasan.

GAULTERON, *Scanderbeg*, ch. IV et DU CANGE, *Histoire de l'Empire de Constantinople*, p. 284, parlent aussi de leur origine française.

(2) YVER, *Le commerce et les marchands dans l'Italie méridionale*, p. 13 ; VASILIEV, *Histoire de Byzance*, t. II, p. 294.

L'ALBANIE AU MOYEN AGE



ing. P.G. feut 9

aussi bien au nord qu'au sud de l'Albanie. Peu de temps après (1303), la ville de Durazzo passa sous sa domination, car les citoyens refusaient de se soumettre à la république de Venise.

Dans ces entreprises, le prince albanais fut aidé par la république de Raguse et les seigneurs albanais. Son règne marque la décadence de la domination des rois de Naples, quoique l'un d'eux, Ladislas, portât encore le titre de roi d'Albanie. Les Thopia n'eurent aucune peine à s'emparer de leur héritage albanais. Du reste, la domination napolitaine n'avait jamais été qu'une sorte de protectorat durant lequel le peuple albanais, pour la première fois, prit conscience de son unité (1).

Charles Thopia devint un seigneur puissant. Il fortifia la ville de Croïa et la citadelle de Petrella (2). Il possédait aussi la ville d'Elbasan (3) et y fit bâtir un monastère où sont encore inscrits ses titres de « Princeps Albaniae » et « Primus de domo Franciae ». Sous ce prince se dessine pour la première fois la formation du royaume d'Albanie.

Charles Thopia était catholique. Le pape Grégoire XI lui adressa deux lettres (4) dans lesquelles il vantait la religion du prince. Il l'appelle « dux Dalmatie et Chroatie » ou simplement « Dux Dalmatie » et le prie de contraindre l'évêque de Sarda à payer les dîmes au Saint-Siège. Si l'on peut ajouter foi aux informations du pape, les titres qu'il accorde à son correspondant font croire que le domaine de Charles Thopia comprenait aussi les environs de Scutari, et que la ville de Sarda (5) était placée sous son autorité.

(1) BOURCART, *L'Albanie et les Albanais*, p. 98 ; JORGA, *Formes byzantines*, p. 177, 185 ; MONTI, *o. c.*, p. 49.

(2) Petrela ou Petrella, Petreila, située non loin de Durazzo, sur un monticule, est connue à l'époque byzantine et surtout grâce à Anne Comnène. Elle devient célèbre à l'époque de Scanderbeg. On parle encore d'elle en 1614 : HAHN, *Reise*, p. 128 ; IPPEN, *Bos. Glasnik*, t. XIV (1902), p. 199 ; ŠUFFLAY, *Städte*, p. 17. Aujourd'hui elle s'appelle Gurzi, d'où le nom Petrella.

(3) Elbasan n'est pas une ville fondée par les Turcs. Son nom dérive de Bassania, ville illyrienne, située à proximité. UGOLINI, *L'antica Albania*, p. 37.

(4) THEINER, *Vetera Monumenta Slavorum meridionalium*, t. I, p. 425.

(5) Sarda, non loin de Scutari, sur la rive orientale du Drin, est une très ancienne ville illyrienne. Elle est connue de Ptolomée, qui nomme les habitants Sardiotaë, et de Strabon qui parle de « Sardiaci ». Étienne de Byzance l'appelle Σάρδος. On y remarque encore une triple enceinte ; mais aujourd'hui règnent sur ses ruines la solitude et la dévastation. On peut y voir aussi les ruines de six ou de sept églises. La ville s'appelle en albanais Shurdha ; elle était le siège d'un évêché catholique (1190-1460), mais en 1290 elle est mentionnée comme « inter nationes perversas posita », THEINER, *o. c.*, p. 109 ; DEGRAND, *o. c.* p. 110.

Charles Thopia mourut en 1388, laissant pour successeur son fils Georges, homme malade et peu énergique. C'est pourquoi le 29 mars 1387, Charles avait déjà voulu offrir Durazzo aux Vénitiens. Son fils ayant adhéré au schisme occidental, tomba en disgrâce à Rome et fut appelé par Boniface IX, en 1391, « filius iniquitatis » (1). Cependant, un an plus tard, des documents vénitiens lui accordent, avec raison, le titre de « princeps catholicus ». A cause de son dissentiment avec Rome, il fut dépossédé de ses domaines, grâce à l'intervention des Balcha. Mais durant la même année (1391), la république de Venise installa un châtelain et un gouverneur à Durazzo (2) ; il semble qu'elle le prit sous sa protection. Georges Thopia mourut l'année suivante.

En 1393 Venise imposa à Durazzo un bailli-capitaine (3). A partir de ce moment, pendant plus d'un siècle, cette ville resta possession vénitienne. Georges II Balcha, qui voulut occuper Durazzo en 1391 et renverser Georges Thopia, se heurta à son frère Constantin Balcha, — soi-disant Castriota (4), — qui avait épousé la sœur de Georges Thopia.

Malgré les attaques des Balcha, la perte de Durazzo et un peu plus tard celle de Croïa, la famille Thopia continua à gouverner l'Albanie centrale. Georges eut comme successeurs Tanusio Thopia et Hélène. Celle-ci épousa Constantin Balcha et devint princesse de Croïa. Le fils de Tanusio, André Thopia, portait encore en 1415, le titre de prince de Croïa, mais à cette époque la ville était tombée sous la domination turque.

André Thopia possédait une partie de la Matia, dite Scuria et Krabi (5). Il était en liaison avec la famille des Araniti ; c'est à lui que revient l'honneur d'avoir battu pour la première fois une armée ottomane sur le sol albanais (6). Cette victoire, dont les circonstances nous échappent, eut lieu au cours de

(1) THEINER, *Monumenta Hung.*, t. II, p. 165.

(2) LJUBIĆ, t. IV, p. 418, 420, 423, 424, 426 ; HOPF, *Griechenland*, t. II, p. 92-94 ; JORGA, *Notes et Extraits*, sér. I, p. 99, n. 1.

(3) LJUBIĆ, t. IV, p. 305, 319, 320.

(4) MIKLOSICH, *Monumenta Serbica*, p. 228 ; GELCICH, *La Zedda e la dinastia dei Balscidi*, p. 173 ; THALLÓCZY-JIREČEK, *Zwei Urkunden aus Nordalbanien*, dans *Archiv für slavische Philologie*, t. XXI (1899), p. 78-99.

(5) BARLETIUS, *De vita et gestis Scanderbegi*, l. II, f° 16 v° : « Andreas Thopia clarus vir, genere factisque necnon minus aetate venerandus ».

(6) GELCICH, *Cattaro*, p. 384, 388, 389 : « Principium cum Teucris triumphandi dedit ». Gelcich relate qu'André, « major » parmi les seigneurs d'Albanie, fut supplanté dans la suite par « Arianites Spatas ou Komnenos ». Donc la guerre d'André contre les Turcs doit être placée avant le soulèvement d'Araniti.

l'année 1432. André Thopia s'unit ensuite à Georges Araniti et tous deux continuèrent la guerre contre les Turcs. Il est encore mentionné en 1436, lorsque la république de Venise lui offrit une pension de 50 ducats (1). A partir de cette époque l'activité de la maison des Thopia fut intimement liée à la résistance albanaise, dressée contre les Turcs, sous la conduite de Scanderbeg.

LES DUCAGIN. — La famille des Ducagin (Dukagjin) a été une des plus puissantes de l'Albanie. Son origine, d'après un document publié par Makušev, remonte à une époque très ancienne. En effet, d'après la même source, dès le VII^e siècle, les Ducagin « Ducagini d'Arbania », avaient fomenté une révolte en Bosnie, surtout à Raguse, mais ils durent se retirer après un échec, infligé par les seigneurs bosniaques (2). En 695, ils interviennent une seconde fois à Raguse ; venus « de terra ferma », ils se soumettent alors aux seigneurs locaux ; leur intransigeance était cependant telle, qu'ils évitaient tout mariage avec les autres familles (3).

On a fait remonter bien haut l'origine de cette famille. Le chroniqueur albanais Musachi(4), se basant sur une tradition ancienne, affirme qu'elle existait à l'époque de Troie ! Installés en France, deux frères seraient passés en Italie, aux temps des croisades ; l'un d'eux devint seigneur d'Este, l'autre arriva en Albanie et s'installa dans la plaine de Zadrima, au sud de Scutari. D'autres auteurs lui attribuent une origine allemande (5). Cependant le nom « Ducagin » est sans doute formé du prénom Gin, éminemment albanais, et du titre « duc » (dux, duca), titre reçu des occidentaux. De fait, c'est en 1281, que Gin Tanusio (ducem Ginium Tanuschum) (6) porte ce titre pour la première fois.

Les possessions de la famille des Ducagin s'étendaient entre la rive gauche du Drin et la source du Fandi et aux environs d'Alessio (7). Au XV^e siècle, la famille était divisée en deux

(1) JORGA, II, p. 33, n. 3 ; III, p. 8, n. 3.

(2) MAKUŠEV, *Pamiatniki Dubrovnik* (Recherches sur les monuments et sur les chroniqueurs de Raguse), p. 307.

(3) *Ibidem*, p. 373 : « Compari per sempre son stati infra loro ».

(4) HOPP, *Chroniques*, p. 292.

(5) CASTELLETTI, dans *Studi Albanesi*, t. III-IV (1932), p. 40.

(6) ŠUPFLAY, *Serbët dhe Shqyptarët*, (traduct. de l'allemand par Gurakuqi), p. 197.

(7) *A Alb*, Cfr la carte géographique à la fin ; THEINER, *o. c.*, p. 261 ; HOPP, *Chroniques*, p. 298.

branches. Leur pouvoir s'exerçait sur un territoire, au nord-est de Scutari, comprenant une partie de la Mirdita (1), les localités de Gashi, Krasniqë avec les provinces de Peïa et Gjakova. Sur ces domaines, régna, au XV^e siècle, Paul Ducagin de la première branche, et après lui son fils, Leca (Leka). Leur résidence était Vulpiani, dont on voit encore aujourd'hui les ruines à Piani i Krasniqës, près de rivière la Valbona (2). L'autre branche des Ducagin dominait au nord et au nord-est d'Alessio, gouvernant la Zadrina (3) inférieure, Puka, Selita, Buba (4) et Fandi, dans la Mirdita. Sa capitale était Alessio, cédée plus tard à la république de Venise (1393).

Le souvenir de la domination des Ducagin est resté très vif en Albanie ; leurs anciennes possessions portent toujours leur nom, comme aussi la Mirdita et la Puka se considèrent encore aujourd'hui comme faisant partie du territoire ducagin. Ces pays, restés libres et indépendants, furent gouvernés pendant toute l'époque de l'occupation turque par le droit coutumier, qui porte le nom de *Kanûni i Lekës* (canon de Leca) (5). Ce droit remonte très haut et il est impossible d'en fixer l'origine. Pour l'adapter aux exigences du christianisme, — alors que la vendetta était encore pratiquée partout, — un Ducagin l'a modifié, codifié et notablement enrichi. A tous points de vue, ce droit albanais ou ducagin constitue le patrimoine le plus précieux de la race albanaise. Toute l'Albanie du nord est pénétrée de son esprit (6).

(1) Mirdita, pays glorieux de l'époque de Scanderbeg et des Ducagin, au nord-est d'Alessio, resta libre et autonome pendant l'occupation turque, gouvernée par la famille princière de Gjomarkaj. On peut consulter sur l'histoire de cette province albanaise : *A Alb*, t. I, p. 208 ; JIREČEK, *Romanen*, t. I, p. 52 ; FARLATI, *Illyricum sacrum*, t. VII, p. 162 ; EUBEL, *Hierarchia catholica*, t. I, p. 100, t. II, p. 198 ; JORGA, *Notes et extraits*, I, p. 270 ; ŠUFFLAY, *Städte*, p. 34 et n. 208 ; WIET, *Le diocèse d'Alessio et la Mirditie*, dans le *Bulletin de la Société géographique*, Paris, 1866, p. 271-288 ; LEJAN, *Les Mirdites*, *ibidem*, 1870, p. 378-380 ; HARAPI, dans *Hylli i Dritës* (1931-1934).

(2) SIRDANI, *Skanderbegu mbas gojëdhanash*, p. 51-52. Vulpiani ou Ulpliana est la ville de Prezren Cfr. ARMAO, *Località, chiese e fiumi* (carte géographique) ; SIRDANI, dans *Hylli i Dritës*, t. X (1934), n° 4, p. 190. — NOPCSA, *Aus Shala und Klementi*, p. 15, croit que c'est Lipian.

(3) Zadrina est la plaine située entre Scutari et Alessio ; avec un préfixe slave, ce nom signifie au-delà du Drin.

(4) Zhuba.

(5) *Kanû*, *kanûni*, correspond au mot « canon ». Leka, nom albanais, qui signifie Alexandre ; *i Lekës* (génitif).

(6) L'Albanie du nord, appelée Guégna (Gegnija), porte aussi le nom de Lekët. Les « Lekët e Malcís » : les montagnards = malsorët ou malisori, malissores, en

Au XIII^e siècle les Ducagin réapparaissent dans l'histoire avec Tanusio I^{er} Ducagin, qui eut deux fils, Gin et Progon (1), seigneurs de Zadrina et des pays environnants.

Au XIV^e siècle, les deux fils de Progon Ducagin, Paul I^{er} et Leca I^{er}, sont seigneurs d'Alessio. Les trois fils de Leca I^{er} : Progon II, qui cède Alessio à Venise, Georges I^{er}, seigneur de Zadrina et Tanusio, seigneur de Fandi, se divisent en différentes branches, qui joueront chacune leur rôle à l'époque de Scanderbeg.

La famille des Ducagin possédant un vaste territoire au nord de l'Albanie, se rencontra d'abord avec les Balcha, puis, après la chute de cette dynastie, elle dut lutter contre les Turcs. Elle entretenait des relations étroites avec la république de Venise et plusieurs de ses membres furent employés par la diplomatie de la ville des Lagunes, qui suivait en Albanie, comme ailleurs, une politique d'équilibre entre les familles. En 1403, Venise conclut avec les Ducagin un traité qui signale la donation d'Alessio à la République par les « nobiles Duchaini », en échange d'une rente équivalente au tiers des revenus (2). Les bons rapports entre Venise et les Ducagin, ses protégés, furent assez stables. En 1429, la République fit un présent à Tanusio IV, fils de Georges I^{er} et frère de Nicolas I^{er} Ducagin.

Quatre ans plus tard, en 1433, l'Albanie prit les armes contre l'invasion turque. Isaac Scopia était alors gouverneur général du sultan en Albanie, mais au nord du pays se trouvait Asabey (Hassan-beg), ami et protégé de Venise. André Thopia ayant battu une armée ottomane, les Ducagin de leur côté, sous la conduite de Nicolas I^{er}, frère aîné de Tanusio IV, avaient chassé

italien et en français, désignent les fils ou les descendants d'Alexandre Ducagin ou de Lekë Dukagjini. Le mérite d'avoir recueilli et publié ce droit revient à Ét.-C. Gjeçov. En souvenir de leur confrère, les Franciscains, ont publié tout récemment à Scutari (1934), une édition de luxe, qui sera suivie d'une édition italienne.

(1) On peut consulter la table généalogique de cette famille chez HOPF, *Chroniques*, à la fin, comme aussi celle de STOCKVIS, *Manuel d'histoire, de géographie et de chronologie de tous les États du globe*, t. II, Leiden, 1889, p. 464 (d'après Hopf), qui sont toutes deux incomplètes. Les noms de Tanusio (Tanush) et de ses deux fils Gin et Progon ou Progano, démontrent clairement leur origine et leur liaison avec les seigneurs de l'Albanie centrale. Voir aussi HOPF, *Griechenland*, t. II, p. 92-93 ; LJUBIČ, t. IV, p. 565.

(2) Jorga, II, p. 261 ; GELCICH, *Cattaro*, p. 250, 369, 389, 402. Dans un de ces documents, Venise parle du Sultan comme d'un frère : « quoniam eum in fratrem habemus » !

les Turcs de Dagno. Cependant Venise tenait à conserver la paix avec le sultan Mourad. Hassan-beg fit part de son mécontentement à Venise et celle-ci prit des mesures pour faire restituer Dagno ; dans ce but, elle donna ordre au comte-capitaine de Scutari d'aider le gouverneur du sultan contre les Ducagin. En même temps, le vice-gouverneur d'Alessio reçut les armes demandées pour pouvoir repousser Nicolas I^{er} Ducagin, allié d'André Thopia et de la famille des Araniti. Ainsi la révolte du nord de l'Albanie échoua à cause de Venise.

Quelque temps plus tard, les Ducagin se vengèrent de cette intrusion. Un Ducagin, Tanusio, frère de Nicolas I^{er}, cousin germain de Tanusio III, fut emmené en Italie. Les mesures prises contre lui par Venise montrent qu'il s'agissait d'un personnage important ; malgré les recommandations de tous les anciens gouverneurs de Scutari, le sénat vénitien refusa de lui accorder une pension sur la terre ferme. Il demeura à Padoue, au palais du capitaine de cette ville, d'où il ne pouvait sortir sans la permission spéciale du conseil (2). Le comte-capitaine de Scutari l'avait mis à la torture, le soupçonnant de relations suspectes avec les Turcs ; mais il avait fini par le renvoyer à Venise, n'ayant pu trouver des preuves contre lui (3).

A l'époque de Scanderbeg, les Ducagin prirent part à la guerre contre Venise et dans le traité de paix conclu entre les Albanais et la République (1448), ils figurent à côté du chef albanais. Un membre de cette famille, Paul Ducagin, — ce qui confirme l'opinion émise plus haut de l'existence de deux branches des Ducagin, — refusa cependant de souscrire à cette paix. Ce refus était sans doute dicté par les malentendus qui existaient alors entre Venise et les Ducagin ; il était aussi motivé par la politique centralisatrice de Scanderbeg, qui envisageait une guerre générale contre les Turcs.

Un des membres les plus célèbres de la famille Ducagin est sans conteste Leca ; il fut l'ennemi de Venise aussi bien que de Scanderbeg, surtout après l'échec de son coup de main contre Dagno. Il était le fils de Paul Ducagin, homme prudent, énergique, ennemi redoutable des Turcs, bon organisateur et législateur.

(1) JORGA, II, p. 27.

(2) IDEM, III, p. 21.

C'est probablement à ce Leca qu'on a attribué le droit coutumier albanais, bien qu'il n'ait pas été législateur (1).

Après la conquête turque, plusieurs membres de la famille des Ducagin passèrent en Italie, d'autres se mirent au service des sultans. Le souvenir de cette famille reste encore très vif à Naples, où l'on voit aujourd'hui les tombeaux de plusieurs de ses membres (2).

LES BALCHA. — La famille de ce nom tire son origine d'une ville ancienne, nommée Balletium (Balshi) (3). Elle apparaît dans l'histoire au cours du XIV^e siècle et est d'origine albanaise(4).

Après la mort de Dušan (1355), son royaume se démembra presque aussitôt, comme s'était démembré l'Empire carolingien. Les seigneurs serbes et albanais, gouverneurs des provinces, — comme les comtes et les ducs en Occident, — constituèrent une féodalité. Cependant, au nord de l'Albanie, les Balcha formèrent une dynastie puissante et essayèrent d'unifier l'Albanie, pour barrer la route au désordre féodal. Ils attaquèrent les vassaux

(1) CASTELLETTI, *o. c.*, p. 70, croit que Leca Ducagin a réintroduit et fait observer ce droit coutumier. Il se trompe en prétendant que Leca Ducagin fut tué en 1477, car le 15 juin 1481 il était à Raguse : « Hogi passano per de qui Ivan Cernovich e Lech Ducaino », MAKUŠEV, *Monumenta*, t. II, p. 106. C'est aussi par erreur qu'il affirme que Leca fut le dernier des Ducagin, car le 15 janvier 1572, on parle de François Ducagin qui était en rapport avec Venise. Voir l'article d'UGOLINI, dans la même revue, p. 14.

(2) Il y a à Naples et à Rome une famille qui porte le titre princier de cette famille; mais je n'ai pas pu poursuivre la question des descendants des Ducagin.

(3) L'ancienne ville de Ballecium ou Balecium se trouvait à l'emplacement du village dit Balshi. Le nom est albanais et dérive du mot : ball, ŠUFFLAY, *Städte*, p. 25. La ville a été le siège d'un évêché d'Illyrie, dont le premier évêque connu est un allemand Grünberger (1351-1357), EUBEL, t. I, p. 125. Fr. BULIĆ, dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, t. VI, col. 385, ne donne aucune précision sur l'histoire de la ville; il dit seulement qu'elle fut réédifiée par le héros national d'Albanie Georges Kastriotić (sic). Certes Scanderbeg avait commencé à restaurer cette ancienne ville pour en faire une forteresse contre Venise; mais elle fut détruite presque en même temps par les Vénitiens. On parle de cette ville vers 1200, JIREČEK, *Handelstrasse*, p. 22, mais elle est bien antérieure à cette date. Pour renseignements, voir ŠUFFLAY, *l. c.* Un autre endroit appelé Ballezë se trouve au-delà de Sapa dont GURAKUQI. *Sapa*, p. 16 prétend, sans aucun fondement d'ailleurs, que son nom est d'origine grecque.

(4) JORGA, *Histoire des États balcaniques jusqu'à 1924*, p. 16, les dit d'origine obscure et p. 223, admet leur origine roumaine. SANSONO, *Dell'Historia universale dell'origine et imperio de' Turchi*, l. III, f^o 352 v., publie une information de Paolo Giovio et admet, d'après ce dernier, leur origine slave. DU CANGE, *Illyricum vetus et novum*, p. 131-132, dit : « Quidam ex Albaniae proceribus

de Dušan (1) et les chassèrent de leur pays avec les derniers partisans des Slaves. Après l'organisation de leur État, les frères Balcha envisagèrent l'occupation de l'Albanie centrale et celle du sud.

Le premier connu dans l'histoire de cette famille est le duc Balcha I^{er} (2) qui vivait dans la seconde moitié du XIV^e siècle. Assisté de ses fils, Strasimir, Georges et Balcha, tous valeureux chefs de guerre, il occupa, après la mort du roi serbe Uroš, le territoire de la Zenta (Cedda) supérieure. Ensuite il attaqua les Ducagin et les chassa de son territoire. Se dirigeant vers l'Albanie centrale, Balcha I^{er} occupa Croïa et lutta contre le roi Étienne de la Mysie supérieure ; tout en restant l'ami de Vucašin de Serbie, il nettoya l'Albanie du nord de l'occupation slave et installa sa capitale à Scutari, l'ancienne ville illyrienne.

Après la mort de Balcha I^{er}, ses trois fils, désireux de rompre avec les Slaves, quittèrent l'Église orthodoxe et envoyèrent une lettre à Urbain V, le priant de les accepter dans l'Église romaine. Le Pape donna son approbation au mois de juin 1368. Ils abjurèrent à Scutari (apud Scutarum principale eorum domicilium), le 29 janvier 1369, entre les mains de Pierre, évêque de Shasi (Suacia), et de l'évêque de Drivasto (3). On ne parle pas dans ce document du duc Balcha I^{er}, qui certainement était mort à cette époque.

cognomento Balsa ». Il cite ORBINUS qui lui aussi affirme : « ... ex indigenis nobilibus Albaniae... ». Cependant DU CANGE, *Histoire de Constantinople sous les empereurs français*, t. VIII, p. 288-289, les rattache aux Baux, ce qui n'a aucun fondement historique, puisque les armoiries sont différentes. Le chroniqueur Musachi (HOPF, *Chroniques*, p. 336), suivant son habitude, prétend que les Balcha, comme beaucoup d'autres seigneurs albanais, sont d'origine étrangère : « Et in Albania il Rè (sic) Balsa... era venuto et disceso de quella progenie de questi Rè de Balti... » ŠUFFLAY (chez THALLÓCZY, t. I, p. 298) parlant de Georges Balcha dit : « Derr Herr von Nordalbanien, der katholische Albanier Georg II Balsa ». Non seulement l'autorité de ce dernier historien et des précédents, mais aussi l'usage adopté par les seigneurs de cette époque, confirment l'idée que les Balcha ou Balsha tiraient leur origine de la ville dont ils portaient le nom. Il y a une famille roumaine, nommée Balsu, venue de Constantinople, mais elle dérive de la famille albanaise, d'après Degrand. Les Roumains (Valacchi) sont inconnus au nord de l'Albanie. Les aspirations politiques de cette famille à dominer sur l'Albanie et le fait même que Scanderbeg se déclare héritier de leur œuvre, prouvent qu'ils sont d'origine albanaise.

(1) JIREČEK, *Geschichte der Serben*, t. I, p. 424 ; IDEM chez THALLÓCZY, t. I, p. 76-77. L'auteur émet l'hypothèse de leur origine roumaine.

(2) DU CANGE, *Histoire de Constantinople sous les empereurs français*, p. 290-292.

(3) THEINER, *Vetera Monumenta Slavorum meridionalium*, t. I, p. 261.

Georges I^{er} et Balcha II, son frère, s'unissant aux Spata et aux autres seigneurs albanais, occupèrent une grande partie du territoire de Vucašin. Poursuivant la pénétration, ils marchèrent vers le sud de l'Albanie et s'emparèrent de la Musachia, tuant le seigneur Biagio Matarango (1) dans une chasse, ou selon d'autres, en l'arrêtant sous prétexte de hâter la paix. Valona, Canina et Bérat tombèrent ainsi aux mains des Balcha.

Après la conquête de l'Albanie, Georges I^{er} Balcha se lança vers le Nord contre la Bosnie, et occupa Trebinje, Canali et Draçeniza ; mais bientôt ces régions furent réoccupées par Tvarc, ban de Bosnie. Cependant Georges I^{er} Balcha s'unit à Charles Thopia, son beau-frère ; avec une armée de 10.000 hommes, tous deux pénétrèrent dans le royaume de Bosnie et battirent son chef. Chargé de butin, Georges rentra à Scutari, où il mourut le 3 janvier 1379 (2). Organisateur remarquable et guerrier très énergique, Georges I^{er} s'était efforcé d'unir les Albanais contre ses envahisseurs. La grande Albanie, qu'il avait voulu constituer, ne devait pas durer longtemps (3).

Balcha II, le plus jeune des trois fils de Balcha I^{er}, succéda à son frère Georges I^{er}. Tout au commencement de son gouvernement, la situation devint critique. En 1385, une armée turque, forte de 40.000 hommes, commandée par Vrenes, capitaine de Baëzid, se dirigeait vers l'Albanie, invitée par les Thopia qui redoutaient l'expansion des Balcha. Devant cette trahison, tous les seigneurs albanais se coalisèrent pour protéger leur territoire et chasser l'envahisseur ; mais leur bravoure ne put rien contre une armée d'élite bien équipée. A Savra, près de la ville

(1) LAONIKOS, *Histor.*, l. V. Cfr DU CANGE, *o. c.*, p. 291.

(2) DU CANGE, p. 291-292. — Les deux frères datent une lettre « na brêg Mati » en 1375.

(3) Musachi (HOPF, *Chroniques*, p. 282) lui donne le titre de roi, ce qui ne correspond pas à la réalité. Sur les monnaies, de fabrication assez barbare et de type uniforme, frappées par Georges I^{er} Balcha, celui-ci porte le titre de duc. Dans la partie gauche, on voit le livre des Évangiles avec la légende : S. LAURENCIUS M., et au revers un casque avec la couronne ducale surmontée d'une tête de loup, lampée à gauche, ayant en-dessous la même tête dans un écu : D. GEORGI BALSÀ. Cela prouve aussi qu'il n'était pas de la famille française des Baux, car ces derniers portaient de gueule à l'étoile d'or, DEGRAND, *o. c.*, p. 182 ; LENORMANT, *Deniers de Balcha III, prince de Monténégro et de Zenta*, dans la *Revue numismatique*, t. VI (1861), p. 140-74. Sa femme était une fille de Musachi, seigneur de Bérat, mais il l'avait répudiée pour prendre Hélène de Vukašin, qui lui livra Castoria ; elle fut à son tour maltraitée et répudiée, DU CANGE, *o. c.*, p. 291.

d'Elbasan, sous la conduite de Balcha II, l'armée albanaise, inférieure en nombre, fut complètement battue et son chef tué (1). Sa femme Comita, de la famille des Musachi, seigneurs de la Musachia et de Bérat, fit un accord avec les Turcs ; elle obtint la ville de Valona où elle mourut en 1396.

Le successeur de Balcha II fut son neveu Georges II, surnommé Strasimir. Peu énergique et d'un esprit inquiet, il avait été enfermé autrefois au château de Durazzo. Pour consolider son État menacé, il fit alliance avec les Ducagin, ses voisins, et avec Lazare, despote de Serbie, dont il avait épousé la fille Despina. Il réussit à étouffer une conspiration de ses vassaux de la Zenta.

En 1396, une nouvelle armée turque ravagea l'Albanie. Dulcigno, Scutari, Bérat, Croïa et Castoria furent occupées. Devant l'avance turque, Georges II dut battre en retraite. Mais Dulcigno lui fut restituée, en échange d'une jeune parente que Georges avait envoyée au sultan (2). Il céda Scutari à la république de Venise, moyennant une somme d'argent.

Dans le courant de l'année 1392, la Hongrie préparait une croisade contre les Turcs. Suivant la politique de ses prédécesseurs, alliés à la Hongrie, Georges II manifesta le désir d'y participer. Mais Venise, toujours intéressée, refusa son concours. Bientôt, Georges II subit la vengeance des Turcs : il fut arrêté par le sultan ainsi qu'un autre parent ; Dulcigno et Scutari furent de nouveau occupées. Mais ce dernier acte irrita Venise ; elle se préparait déjà à intervenir et on espérait qu'elle s'allierait à la Hongrie et aux seigneurs albanais, lorsque, au mois de novembre de la même année, elle entama des négociations avec le sultan. Pour assurer son commerce, elle exigeait de lui la restitution de Durazzo et d'Alessio (3). D'autre part, pour réduire la puissance des Balcha, elle entama, en 1394, des négociations avec Raditsch de Monténégro et avec les Ducagin.

Un an plus tard, Georges II fut libéré. Il devait sa libération à la république de Raguse qui s'intéressa à son sort et à celui de sa famille. Au mois d'octobre (1395), Raguse renvoya le fils de Georges II, réfugié dans cette ville, auprès de son père. En même temps elle prêta un brigantin à sa femme, Hélène fille de Lazare,

(1) ORBINUS, cité par DU CANGE, *o. c.*, p. 292.

(2) HOPF, t. II, p. 97 ; JORGA, I, p. 63.

(3) JORGA, *La politique vénitienne dans la Mer noire*, p. 324 ; LJUBIĆ, t. IV, p. 302-305.

pour lui permettre de rejoindre son mari et Sandali, roi de Bosnie, qu'elle épousa plus tard. En 1396, Georges II s'engagea dans une guerre contre les Ducagin d'Alessio. Venise profita de cette occasion pour lui demander de céder Scutari, Drivasto, Dagno et le château de Sati (Sapa). Georges II se résigna en se réservant la douane de Boïana. Il mourut en 1403 (1).

Balcha III, un de ses trois fils, lui succéda. Au début de son règne, il respecta et probablement confirma lui-même les traités conclus par son père avec la république de Venise. En effet, en 1408, lors de ses négociations avec les Turcs, le sénat vénitien donna à ses ambassadeurs des instructions leur ordonnant d'invoquer auprès du sultan la paix conclue avec Balcha (2). Cependant l'entente entre les Balcha et Venise ne pouvait durer longtemps.

Au mois d'août 1410, le sénat vénitien dut prendre des mesures pour défendre Scutari contre les attaques de Balcha III ; il ordonna entre autres de démentir le bruit selon lequel les « primarii » de la ville devaient être étrangers, bruit qui avait causé la révolte (3). En 1411, Balcha III prit pour la seconde fois le château de Scutari (4). L'année suivante, Antivari fut aussi assiégée, alors qu'à Scutari se trouvait un comte-capitaine de Venise. On peut en conclure que l'inimitié entre Balcha III et la République existait toujours, malgré les désaccords que présentent souvent les documents de l'époque (5). Bien plus, Balcha III mit en péril les possessions vénitiennes d'Albanie, et fit une guerre sans pitié à la République ; à son tour, celle-ci n'épargna aucun moyen contre ce redoutable et tenace adversaire. Ainsi elle chercha l'appui des Castriota et des autres princes albanais. Le 4 novembre 1417, André Foscari conclut un traité avec le seigneur André Hoti (6) ; celui-ci reçut une pension annuelle, et les villes de Podgorizza et de Tuzi ; Foscari conclut aussi un traité avec le seigneur de Dagno, Coïa Zaccaria, qui possédait déjà la ville de Sati.

(1) JORGA, II, p. 60, n. 4. — DÆFIN, t. III, fo 123, parlant de Georges II, dit de lui : « Et est de sapere che messer Zorzi St(r)azimiri, f° signore della Valona fina Belgrado ».

(2) JORGA, II, p. 163.

(3) *Ibidem*, I, p. 193-4.

(4) HOPF, t. II, p. 98.

(5) LJUBIĆ, t. VI, p. 255-256.

(6) JORGA, I, p. 253-254, 260. Les Hoti habitaient « super quaedam montanea, in confinibus Scutari ». Il s'agit sans aucun doute de la tribu ou fraternité

Cette offensive diplomatique de Venise inspirait à Balcha III une politique d'attente. Mais dès 1419, pour répondre au désir de ses sujets, il se décida à attaquer les possessions vénitiennes. Cette fois, la République prit contre lui un moyen radical, qui cadrerait bien avec les mœurs violentes en usage chez les hommes d'État de cette époque ; le 13 juin de cette même année, elle proposa de conclure un contrat avec Étienne Maramonte (1) pour faire assassiner Balcha ; elle lui offrit d'abord 4.000 ducats et lui assura l'héritage de sa victime ; puis elle lui promit 8.000 ducats pour la tête de Balcha III ; elle décida aussi d'envoyer à Scutari 5.000 ducats destinés à être distribués le cas échéant, au capitaine turc des Scopia et aux autres seigneurs voisins (2), dont elle attendait sans doute la complicité.

Mais cette tentative d'assassinat échoua et Venise autorisa, le 25 juin 1420, Jacques Dandolo à traiter avec Balcha III par l'intermédiaire du roi de Sicile (3).

Après la mort (1422) de Balcha III, la succession fut réclamée par Étienne Lazarevitch de Serbie (4), mais le peuple se révolta contre la domination serbe. Alors le prince, Étienne Cernovitsch occupa Dulcigno et attaqua Zenta, où se trouvait une garnison serbe. Il installa sa capitale à Žabiak, sur le fleuve de Morača. Ce prince du Monténégro s'unit ensuite aux seigneurs albanais et devint un allié fidèle de Scanderbeg. Les successeurs

des Hoti au nord de Scutari. André Hoti (Octo, Otto) était leur capitaine. On parle aussi de lui en 1416, lorsqu'on accorde une récompense à André Otto, « uni capitani montane », JORGA, I, p. 250. Les Hoti s'étaient révoltés contre Balcha III « qui manum posuit in eorum sanguinem ». La ville « Podegore » doit être Podgorizza (Podgorica).

(1) Étienne Maramonte était un noble napolitain et vassal de Balcha III. Il avait servi la république de Venise en Lombardie, mais finit par se brouiller avec elle. Après la mort du prince Balcha, Maramonte passa dans les Pouilles pour revenir en Albanie pendant l'année 1429. Suivant la politique de son suzerain Balcha, il attaqua les possessions de Venise. Au mois de janvier 1430, Jean Longo, proviseur d'Alessio, fut chargé par le sénat vénitien de faire arrêter Maramonte et de le tuer. A cette fin, on lui envoya 500 ducats. Les principaux alliés de Maramonte étaient les Ducagin et un certain Coïa. Le projet du sénat vénitien échoua. Voir JORGA, I, p. 506-507, 510, 512-513 ; LJUBIĆ, t. IX, 123. — Jorga émet l'hypothèse que Coïa doit être Omoï, fils de Raditsch, seigneur de Podégora. Je crois, au contraire, qu'il s'agit de Coïa, neveu de Coïa Zaccaria, qui était ami de Venise.

(2) JORGA, I, p. 291-292 ; LJUBIĆ, *l. c.*

(3) LJUBIĆ, t. VIII, p. 304-305.

(4) IDEM, *o. c.*, p. 95, 109, 112 ; LUCCARI, *Annali di Rausa*, l. III, p. 85-86.

de Balcha s'installèrent entre Alessio et Croïa et devinrent vassaux des Castriota.

Comme Balcha n'avait pas d'enfants, il avait épousé une fille de Coïa Zaccaria, — un certain Étienne Balcha (de Balsis), sans doute petit-fils de Georges I^{er} Balcha et gendre de Jean Castriota, continua le nom (1).

AUTRES SEIGNEURS DE L'ALBANIE DU NORD.

A. LA FAMILLE DE COÏA ZACCARIA. — Les possessions de cette famille albanaise se trouvaient au nord de la plaine de Zadrima, précisément au sud-est de Scutari. Coïa Zaccaria, le premier connu de cette famille, apparaît au XIV^e siècle, comme seigneur de Dagno (2) et de Sati (3). Un peu plus tard la ville de Dagno fut occupée (1396) par Georges II Balcha, qui voulait céder ce fief de Coïa Zaccaria à la république de Venise. Le seigneur de Dagno et de Sati, de gré ou de force, avait reconnu l'autorité des Balcha, mais lors de cette déchéance il s'était tourné vers Venise. Ainsi, en 1400, un religieux franciscain, maître Nicolas de Scutari, assurait aux Vénitiens que Coïa Zaccaria leur était favorable, quoiqu'il donnât libre passage aux Turcs pour

(1) HOFF, t. II, p. 101 ; LJUBIĆ, *o. c.*, p. 17-18.

(2) C'est une ancienne ville illyrienne, connue de Procope qui l'appelle *Διόναα*, en latin *Dagnum*, en italien *Dagno* et en albanais *Dëja*, située sur la localité appelée aujourd'hui *Vau i Dëjës*. Pour l'histoire de la ville, voir JORGA, III, p. 194, 270, 452 ; ŠUFFLAY, dans THALLÓCZY, t. I, p. 219, 271 ; LJUBIĆ, *Starine*, t. XX, p. 93 ; ŠUFFLAY, *Städte*, p. 26. Entre Dagno et Scutari on trouve encore aujourd'hui une petite chapelle, assez impressionnante, mais qui tombe en ruines. Il semble qu'elle fut édifée par Scanderbeg en 1448, après la victoire remportée sur les troupes albano-vénitiennes, DEGRAND, *o. c.*, p. 106-110. On y voit encore un saint Georges guerrier, patron du héros albanais et de l'Albanie, ce qui confirme en quelque sorte la tradition populaire qui attribue la construction de la chapelle à Georges Castriota Scanderbeg.

(3) Sati, Sappa, Satti, civitas Sabatensis, en albanais Sapa, Shat, Nenshati, localité située en Zadrima supérieure ; le nom provient d'un château, situé sur la montagne de Saint-Michel ou Mali i Shën Mëhillit.

Le nom est d'origine albanaise ou illyrico-thrace et dérive probablement du mot *cap* (tzap), hircus, d'après la similitude que présente la montagne. A remarquer que les hommes les plus célèbres de la race illyrico-macédonienne portent sur leurs casques comme emblème un « hircus », « cap ». Même Scanderbeg portait sur le casque un « hircus ». Aujourd'hui le village, nommé Nenshati (au-pied de Shati ou Sapa, château ancien), est le siège de l'évêché catholique du diocèse de Sapa ou Zadrima.

attaquer la ville de Scutari et qu'il ait suivi, contraint et forcé, l'armée ottomane contre Tamerlan (1).

En 1402, après la défaite turque, le sénat vénitien approuva le comte-capitaine de Scutari, qui avait reçu l'hommage de Coïa Zaccaria ; en même temps il accepta la fille du seigneur albanais comme otage. En outre, le sénat approuva le traité conclu avec le vassal de Coïa Zaccaria, un certain Demetrius Yonima, qui possédait un petit territoire en Zadrime supérieure (2).

Coïa Zaccaria et ses deux frères, Georges et Alexis, ayant appuyé la lutte de la république de Venise contre Balcha III, exigèrent d'elle aide et protection contre les Turcs (3). Ainsi, en 1410, l'évêque Pierre de Sapa, envoyé par Coïa Zaccaria, demanda un subside et dénonça au sénat ceux qui voulaient livrer Alessio « in manus Atanus Duchagino ». En outre, l'envoyé de Coïa avisa la République que son seigneur avait l'intention d'attaquer les Turcs. Mais au cours de la même année, le frère de Coïa Georges fut dépossédé et Alessio fut pris par Balcha III. Georges reçut de la République un subside et la permission de résider au château de Rotezo.

En 1414, Coïa Zaccaria et sa famille passèrent de l'orthodoxie au catholicisme (4). En 1438, son successeur, Leca Zaccaria, neveu de Tanus Ducagin, reçut de nouveau la ville de Dagno, rendue par les Turcs. Plus tard, il fut tué par Leca Ducagin, ce qui provoqua une guerre entre les Albanais et les Vénitiens. La ville de Dagno fut alors disputée par les Ducagin et Scanderbeg contre la République, d'une part, et par Bora (5), sa fille et son neveu Coïa, d'autre part, qui s'étaient recommandés aux Vénitiens (6).

B. LES YONIMA. — Cette famille est connue en 1274, à l'époque de Charles I^{er} de Naples. On rencontre en effet alors un

(1) HOPF, t. II, p. 95-100 ; JORGA, II, p. 103-104 ; LJUBIĆ, t. IV, p. 319.

(2) HOPF, *ibid.*, p. 97 ; LJUBIĆ, t. VI, p. 176 ; JORGA, I, p. 181.

(3) JORGA, I, p. 182. Sainte-Marie de Rotezo (Roteo, Rtaz) était située près d'Antivari, où se trouvait le château en question.

(4) THEINER, *Vetera Monumenta Slav. merid.*, t. I, p. 422-425.

(5) Bora, Boria, Boxia, doit être Bora, nom encore porté aujourd'hui par des femmes albanaises du Nord.

(6) JORGA, II, p. 27 ; III, p. 193. Hopf se base sur MAGNO, II, f^o 38v. L'année notée par ce dernier est 1445 « vel circa ». Nous parlerons plus loin de cette guerre.

Yonima avec le titre de sebastocrator d'Albanie. Vladislas Yonima ou Gonoma, son fils probablement, comte du littoral, possédait un vaste territoire allant de Dioclée à Durazzo (1303-1319). Il était en relations très amicales, comme les autres seigneurs albanais de cette époque, avec le royaume de Naples.

Au XIV^e siècle le territoire de cette famille était notablement plus restreint ; il se limitait au nord du fleuve Drin à Sufadaña, près d'Alessio (1). Au siècle suivant, les Yonima durent se reconnaître vassaux de Coïa Zaccaria, seigneur de Dagno et de Sapa.

C. LES SPAN. — La famille des Span, — de nom gréco-byzantin et d'influence slave accentuée, — offre une histoire encore fort obscure. Au XIV^e siècle, ses domaines s'étendaient depuis Scutari, où la famille avait des droits, jusqu'à Drivasto (2), dont les Span étaient les grands feudataires (3). Les seigneurs de cette famille, tout en restant amis des Serbes, pratiquaient une politique bienveillante à l'égard de Venise. Ils prirent part à la Ligue d'Alessio (1444) et plus tard s'attachèrent à la politique du roi Alphonse V d'Aragon et de Naples, suivant l'exemple de Scanderbeg.

D. LES SEIGNEURS DE POLATI ET DE DUSHMANI.. — La région dénommée Polati (*Polatum, Pulatum, Pilot, Spolatum, Pult*), connue depuis le VIII^e siècle et appelée plus tard Ducagin (Dukagjin) s'étendait de Scutari à Drin-Blanc. Elle se divisait en Polati supérieur et inférieur (*Polati superior et inferior, ou maior et mi-*

(1) *AAIb*, t. I, p. 133, 547, 650 ; THEINER, *o. c.*, p. 831 ; HOPF, t. II, p. 97 ; JIREČEK, *Arch. für slav. Philologie*, t. XXI, p. 93.

(2) Drivasto en italien, Drivastum en latin, Drishti de nos jours. La ville s'appelle aussi *Drivastum* et *Drinastrum*. Tout fait voir que son nom vient du fleuve Drin (Drilon, Drino, Drini). Il est fort probable qu'elle est aussi une ville illyrienne. Drivasto se trouve à 10 km. au nord de Scutari, de l'autre côté du pont vénitien de Mesi, qui unit ces deux villes. On parle d'elle au IX^e siècle. La ville était au pouvoir de la famille des Anges. La citadelle se trouvait au sommet d'une montagne. La forteresse était construite par Hélène, d'origine française, reine de Serbie. La ville était siège d'un évêché, dont le premier titulaire est connu en 877. DEGRAND, *o. c.*, p. 89-90 ; FARLATI, t. VII, p. 242 ; LJUBIC, t. V, p. 10 ; *AAIb*, t. II, p. 728 ; ŠUFFLAY, *Städte*, p. 26.

(3) HOPF, *Chroniques*, p. 535. On peut consulter pour l'histoire de cette famille : DU CANGE, *Illyricum*, p. 351, JIREČEK dans THALLÓCZY, t. I, p. 113 ; THEINER, *Vetera Monumenta*, t. I, p. 261 ; GELCICH, *La Zedda*, p. 163 ; JAKOVA-MERTURI, *La genealogia dei principi albanesi*, p. 7.

nor) (1). Le centre de Polati supérieur était la « *civitas Polatensis* » (Piani i Krasniqes) placée sous la domination des Ducagin, et l'abbaye bénédictine de Saint-Paul (2). Une autre partie de cette région était aux mains de la famille des Dushmani, notamment la localité qui porte encore aujourd'hui leur nom. Dans le Polati inférieur se trouvaient les villes de Sarda (Shurdhahi), Dagno (Déja), Sapa, Baletium (Balshi) et les abbayes de Saint-Étienne (Shala) et de la Sainte-Croix (Pog) (3). Une partie de ces régions était gouvernée par la famille des Polati. Trois frères, Jérôme, Néade et Damien Polati sont connus en 1403 (4).

I. LES FAMILLES ALBANAISES DU SUD.

A. Les MUSACHI. — Ceux-ci apparaissent en Albanie vers la fin du XIII^e siècle. Le premier connu, André Musachi (1280-1319) (5), était seigneur de Bérat (6) et maréchal (7) d'Albanie. Ce dernier titre, donné par le roi Charles I^{er} de Naples, montre clairement les relations qui existaient entre le seigneur de Bérat et la maison de Naples. Les possessions de la famille s'étendaient de la Musachia au fleuve Voïoussa, embrassant la petite Musachia, dite Tomonista (Tumenishti). Un peu plus tard la famille étendit son domaine à la Sélénizza (Selenica) et à la To-

(1) *A Alb*, t. I, p. 42, t. II, p. 46; SIRDANI, *Pulti e Dukagjin*, dans *Hylli i Dritës*, t. X (1934), n° 4, p. 185-191.

(2) L'abbaye de Saint-Paul (*S. Paulus Polatensis*) doit être localisée dans la région de Krasniqe, plutôt que dans la province de la Mirdita ou celle de Puka.

(3) *A Alb*, t. II, p. 764, 805; SIRDANI, *ibid.*, p. 187.

(4) HOPF, t. II, p. 97.

(5) André Musac, Musacius, Musatius, de Musachio (1280-1319). Cfr *A Alb*, t. I, p. 309, 445, 459, 648. Le nom de cette famille dérive de Musachia, Muza-kia ou Myzeqé. Le principal historien de la famille est le chroniqueur Giovanni Musachi, passé en Italie vers 1476, où, en 1510, il écrivit un mémoire sur sa famille et sur les seigneurs albanais. Malgré ses erreurs et ses exagérations, son récit reste « une perle de nos matériaux sur l'Albanie ».

(6) Bérat dite Belgrado au moyen âge (voir plus loin).

(7) Le chroniqueur ne connaît pas ce titre; Hopf non plus. Il a été mis en évidence par les auteurs des *Acta Albaniae*, cités plus haut. Il faut remarquer que le chroniqueur Giovanni, ou Jean (Gjion), cherche à montrer l'origine du nom Musachia. D'après lui, il vient de « Molossi », d'où Molossachi et Musachi (les anciens habitants de l'Épire, les Molosses). Notons en passant qu'il affirme que l'Épire « in lingua albanese si dice Pylloria » (forêt), HOPF, *Chroniques*, p. 277-278.

morniza, aux environs du mont Tomori. Les villes de Corizza (Korça), Soviani, Sclepari (Shkepari), Opari, Maserechi (Masreku) et d'autres localités qui se trouvent aux environs de Corizza comme la ville de Costuri (Castoria), les villages de Lodari (Lopari) et de Mariani, tous habités par des Albanais, faisaient aussi partie de leurs biens (1).

La succession d'André I^{er} Musachi échut à son fils, Théodore I^{er}, surnommé Chiscetisi (2), qui eut lui-même deux fils : Mentulo, comte de Clissania (3) et André II, maréchal et despote d'Albanie, seigneur de Castoria (1319-1372) (4). André II, allié de Balcha et du seigneur Gropa d'Ochrida, occupa les villes de l'Albanie du sud. Ses fils lui succédèrent : Gin I^{er} à Castoria (1337-1389), — il eut comme successeur Stoïa Musachi (1389) ; — Théodore II à Bérat et dans la Musachia (1389). Les descendants de Gin I^{er}, André III, Biagio, Matarango et Laldi, durent lutter contre les Turcs qui, dès 1394-1396, dévastèrent l'Albanie et y troublèrent les possessions des Musachi. Ainsi, au début du XV^e siècle, les Musachi furent forcés de reconnaître la suzeraineté du sultan. Cependant, ils étaient toujours prêts à attaquer l'ennemi, et entretenaient des relations avec Venise et Raguse. Nous en avons la preuve dans le fait qu'en 1412, un envoyé de cette dernière ville, Michel de Resti, intervint auprès de Théodore II Musachi, seigneur de Bérat, pour délivrer le comte Nichita Thopia, protégé de Raguse, qui était à cette époque prisonnier des Turcs (5).

En 1438, après le soulèvement d'Araniti, les Turcs attaquèrent Bérat, capitale de la Musachia ; mais la ville résista au siège et le

(1) HOPF, *Chroniques*, p. 280-281. Comme on le voit, le chroniqueur nomme des villes et des localités moins importantes qui existent encore aujourd'hui.

(2) Le mot « chiscetisi » est d'origine albanaise, dit le chroniqueur, « capilli longhi, trezze », *Chroniques*, p. 279 ; HAHN, *Reise*, p. 286, n. 4. Théodore avait épousé une fille du seigneur Paul d'Ochrida.

(3) Clissania, connue au XIV^e siècle, ville byzantine avec le nom greco-romain de Clausura, *Κλεισοῦρα*, Clissania. A la fin du XIV^e s. la ville n'existait déjà plus, JIREČEK, *Romanen*, t. I, p. 37 ; ŠUFFLAY, *Städte*, p. 33. Aujourd'hui s'élève sur son territoire le village de Klisura ou Klisyra.

(4) Cette famille portait le titre : sebastocrator et despote, qui lui fut donné par les empereurs de Byzance ; mais ce titre n'a rien à voir avec la victoire sur Vukošin, comme le prétend le chroniqueur. Cfr *AAlb*, t. I, p. 195-197, n° 648 ; MAKUSEV, *Ist. raz.*, p. 39, HAHN, *o. c.*, p. 209-93.

(5) JORGA, II, p. 133-134.

commandant turc, Turhan-pacha, quitta l'Albanie après avoir massacré les habitants et dévasté le pays.

A partir de ce moment les Musachi, comme les autres seigneurs albanais, se réconcilièrent avec le sultan jusqu'à l'arrivée de Scanderbeg. Tout en poursuivant parfois une politique bienveillante à l'égard de la république de Venise, ils s'alliaient à Scanderbeg et lui restaient fidèles jusqu'à sa mort.

B. LES SPATA. — Au XIV^e siècle apparaît dans l'Épire la famille Spata, originaire d'Acrocerauni (de Shpati). Le plus connu de ses membres est Gin Bua Spata, seigneur ou despote (1) d'Argyrocastre. Il occupa Arta (1375) et Lépante. Son successeur, Maurizio Bua Spata (Sguros), s'empara, en 1403, de Janina, et gouverna jusqu'en 1418 le vaste despotat d'Argyrocastre avec les villes d'Arta et de Janina ; mais il perdit peu à peu toutes ses possessions.

En effet, à cette époque, un membre de la famille Tocco, originaire de Bénévent, en Italie, Leonardo Tocco, passa en Épire et prit les titres de comte de Céphalonie (1357) et duc de Leucate ; il étendit son pouvoir sur les îles Ioniennes et sur le continent, au sud de l'Albanie (2). Il s'allia à Gin Spata, dont il épousa une parente. Par ce mariage et par celui de sa seconde femme Marie avec Esaü de Buondelmonti, parent des Acciaiuli et des Tocco et originaire de Florence, l'Épire du nord passa aux Buondelmonti. Une fille du seigneur albanais avait épousé Georges Balcha ; elle eut comme héritier, après la mort de son mari, son frère Maurice Spata (3). Carlo Tocco, successeur de Leonardo, occupa Argyrocastre en 1405 ; ainsi les possessions de Maurice Spata passèrent successivement aux comtes palatins de Céphalonie. Les Vénitiens (4) s'installèrent deux ans plus tard à Lépante. Ensuite Janina, Argyrocastre et Arta furent occupées par les Turcs.

Dès ce moment les Spata disparaissent de l'histoire albanaise. En tout cas, à cette époque, ils étaient encore en Épire, car ce fut

(1) Il semble qu'il était vice-despote de l'empereur de Constantinople. Cfr *Corsi di Penna e catena di notizie sopra l'isola della Cefalonia*, Venise, 1628, p. 81.

(2) VASILEV, dans *Studi bizantini*, t. III (1931), p. 166 ; HOPF, *Chroniques*, p. 341-350.

(3) JORGA, *Histoire de la vie byzantine*, t. III, p. 224.

(4) STOCKVIS, p. 403.

seulement après l'occupation de l'Albanie par les Ottomans que la famille se transporta en Italie. Au XVI^e siècle, Mercurio Bua se distingua au service du roi de France François I^{er} (1). La fameuse colonie albanaise de « Piana dei Greci » fut fondée par un autre membre de cette famille, nommé Pierre Bua (2).

C. LE DESPOTAT DE JANINA ET D'ARTA-ROGOS. — La plupart du temps, les seigneurs albanais de l'Épire se sont unis aux napolitains pour mieux se défendre contre les Serbes. Ceux-ci possédaient la Thessalie, et même, dès 1370, s'étaient installés à Janina. Plus tard cependant cette ville fut réunie au despotat d'Argyrocastre.

Arta, possession du despotat d'Épire, avait été occupée de 1318 à 1320 et de 1339 à 1356 par les Byzantins. Après cette dernière date, Pierre Locha(3) s'y installa. Comme nous l'avons vu, le despotat d'Arta fut réuni plus tard à celui d'Argyrocastre par Gin Bua Spata.

D. LES ZÉNÉBISI. — Vers la fin du XIV^e siècle, une autre famille albanaise s'empara des débris du despotat d'Épire. En 1400, Gin (4) Zénébisi est signalé comme sebastocrator de Vagénétiā et seigneur de Pyrgo et de Saïada, sur la côte. L'année suivante, Saïada fut conquise par les Vénitiens (5). En 1418 Gin Zénébisi mourut. Dépossédé par les Turcs, il avait envoyé son fils à la cour du sultan. Connu seulement sous le nom turc Hamza (6), celui-ci acquit une importante situation dans l'armée ottomane. Les successeurs de la famille continuèrent à gouverner en Épire, tombée sous la domination turque.

En 1455 Simon Zénébisi, seigneur de Castrovilari, réclamait ses

(1) MURATORI, t. VI, p. 82, 88.

(2) SCHIRÒ, *Canti tradizionali*, I^{re} partie, p. LXXXI.

(3) D'après Jorga, Locha était d'origine roumaine comme aussi les Malachassi et les Masarachi. Certes, Jorga n'apporte aucune preuve de cette affirmation; peut-être se base-t-il sur la présence des Roumains en Épire. D'autre part, il affirme la même chose pour Marc Botzaris, le héros de l'indépendance grecque, qui avec Branās (Vrana) Masi, Spata, Masreki et Musachi, sont de race albanaise; ceci d'après la signification même de leurs noms.

(4) Dans ce document publié par JORGA, I, p. 100, on trouve « Geomi Zenebissi », ce qui correspond parfaitement au nom Jean (Gjon); mais on trouve aussi *Gin*.

(5) JORGA, *l. c.*, d'après Hopf.

(6) Il ne faut pas confondre ce Hamza avec le neveu de Scanderbeg.

droits héréditaires sur Argyrocastre, tombée sous la domination turque. Suivant la politique de Scanderbeg, Simon Zénébisi devint vassal du roi d'Aragon et de Naples. Venise essaya en vain de lui rappeler que c'était elle qui l'avait défendu jusqu'alors contre les Turcs ; mais l'appui de Venise n'avait cependant en rien changé la situation de Simon Zénébisi. Il ne lui restait que Castrovilari en face de Corfou. Les relations entre Alphonse d'Aragon et la famille Zénébisi se resserrèrent. Un fils du seigneur albanais, envoyé à la cour des sultans, réussit à s'évader et fut envoyé à Naples. En 1455, Alphonse le fit baptiser et lui donna son prénom (1).

A partir de ce moment l'histoire des Zénébisi est liée à celle de Scanderbeg.

E. LE DESPOTAT DE VALONA ET DE CANINA. — La ville de Valona faisait partie du despotat de l'Épire. Dès 1314-1320, elle fut occupée par les Byzantins et Démétrius Ganzas en devint gouverneur. Son fils Nicolas lui succéda et réussit à occuper Janina et quelques autres villes du littoral. Mais les Byzantins furent chassés par Jean Assène Comnène, frère du roi Alexandre de Bulgarie. En 1372, le despote bulgare fut à son tour dépossédé par les Balcha et les Musachi. Après la mort de Balcha II (1385), sa veuve, Comita Musachi, s'installa à Valona (1385-1396). Régina Balcha, dame de Valona et de Canina, lui succéda. En 1416 elle intervint auprès du sénat vénitien et lui proposa de céder ces deux villes en se réservant Pyrgo. Cependant elle était prête à céder aussi cette dernière ville, moyennant une somme de 1000 ducats par an (2). Mais pendant que le sénat vénitien se décidait à envoyer une ambassade à la princesse, Valona succombait en 1417 et resta sous la domination turque pendant 495 ans. En 1420 Canina tombait aussi et Régina Balcha se retira à Corfou.

F. LA FAMILLE DES GROPA. — Sous l'influence occidentale, au XIII^e siècle, un membre de cette famille, nommé Paul Gropa, apparaît comme sebastocrator, seigneur de Dibra et de la ville d'Ochrida. C'était Charles I^{er}, roi de Sicile, qui lui avait cédé les différentes localités qui se trouvent aux environs des deux Dibra

(1) MAKUŠEV, t. II, p. 147 ;

(2) JORGA, I, p. 257-258. Voir aussi RESTI-GONDOLA, *Monumenta spec. hist. Slav. merid., Scriptores*, t. II, Zagreb, (1893), p. 217.

et du lac d'Ochrida (1). En 1378, on y trouve André Gropa (2) qui doit être son fils. A l'époque de Scanderbeg, nous rencontrons Zaccaria Gropa dont nous parlerons plus loin ; il fut un des meilleurs capitaines de l'armée albanaise. La famille était apparentée aux Musachi et quitta l'Albanie pour se fixer en Italie en 1467.

* * *

Ainsi donc, depuis le XIII^e siècle, grâce à l'appui de puissances occidentales, des seigneurs albanais apparaissent partout. Sous la domination des Thopia se constitua le premier royaume d'Albanie, avec le concours des Angevins. Cette politique centralisatrice fut suivie par la dynastie des Balcha jusqu'à la fin du XIV^e siècle. A partir de ce moment, le danger ottoman menaçait le pays. Cependant après la chute des Balcha, malgré l'occupation turque de l'Albanie, deux autres familles albanaises arrivèrent à sauver l'indépendance nationale. Avant de retracer le rôle joué par Araniti dans la lutte contre les Turcs, nous parlerons de la famille des Castriota, qui se trouve, à partir de ce moment, intimement liée à l'histoire albanaise et à la résistance occidentale contre l'offensive turque du XV^e siècle.

(1) *AAIb*, t. I, p. 300, 318, 486.

(2) JIREČEK, *Byz. Zeitschrift*, t. XIII (1904), p. 195.

CHAPITRE II

LA FAMILLE DES CASTRIOTA SON ORIGINE ET SON ROLE DANS L'HISTOIRE DE L'ALBANIE JUSQU'EN 1444

A la fin du XIV^e siècle et au début du XV^e, l'Albanie subit un changement profond qui la précipita en plein désordre et provoqua son affaiblissement extérieur. La chute des Thopia fut suivie de celle des Balcha. Les seigneurs féodaux, qui en avaient subi malgré eux la domination, reprirent le dessus, ce qui provoqua un nouveau morcellement du pouvoir dans le pays. Le danger extérieur, menaçant son indépendance, grandissait chaque jour.

Les derniers Balcha, coincés entre l'inimitié de Venise et le danger turc, avaient cherché par tous les moyens l'unification et l'indépendance de leur pays. Mais ils s'étaient heurtés à beaucoup de difficultés, surtout de la part des Vénitiens. Pour les abattre, Venise s'entendait aussi bien avec les lieutenants du sultan, installés en Albanie, qu'avec les seigneurs locaux toujours en révolte contre ceux qui menaçaient leurs possessions.

Ces guerres et les désordres qui les suivirent furent uniquement profitables aux Turcs. Mais l'occupation du pays allait se heurter bientôt à la résistance acharnée d'une autre famille, celle des Castriota. Ses hauts faits dominant pour ainsi dire toute l'histoire albanaise du XV^e siècle. Il suffira de rappeler ici le nom de Georges Castriota, surnommé Scanderbeg, qui réussit à expulser de son pays les Turcs, à contenir l'ambition des seigneurs féodaux et à vaincre l'hostilité de Venise.

Dans ce chapitre, nous exposerons l'origine des Castriota et la jeunesse de Scanderbeg jusqu'à son retour en Albanie, en 1444.

I. L'ORIGINE DES CASTRIOTA.

L'origine des Castriota et la jeunesse de Scanderbeg ont déjà fait couler beaucoup d'encre et suscité d'âpres controverses.

Comme pour tous les grands hommes, la légende s'est emparée de l'origine, des faits et gestes du héros albanais. La découverte de nombreuses sources d'archives et l'étude plus approfondie des chroniques de l'époque permettent aujourd'hui de donner à ces problèmes des solutions plus impartiales et plus conformes à l'histoire.

Nous ne nous attarderons pas ici à discuter l'hypothèse de l'origine slave des Castriota ; à notre avis, elle ne repose sur aucune base historique (1).

(1) Citons ici les auteurs les plus en vue qui soutiennent cette hypothèse : HOPF, *Griechenland im Mittelalter*, t. II, p. 122, affirme que le grand-père de Scanderbeg, Branilo, connu par un document de 1368, aurait été capitaine serbe de Canina. — JIREČEK, *Geschichte der Bulgaren*, t. II, p. 368, affirme aussi l'origine slave des Castriota, tout en rejetant, pour ce qui concerne Branilo, la thèse de Hopf ; d'après lui, Branilo aurait été au service d'Alexandre, seigneur de Valona. Cfr PISANI, *La légende de Skanderbeg*, p. 11. PASTOR, *Geschichte der Päpste*, t. I, 3^e et 4^e éd., p. 712, n. 2, a corrigé son jugement erroné et superficiel de la première édition. — Parmi les auteurs anciens, mentionnons Spandugino. Cfr SANSOVINO, *Discorso di Theodoro Spandugino Cantacusino gentilhuomo Constantinopolitano, dell'origine de' principi turchi*, l. II, f^o 195^r-196. — L'affirmation de Hopf est tout simplement reprise par MARINESCO, *Alphonse V, roi d'Aragon et de Naples et l'Albanie de Scanderbeg*, dans *Mélanges de l'École roumaine en France*, Paris, 1923.

Pour ce qui concerne Branilo, on a la preuve qu'il n'appartenait pas à la famille des Castriota. D'abord voici le texte des *Acta Albaniae*, t. II, n^o 247, p. 57 : « Alexander Kaninae et Aulonae dominus acceptis per nuntium suum nobilem virum Dino litteris communis Ragusei petitioni suae, ut in civem Ragusanum accipiatur... se fore amicum jurat. Cum quo ad s. dei evangelia sequentes nobiles iuraverunt : Mikleus, castellanus Aulonae Branilo et castellanus Kaninae Kastriot et Rajce ianilor ». L'original de ce document a été rédigé en slave, et publié par THALLÓCZY, *Ill.-alb. Forschungen*, t. I, p. 137. Cfr *Acta Albaniae*, l. c. La traduction latine est publiée par Šufflay, grand critique de l'histoire balkanique. — MAKUŠEV, *Istoričeskija rasijskanija*, p. 61, comme HOPF, l. c., confondent Branilo avec Castriota (Branilo Castriot), ce qui contredit le texte. On peut se demander seulement lequel des deux, Branilo ou Mikluš, est appelé « Castellanus Aulonae ».

Ensuite, un autre document nous apprend que le grand-père de Scanderbeg s'appelait Paul : « Sapiate che l'avo del Signor Scanderbeg se chiamò Signor Paolo Castrioto ». Cfr HOPF, *Chroniques*, p. 301 ; ce texte est emprunté au chroniqueur Musachi.

L'affirmation de Spandugino est facile à expliquer : elle résulte d'une fausse interprétation du chroniqueur Barletius, auquel il emprunte tout son récit. Voici le texte de Barletius (l. I, f^o 1) : « Auctores gentis Castriotae ex Aemathia nobili ortu fluxisse, imperasseque pari gloria fortunaque in Epiro ». Plaçant l'Aemathia dont il est ici question, en Macédoine, Spandugino affirme que Scanderbeg était de race slave. Il parle aussi de la légende concernant l'épée de Scanderbeg et de la mort du sultan Mourad sous les murs de Croia, récits qu'il emprunte également au chroniqueur de Scanderbeg. Enfin, il connaît encore par celui-ci le nom de la mère de Scanderbeg, Voisava Polloga, et peut-être

Les Castriota étaient bien de pure race albanaise ; nous avons à ce sujet le témoignage explicite de Scanderbeg lui-même (1). Leur nom le plus ancien, Mazreku (2), était inconnu des chroni-

ce nom lui a-t-il suggéré une nouvelle preuve de l'origine slave de Scanderbeg. Remarquons que l'Aemathia de Barletius ne se trouve pas en Macédoine mais dans la province centrale de l'Albanie : c'est Mati ou Matia. En effet, en parlant de Croïa, par exemple, le chroniqueur dit notamment : « diximus enim jam Croiam Epiri urbem esse in campis Aemathiae ». Il affirme de même pour la forteresse de Petrella : « Oppidum hoc in Aemathia est in sublimi montis cacumine », et pour le fleuve de Mati il dit : « Praeterea ad ipsas montis radices praeterfluens Aemathus fluvius ». Cfr FALLMERAYER, t. IX, p. 21 ; NOLI, p. 51, n. 1.

(1) C'est ce qu'admettent les meilleurs historiens. Cfr JORGA, *Breve histoire de l'Albanie*, p. 43 et DU CANGE, *Historia byzantina*, XVIII, p. 348-349. Le témoignage de Scanderbeg se trouve dans une lettre du 31 octobre 1460, publiée par MAKUŠEV, v. II, p. 123 et PISKO, *Skanderbeg, Historische Studie*, p. 149-150 : « ... che se aio mutato le effecto, et se le nostre croniche non mentono, noj richiamamo [recte : noi ci chiamiamo] Epiroti et dovete havere notizia, che in diversi tempi deli nostri antecessori passessero nel paese che hogi voj tenete... che hebbero piutosto honore che vergogna ». Le héros fait allusion ici à Pyrrhus l'Épirote ; il se considère ainsi comme le défenseur d'une tradition millénaire.

A ce témoignage, on peut ajouter un argument fort appréciable tiré du silence du chroniqueur Musachi, qui explique les origines étrangères de beaucoup de familles albanaises : il n'affirme rien de semblable pour la famille des Castriota ; il parle de leurs possessions « della Matia » ; à ses yeux, les Castriota sont de petits seigneurs : HOPF, *Chroniques*, p. 274-275, 284, 299 ; THALLÓCZY-JIREČEK, *Zwei Urkunden aus Nordalbanien*, dans *Archiv für slav. Philologie*, t. XXI (1899), p. 78-99.

(2) « Constantinus Castriota cognomento Meserechius, Aemathiae et Castoriae princeps », dit Flave Comnène. Cfr DU CANGE, *Historia byzantina, Familiae*, XVIII, p. 348-349. Mais pour Hopf et Hahn, Flave Comnène Ange est un fabricant de fausses généalogies. Remarquons cependant que, pour ce qui concerne le nom de Mazrek (Meserechius), il ne se trompe pas. Dans un document concernant Giorgio Reres, daté du 1^{er} septembre 1448, on lit : « pro quorum remuneratione, ac tua antiqua nobilitate, quae ex clarissima familia Masrek Castriota Epirotarum principis originem traxit ». SCHIRÒ, *Gli Albanesi e la questione balkanica*, p. 199.

Nous possédons d'autres documents semblables. Le 8 octobre 1467, on lit dans un document napolitain : « Nos Joannes, etc... Per litteras illustrissimi regis Neapolis Ferdinandi nostri nepotis erga nos commendati sunt Nicolaus Biderius Dascari et Constantinus Masrechius Castriota Epiri et Albaniae Reguli, strenui duces contra Turcos, Georgii Masrechij Castriota Scanderbegh consanguinei ». Dans un autre de la même date : « Nos Joannes etc... Per litteras... commendati sunt Petrus Cuccia et Paulus Manisi, nobiles Albani seu Epirotae, strenui duces contra Turcas et invictissimi Ducis Georgij Masrechij Castriota Scanderbegh Albaniae et Epiri Principis... consanguinei » (D'après l'*Archivio di S. Maria di Fossanova*). Cfr SCHIRÒ, *Canti tradizionali*, p. XXVII-XXVIII, et dans *Gli Albanesi e la questione balkanica*, p. 216-218. Un autre document, qui confirme les précédents, se trouve chez la famille Bideri, apparentée à maintes

queurs contemporains. Il fut remplacé plus tard par celui de Castriota.

La famille des Castriota a emprunté son premier nom au village de Mazreku, situé dans la région de Hasi ; — il ne s'agit donc pas du village du même nom situé entre Scutari et Drivasto, sur la rive droite du Drin. — C'est là, en effet, qu'elle avait une partie de ses possessions (1).

Le surnom « Castriota », qui lui a été donné et qui a survécu dans l'histoire, se rattache sans doute à la localité de Kastri, dans la Mirdita, située entre les villages de Dibri, Ménéla, Kashnieti et Vigu, plutôt qu'à d'autres localités de même nom (2).

reprises aux Castriota, voir SCHIRÒ, *Gli Albanesi e la questione balkanica*, p. 599-600, n. 1.

BARBARICH, *L'Albania*, p. 177, n. 2, admet, après Du Cange, que le nom de Mazreku était le plus ancien de la famille. Les documents cités plus haut le prouvent clairement.

Hopf et Hahn se trompent aussi pour la famille d'Ange (Angelus, Angelo, Ejlli), qui était d'origine princière. Tous les chroniqueurs contemporains de Scanderbeg l'affirment. Les Ange portaient encore au XVI^e siècle le titre de duc : « duces Drivasti », chez *AAIb*, I, 468 ; [POUQUEVILLE], *Notice sur la filiation de la famille desANGES*, p. 13-19.

(1) La famille Mazreku, dénommée plus tard Castriota, n'a rien de commun avec la famille de Mazarachi ou Miserri, despote d'Arta.

Deux autres villages situés dans la Çameria, au sud de l'Albanie, portent aussi le nom de Mazreku ; mais c'est le Mazreku de la région de Hasi qui a donné le nom à notre famille. D'après un document vénitien de 1438, les possessions des Castriota étaient voisines de Scutari et d'Alessio, JORGA, III, p. 33.

Pisko, p. 126, affirme que le premier nom de la famille des Castriota était celui de Mazreku, mais il n'apporte aucune preuve de cette affirmation. L'auteur désigne ici le village de Mazreku, situé près de Scutari ; mais nous n'avons pas de preuves en faveur de cette thèse. LUCCARI, I, III, p. 86, affirme que l'origine de la famille est « da Castrati, villa nella giurisdizione in As [Hasi] in Albania ». Il y a en effet un village nommé Mazreku. Cfr GJEÇOV, dans *Hylli i Dritës*, t. V (1930), n° 12, p. 669. Bianchi est du même avis, mais comme Luccari, il ne connaît pas le village de Mazreku. Voir plus loin.

(2) Cette affirmation s'appuie sur le fait que les Castriota avaient des droits dans la Mirdita. Il en résulte aussi que Hasi a reconnu le gouvernement de Mirdita jusqu'en 1850. On y voit encore aujourd'hui les ruines d'un grand château féodal.

LUCCARI, *Annali di Ragusa*, I, III, p. 86 affirme : « Giovanni Castriota Signor di Crui, la qual famiglia uscì da Castrati, villa nella giurisdizione in As in Albania, poco discosto dal fiume Drillon ». Cette affirmation est fort intéressante, car l'auteur est bien renseigné sur les familles nobles de l'époque ; mais elle a besoin de rectifications. D'abord il fait erreur en parlant de « Castrati » parce que le village Castrati est au nord de Scutari et ne se trouve nullement près du fleuve « Drillon » ou Drin. En outre la région d'As ou Hasi est située près de Prizren

Il est très probable que les Castriota ont été liés par des mariages à la famille d'Ange ou Angelus (Angelo). On sait d'abord qu'ils ont succédé à Jean l'Ange, gouverneur d'Albanie, qui avait épousé la belle-sœur de Jean Paléologue, empereur de Byzance. D'autre part, la famille d'Ange possédait un large territoire au nord et au centre du pays. Il paraît vraisemblable que certains de ses membres étaient apparentés aux Castriota (1), car ceux-ci leur succédèrent dans leurs possessions, mais, chassés plus tard par les Balcha, ils se réfugièrent avec les Ducagin dans le sud de l'Albanie.

A cette époque, les Castriota possédaient une partie assez vaste du pays, notamment le territoire compris au nord-est de Scutari et d'Alessio jusqu'à Prizren. Vers l'Ouest, s'étendaient les domaines des Ducagin avec la plaine de Zadrime et la localité de Fandi. On ne peut fixer avec certitude les limites qui séparaient les possessions de ces deux familles.

On doit expliquer, semble-t-il, par leur alliance avec les Ange, la noblesse des Castriota, dont l'ascension reste un mystère. Ainsi on sait que Paul Ange, archevêque de Durazzo, dont nous parlerons plus loin, était l'ami le plus intime de Scanderbeg ;

et parmi les villages de cette région, aucun ne s'appelle Castrati. Il y a seulement un village, nommé Mazreku ; or, comme nous l'avons vu, la famille des Castriota portait au commencement le nom de Mazreku ; voir plus haut.

Bianchi ou Bardhi, écrivain albanais du XVII^e siècle, parle aussi de Castrati, de la région de Hasi ; à cette époque (1646) une famille aurait porté ce nom et aurait été la souche des Castriota. En tous cas, ce nom n'existe plus aujourd'hui et tout porte à croire qu'il s'agit de Mazreku. On sait que la famille des Castriota avait des droits sur Gashi ; on affirme en 1453 que Scanderbeg « nuper quaedam loca Cassi [Gashi] interceptisse », JORGA (d'après les archives de Raguse), II p. 485. Gasi et Hashi ont des frontières communes.

THALLÓCZY, *Illychisr-alb. Forschungen*, t. I, p. 136, prétend que le nom de Castriota vient de Castrion. Les auteurs des *AAIb*, t. II, p. 249, d'après DIMITZA, *Κρίτικαί έρευνας περί της έθνικότητας Γεωργίου Καστριώτου* (Athènes, 1877), font sortir le nom de Castriota d'une localité d'origine grecque, notamment de *Καβρίλιον* d'où *Καστριώτης*. JORGA, *Brève hist. de l'Albanie*, p. 43, parlant de Jean Castriota, père de Scanderbeg, affirme son origine albanaise, mais il lui attribue un nom slave « Ivan » et un surnom grec « Kastriotis ».

Malgré les affirmations de ces historiens, il faut admettre que le nom Castriota vient de Kastri, d'origine romaine (Castra), car les légions de Rome ont laissé beaucoup de noms en Albanie. Il n'y a pas de preuve que le nom Castriota dérive du grec « Kastrión » ou « Kastriotis » (bourgeois), sinon l'influence grecque à Croïa. Mais Croïa ne faisait pas partie des possessions des Castriota avant 1443.

(1) [POUQUEVILLE], *Notice sur la filiation de la famille desANGES*, p. 29-32.

on sait aussi que presque toutes les familles albanaises, dont quelques-unes de haute noblesse, devaient céder devant Scanderbeg. D'autre part, sa propre famille était liée par des mariages nombreux aux seigneurs locaux, et lui-même épousa la fille d'Araniti, apparenté aux Comnène. Seuls les Ducagin n'ont pas reconnu l'autorité des Castriota, ni même celle de Scanderbeg, et il n'y eut pas de mariages entre ces deux familles.

A l'époque des Balcha, les Ducagin et les Castriota furent dépossédés de leurs biens ; ainsi s'explique la présence simultanée à Canina d'un Castriota et de Progon I^{er} de la famille des Ducagin (1). Après la chute des Balcha, les Castriota étendirent leurs possessions vers le nord-est de Scutari avec une partie de la Mirdita, laissant à l'ouest la Zadrima des Ducagin et descendant vers le sud, suivant la rivière du Drin-Noir (Drini-Zi) jusqu'au pays de Matia ou Ematia.

Après la mort de Balcha II (1385), les Castriota réoccupèrent leurs possessions, de sorte que, en 1389, Georges Castriota prit part à la bataille de Kossovo où il proposa d'attaquer les Turcs pendant la nuit (2). Lorsqu'en 1394-1390, le sultan Baïezid mit le pays à feu et à sang et déposséda les seigneurs locaux, ceux-ci se révoltèrent contre l'occupation ottomane. Balcha III, après avoir battu Evrenos-beg, en 1410, attaqua les possessions vénitiennes. Le comte Nichita Thopia occupa Croïa, mais la ville fut reprise par les Turcs en 1415 (3).

La chute des Thopia et des Balcha entraîna, comme nous l'avons dit, le relèvement d'une foule de petits seigneurs albanais. Parmi ceux-ci, quelques-uns devinrent puissants : Araniti, au sud, les Ducagin et les Castriota, au nord et au centre.

(1) HOPF, *o. c.*, p. 122, 533.

(2) HAMMER-PURGSTALL, *Geschichte des osmanischen Reiches*, t. I, l. V. p. 177. Ce Georges Castriota a été confondu probablement avec Paul Castriota par Musachi (voir plus loin).

(3) HOPF, *Griechenland*, t. II, p. 122 ; JORGA, *Brève hist. de l'Albanie*, p. 40 ; MARINESCO, *o. c.*, p. 11, sont d'avis que Croïa fut occupée par Jean Castriota en 1395, ce qui ne correspond pas à la réalité. Après avoir été entre les mains des Thopia, Croïa fut occupée par Mario Barbarigo, un « rebellis » de Venise, marié à Hélène Thopia. Après lui, s'y installa Constantin qui n'était pas frère de Jean Castriota, comme le pensent à tort Hopf, Jorga et Marinesco, mais un Balcha, fils de Georges I^{er} Balcha et de Théodora. Cfr THALLÓCZY-JIREČK, *Zwei Urkunden*, p. 133-134. Il occupa Croïa de 1395 à 1402. Sa femme était Hélène, sœur de Charles Thopia. Chassé de Croïa en 1402, il fut tué par les Vénitiens à Durazzo, LJUBIČ, t. IV, 437. Le 22 octobre, le sénat vénitien restitua ses biens à Hélène. Cfr JORGA, I, p. 123.

Après Constantin Castriota, mentionné par Flave Comnène (1), nous rencontrons Paul ou Georges Castriota (2), dont le fils prit part à la bataille de Kossovo. Celui-ci est signalé par le fameux document de 1368 (3), et était le grand-père de Scanderbeg. Il avait dû réoccuper au moins une partie de ses possessions usurpées par les Balcha, car on ne s'explique pas autrement sa présence, ni même son autorité dans l'armée chrétienne. Nous n'avons aucun autre détail sur sa vie et son activité.

Son fils Jean Castriota, père de Scanderbeg, lui succéda comme seigneur de Matia. Il conservait les possessions des environs de Scutari et d'Alessio. La célèbre ville de Croïa ne faisait pas partie de ses domaines. D'après le chroniqueur byzantin (4), ses possessions se trouvaient entre le royaume de Sandali, roi de Bosnie, et l'Épire. Le chroniqueur albanais (5), Musachi, — qui se trompe ici souvent, — affirme qu'il possédait seulement la Matia ; il n'admet pas qu'il fût seigneur des deux Dibra, ce qui est inexact, ni de Croïa, ce qui est certain. Dans un document des archives de Venise, daté de 1413, Jean Castriota est appelé « dominus partium Bosniae » (6), ce qui fait supposer qu'il était également maître des localités qui se trouvent au nord-est de Scutari et d'Alessio.

Par conséquent les domaines de la famille, sous Jean Castriota, étaient très vastes, et s'étendaient des environs de Tirana, de Matia et de deux Dibra, avec la Mirdita, jusqu'à la frontière serbe (7). Comme nous l'avons dit, la ville de Croïa ne faisait pas

(1) DU CANGE, l. c.

(2) Musachi l'appelle Paul ; Flave Comnène, Georges.

(3) HOPF, *Griechenland*, t. II, p. 43, 122.

(4) LAONIKOS (Chalcocondylés, *Histor.* (éd. de Paris, 1650), l. V, p. 132. Laonicus est l'anagramme de Nicolaus. J'emploie cette forme dans les citations au lieu de Chalcocondylés.

(5) HOPF, *Chroniques*, p. 300.

(6) JORGA, I, p. 213, n. 2.

(7) THALLÓCZY-JIREČEK, *Zwei-Urkunden*. Le document est de 1407. Il s'agit d'une usurpation que voulait faire l'évêque d'Alessio sur « duodecim de ecclesiis episcopatus Albaniae [Arbëni]. » Or ce diocèse embrassait les environs de Tirana, de Matia et de Mirdita. Oroshi faisait partie de l'évêché d'Arbëni ou de Croïa. En 1547, on parle de « monasterio b(eatae) Mariae de Trefandena » (Fandi), comme faisant partie de ce diocèse, THEINER, t. I, p. 425. Ce document parle de l'église de « S. Georgii » qui doit être St-Georges dans la Mirdita. Ainsi on arrive à établir que la Mirdita faisait partie des possessions des Castriota. Mais il ne faut pas oublier que Fandi appartenait aux Ducagin. Étaient-ils des vassaux des Castriota ?

partie de ses domaines (1). La célèbre ville que Scanderbeg allait occuper après son évation de Turquie, ne faisait donc pas partie de l'héritage paternel (2). Elle appartenait en réalité aux Thopia. En 1402, nous y trouvons installé Constantin Balcha, fils de Georges I^{er} Balcha, qui avait épousé Hélène Thopia (3) ; après lui, le comte Nichita s'y établit jusqu'en 1415. En cette dernière année, elle tomba au pouvoir des Turcs : en 1415, Hamourat-beg la gouverna (4) et, en 1432, Ali-beg (5). On ignore si, entre 1415 et 1432, Jean Castriota réussit à l'occuper, pour quelque temps : cela reste fort douteux. Celui-ci possédait de bonnes forteresses : Petrella (6), Petralha (7) et Stelluzi (8) dans la région de Matia et Svétigrade (9) dans la Dibra supérieure.

Jean Castriota fut jusqu'à sa mort un ami loyal et sincère de la république de Venise. En récompense le sénat lui accorda, en 1413, le titre héréditaire de citoyen d'honneur. Il avait envoyé, dès le 11 janvier 1410, une ambassade à Venise (10), pour demander des secours (11) contre les Turcs, auxquels il avait dû donner son fils aîné comme otage (12). A partir du mois d'août suivant, la République comptait l'employer contre Balcha III. En effet Jean s'était engagé en 1408 à garantir la paix signée entre elle et le

(1) Après Barletius, le seul qui confirme que Croïa ait été la capitale des terres de Jean Castriota, est LUCCARI, *Annali di Rausa*, l. III, p. 86 : « Giovanni Castrioto, signor di Crui ». Musachi (Cfr HOFF, *Chroniques*, p. 299) et Flave Comnène Ange ne disent rien. Cfr DU CANGE, *Historia byz. Familiae*, XVIII, p. 349, qui cite Luccari et fait siennes ses affirmations. Pour ce qui concerne le prétendu Constantin Castriota, seigneur de Croïa, voir plus haut.

(2) JIREČEK, t. II, p. 184.

(3) V. plus haut.

(4) JORGA, I, p. 231 ; SCHAFARIK, *Acta Archivi veneti* (Belgrade, 1860), p. 325.

(5) JORGA, l. c.

(6) Gurzi de nos jours, entre le fleuve Mati et la ville de Croïa, vers la mer, Petrella est la traduction littérale de Gurzi.

(7) Petralba, traduction de l'albanais : Guri-Bardhë dans la Matia.

(8) Stelluzi : on en ignore la position exacte.

(9) Svétigrade « la Ville Sainte » en Haute-Dibra. On voit encore aujourd'hui les ruines de ce fameux château de Scanderbeg, tombé aux mains des Turcs après une résistance héroïque. Il est appelé par les habitants « Qyteti-Shêjt » ; il semble que les Slaves ont emprunté ce nom aux Albanais en l'appelant Svétigrade, ou la Ville Sainte.

(10) JORGA, I, p. 213, n. 2.

(11) LJUBIĆ, t. IX, p. 51 : « Nam debet esse certissimum, quod si occurreret casus, quod possemus facere de rebus que cederent ad honor em nostri domini et bonum sue magnificentie, semper reperiet nos promptos ad bonum et honorem sue magnificentie, tamquam boni et cari filii nostri domini ».

(12) LJUBIĆ, t. VI, p. 51, JORGA, o. c., p. 213, n. 2.

prince albanais (1). Les offres de Venise eurent leur effet : en 1411, Jean Castriota se faisait fort de fournir 2.000 chevaux de son pays et 200 chevaux turcs, et même plus s'il le fallait (2). Quand cinq ans plus tard, le sultan l'attaqua, le sénat de Venise prit des mesures afin que les Turcs respectassent la trêve et l'Albanie vénitienne. Il semble que Jean fut sauvé par cette intervention de la République. Mais la situation devenait chaque jour de plus en plus critique. Pour sauver sa vie et ses biens, il s'était, depuis 1417, déclaré vassal de Venise et avait demandé un lieu de refuge au cas où il serait chassé par les Turcs.

On sait qu'en 1423, le sultan Mourad II parvint à se débarrasser de ses compétiteurs. En Europe, la Thrace et une grande partie de la Grèce lui étaient soumises ; il voulut achever la conquête de la Macédoine et de l'Albanie, et faire reconnaître son autorité sur la côte de l'Adriatique.

Une puissante armée turque franchit les frontières albanaises et arriva jusqu'à la côte. Jean Castriota dut céder devant des forces supérieures et traiter avec le sultan. Forcé de choisir entre l'expulsion et la soumission, il préféra ce dernier parti et dut livrer au vainqueur ses fils, qui furent emmenés à Andrinople (3). De 1423 à 1428, le nom de Jean Castriota ne figure plus dans les documents vénitiens. En 1423, il fut arbitre dans les négociations de paix entre Venise et la Serbie (4), mission qui doit se placer avant sa chute.

Cinq ans plus tard, bien qu'il considère le sultan « mio signor » (5), il entretient d'excellentes relations avec la République. Il se déclare même prêt à se soumettre à elle et à planter sur ses châteaux l'étendard de S. Marc, à condition qu'on lui accorde le libre passage par le territoire vénitien pour se défendre. Le sénat lui accorde tout, et même ordonne à ses troupes de le secourir.

Mais l'amitié vénitienne ne lui fut pas de grande utilité, car en 1430, l'Albanie fut de nouveau envahie. Certes Jean, malgré la dévastation de ses possessions, reste encore seigneur d'une

(1) LJUBIĆ, t. V, p. 120 ; JORGA, l. c.

(2) LJUBIĆ, t. IX, p. 175-76 « qui est potens in partibus illis multoties se obtulit ad servitia nostri domini ».

(3) Comme on le verra plus loin, il existe une grande divergence chez les auteurs sur cette bataille et surtout sur la délivrance des quatre fils de Jean Castriota.

(4) HOPF, t. II, p. 101.

(5) JORGA, I, p. 475.

grande partie de son territoire (1). Cependant on ne parle pas de lui de 1432 à 1435, lors des soulèvements successifs de l'Albanie. Le père de Scanderbeg semble être resté fidèle au sultan.

Vers la fin de sa carrière, Jean Castriota, sans abandonner cependant Venise, se retourna vers Raguse. On parle encore de lui dans les actes de ces deux républiques, bien que sa situation, ainsi que celle de ses compatriotes, ait été peu brillante sous l'occupation turque. Le document le plus intéressant à cet égard est celui du 10 juillet 1439, d'après lequel, sur les instances de Jean Castriota, la république de Raguse accorda le titre de citoyen à ses fils (2). Le nom de Georges Castriota, le futur Scanderbeg, y est inscrit, mais fut effacé par après. Celui auquel Raguse refusait ce titre honorifique, ne tarda pas à devenir le champion de la résistance chrétienne contre les Turcs.

Jean Castriota mourut vers 1443 (3). Ses possessions furent occupées par les Turcs et Croïa eut comme gouverneur Hassanbeg, fils de Aidino-beg et d'Hélène Musachi (4).

II. LA JEUNESSE DE SCANDERBEG. SA CAPTIVITÉ EN TURQUIE ET SON RETOUR EN ALBANIE.

Jean Castriota avait épousé une fille du seigneur de Pollogue, nommée Voïsava, dont la famille était d'origine albanaise. (5)

(1) *Ibidem*, p. 272.

(2) THALLÓCZY-JIREČEK, *Zwei Urkunden*, l. c. « Prima pars de confirmando filiis Juani Castrioth cartam civitatis [Le nom : Georgio Castrioth, écrit une fois est effacé] prout et quemadmodum facta fuit patri suo ».

(3) HOPF, t. II, p. 123 ; MARINESCO, l. c., p. 14, fixe la mort en 1431 ! STOJANOVIC, *Stari srpski zapisi i natpisi*, t. I, Belgrade, 1902, n° 270, 271, d'après deux manuscrits serbes, place la mort de Jean au mois de mai 6945 [1437].

(4) HOPF, t. II, p. 432 et *Chroniques*, p. 287. Aidino est un renégat albanais de même que son fils.

(5) BARLETIUS, l. I, f° 2 : « uxori Voisavae nomen erat non indignam eo viro tum pater nobilissimus Triballorum princeps, tum forma... »

L'Anonyme de Venise (1545), ch. I, p. 1 : « La madre di Scanderbeg chiamata Voisava fu figlia del Signore di Pollogo che è una parte della Macedonia et Bulgaria ». — HOPF, *Chroniques*, p. 295, d'après Mussachi : « ... padre del signor Scanderbego hebbe per moglie la signora Voisava Tripalda e venne da bona parte ». — La principauté du seigneur de Pollogue se trouvait près de Scopia. Le nom Tripalda donné par Mussachi et un peu plus loin Tribalda comme aussi « Triballorum princeps » de Barletius, fait voir clairement qu'il s'agit d'un nom de pure signification albanaise. Cfr HAHN, *Albanische Studien*, cité par Pisko, p. 127, n. 4 : Tri = trois ; balle = fronts. Le nom Voisava est certes d'origine slave, mais on ne peut en conclure, comme le fait JORGA, *Brève histoire*, p. 43.

Il fut père de quatre fils : Reposhi, Stanisha (Stanislas), Constantin et Georges (1), et de cinq filles qui furent toutes données en mariage à des seigneurs albanais (2) : Maria à Étienne I^{er}, prince de Monténégro (1427-1446) (3), Vlaica à Gin Musachi (4), Angelina à Vladam (Vlash ou Blaise) Araniti, frère du fameux guerrier albanais, Angela (ou Iella) à Paul Balcha (5), enfin la cadette Mamiza à Musachio Thopia, dont nous parlerons plus loin.

Les quatre fils de Jean Castriota furent probablement envoyés

que la femme de Jean Castriota était slave. Flave Comnène (cfr NOLI, p. 57, n. 2) la fait sortir de la famille des Musachi. Musachi, le chroniqueur (HOPF, p. 301), dit que le « Marchese di Tripalda » était albanais et parent des Musachi. C'est une preuve assez forte pour confirmer son origine albanaise. En outre, le nom « Triballorum » donné par Barletius, auteur classique, désigne une tribu ancienne et illyrienne.

(1) On remarquera la présence des prénoms slaves dans la famille des Castriota, comme p. ex. Reposhi, Stanisha, Vlaica, Iella, celle-ci dite Angela, d'après DU CANGE, *Hist. Byz. Familiae*, p. 439, et le nom de la mère de Scanderbeg, Voisava. C'est un fait et personne ne peut le nier ; mais la présence de ces noms n'a rien à voir avec les personnes qui sont de race albanaise. Dans toutes les familles seigneuriales albanaises on rencontre des prénoms où se remarque une forte influence étrangère. L'occupation turque aussi laissa des traces jusqu'à nos jours. Les noms : Halil et Deli se trouvent même chez des chrétiens, sans parler des musulmans albanais, qui ont perdu leurs prénoms et même très souvent leurs noms de famille. Les Ducagin, comme les Musachi, portent des prénoms purement albanais : Gin (Gjin) Tanush, Léca, Progon, etc.

(2) MARINESCO, *o. c.*, p. 12, dit « des princes serbes et des chefs albanais ». L'auteur se montre ici quelque peu partial. Il n'y a pas de doute que les filles de Jean Castriota aient été toutes mariées à des seigneurs albanais. Marinesco dit : « Chefs » ; de ce côté, il n'y avait que des chefs ! Il ne s'agit aucunement des princes serbes ici. Étienne, prince de Monténégro, est d'origine albanaise. Cfr JORGA, *Histoire des États balkaniques*, p. 20.

(3) D'après Barletius, c'est Étienne ; DU CANGE, *l. c.*, cite Barletius ; mais il signale d'autres témoins qui parlent d'un Constantin Cernovitch : c'est une erreur. Coquelle, à la fin de son ouvrage sur le Monténégro, appelle la femme d'Étienne I^{er} Voisava Castriota : c'est une erreur aussi, car ce nom reste inconnu. Musachi (HOPF, *Chroniques*, p. 295) dit que Maria épousa « Stefano Cernovichi », ce qui confirmerait le dire de Barletius.

(4) D'après Barletius. Cfr DU CANGE, *l. c.* Musachi ignore tout de ce mariage avec un membre de sa famille. MARINESCO, p. 93, n. 1, cite HOPF, *l. c.* p. 302, où le chroniqueur fait une confusion entre Iella et Mamiza. Il s'agit, d'après Marinesco, d'un conflit, qui reste inconnu entre Scanderbeg et Musachio Thopia. N'ayant devant moi que les conclusions de l'auteur, je me borne à relater les faits bien que personnellement je crois qu'il y avait une confusion entre la famille Thopia et celle des Musachio Golem Thopia ou la famille d'Araniti.

(5) D'après Barletius et Du Cange. Musachi (HOPF, *l. c.*) admet que Vlaïca épousa le seigneur Balcha. Paul Balcha eut deux fils, mais on ne sait pas qui était l'aîné, Georges ou Goico (Gjoka). Voir *Chroniques*, *l. c.* ; DU CANGE, *l. c.* Les biographes parlent aussi de Jean Balcha, comme on le verra plus loin.

l'un après l'autre à la cour du sultan. En 1438, Constantin devait être mort et Reposhi entré au couvent (1), car le document ragusin de cette année (2) ne les mentionne plus ; il ne parle que de l'aîné Stanisha, et de Georges, surnommé Scanderbeg, le plus jeune. En 1445, le sénat vénitien n'accorda à ces deux derniers le droit de cité ; ils sont qualifiés dans le document comme seigneurs de Dibra et de Matia (3). A partir de ce moment, on ne parle plus de Stanisha. Aurait-il abdiqué en faveur de son frère Georges ? On l'ignore. Mais quoi qu'il en soit, c'est ce dernier qui devint l'héritier de sa famille et qui par sa bravoure conquit la gloire. Il est donc seul à retenir l'attention des historiens.

Georges Castriota, le futur Scanderbeg, naquit vers 1404-1405. Quelques années après sa naissance (2), en 1410, à la suite des conquêtes victorieuses de Mourad II, son père dut livrer un de ses fils en ôtage. Un document de l'époque (5) apprend que Jean

(1) HOPF, t. II, p. 123, JORGA, III, p. 33. HOPF, *Chroniques*, p. 295, d'après le chroniqueur Musachi : « Reposio predetto fu homo di santa vita e se n'andò al monte Sinai e si fè frate e li morse ». Reposhi avait épousé une femme turque, d'après Barletius, et Hamza, neveu de Scanderbeg, était son fils, DU CANGE *o. c.* » *Reposum Amsani Begi cui Amurates (Mohammed II) summam rei militaris in Scanderbegum patrum credidit, parentem...* » Le même renseignement est donné par VOLATERRANUS, l. VIII : « Extincto patre Caragusio natu majore... » On voit que Barletius est ici bien renseigné. Volaterranus ne dépend certainement pas de lui. Ce dernier est cité par Du Cange et par les *Annales ecclesiastici*, an. 11457 (Voir plus loin). Historiquement il est vrai aussi que Hamza était neveu de Scanderbeg, comme on le verra plus loin. Reposhi ou Caragusio s'est fait moine probablement pour expier ses fautes, ou parce qu'il n'avait pas les qualités d'un chef. La localité de Sinaï ou Sina se trouve dans la Dibra.

(2) Voir plus haut.

(3) JORGA, III, p. 194, *Sen. Mar*, reg. 2, f° 50 v. La légende de l'empoisonnement des fils de Jean Castriota ne tient pas debout. La seule victime fut peut-être Constantin Castriota. Musachi (cfr HOPF, *Chroniques*, p. 274-275) a copié, paraît-il, Barletius pour cette partie.

(4) D'après Barletius, il naquit en 1404, devint officiellement seigneur de son territoire en 1443, se maria en 1451 et mourut en 1466, après un règne de 24 ans. Pisko admet l'année 1404 ; Hahn et Hopf adoptent 1403. Hammer, Panganel et Fallmerayer reculent sa naissance jusqu'en 1414 et l'Anonyme vénitien jusqu'en 1410 ; Cfr NOLI, p. 89. Ce dernier adopte l'année 1412. La discordance de ces dates résulte de la divergence des calculs faits par les historiens. Pour ma part, je préfère l'année 1404 ou 1405, malgré qu'aucune affirmation ne peut pleinement me convaincre. Toutes ces dates sont fixées par les historiens du XIX^e ou du XX^e siècle, sur la base de données chronologiques assez faibles et erronées, fournies par les écrivains antérieurs.

(5) NOVAKOVIČ, *Zakonski spomenici* (1912), p. 467-468. Le document fut trouvé par GRIGOREVIČ, *Ocerk*, 2, n° 40 ; voir aussi THALLÓCZY-JIREČEK, *Zwei Urkunden*, l. c.

Castriota, entre 1421 et 1422, au nom de ses fils, donna au couvent de Chilandar (1) deux villages. Ce geste a intrigué les historiens : Jean, disent-ils, était catholique ; ses fils étaient devenus musulmans et l'offre faite par leur père était destinée à un couvent orthodoxe. Comment cela peut-il s'expliquer ? Premièrement, il s'agit d'un fait antérieur à la captivité de tous les fils de Jean Castriota. En outre, si l'on sait avec certitude que Reposhi et Georges se sont faits musulmans, on peut douter des autres. Vu le fanatisme religieux de cette époque, on peut affirmer que leur conversion à l'Islam a été forcée ; de leur point de vue, elle constituait un acte d'opportunisme, qui donnait au sultan un gage de leur fidélité. Quant à l'offre faite au couvent orthodoxe, il s'agit en réalité d'un échange de propriétés entre Jean et les moines, qui, l'année précédente, lui avaient vendu la forteresse de Saint-Georges (2). Et même à supposer qu'il eût fait aux moines une donation, on ne pourrait guère trop s'en étonner puisqu'il comptait des orthodoxes parmi ses sujets.

Après une campagne désastreuse en 1423, Jean livra ses fils aux mains du vainqueur. A cette occasion, Georges franchit pour la première fois le seuil du palais du sultan Mourad II (3). Étant fort jeune encore quand il fut ainsi séparé de ses parents (4), il put recevoir docilement une nouvelle éducation. Le sultan se proposait de faire de lui un vrai musulman. Selon Barletius et Musachi (3), il fut circoncis d'après le rite islamique. On comprend ainsi que plus tard, le père, craignant l'attaque de son fils « el qual è fatto Turcho e Mulsumam (sic) », demanda au sénat

(1) THALLÓCZY, *Illyrisch-alb. Forschungen*, t. I, p. 144-145. Le couvent de Chilandar se trouvait dans le Polati (Pulatum). Même au XIV^e siècle les Serbes détenaient beaucoup de monastères en Albanie. GRIGOROVIĆ, p. 47.

(2) On ne sait pas où elle se trouvait.

(3) Il y a un vif dissentiment entre les auteurs. Pisko admet 1413, Hopf, 1410, l'Anonyme vénitien, 1418, Hammer, Panganel, Fallmerayer et Pisani, 1423, Noli 1421. L'année 1423 est également adoptée par ZINKEISEN, *Geschichte des osmanischen Reiches in Europa*, t. II, Hambourg, 1849, p. 766-767 et MARINESCO, *o. c.*, p. 13.

(4) Barletius : « Vix dum enim nonum attigerat annum ». — Musachi (cfr HOPF, *Chroniques*, p. 274) : « Questi l'aveva donato il padre con due altri fratelli tutti piccoli ». LAONIKOS (éd. de Bonn 1843), l. VI, p. 350 : ὃς παῖς ᾧν ἔς τὰς θύρας ἀφικόμενος βασιλέως = qui puer venit in januas regis ». FRANCO, l. I, ch. 2. « Ancora fanciullo di otto anni ». PASTOR, *Geschichte der Päpste*, t. I, 3 et 4 éd., p. 721, n. 2 et p. 722, a changé ses jugements. Cfr PISANI, p. 9-11. Le chroniqueur turc, Sead-Eddin, admet la captivité de Scanderbeg. Cfr *Bratutti*, t. II, p. 71 ; HOPF, *Chroniques*, p. 274.

vénitien qu'on ne l'en rendît pas responsable. Jean soupçonnait que son fils, par ordre du sultan, allait attaquer l'héritage paternel (1).

L'éducation militaire développa chez Georges Castriota des dispositions naturelles manifestées dès la plus tendre enfance. Après avoir abjuré, il devint le favori du sultan (2) et finit par se distinguer dans l'armée turque. Il entra bientôt dans le corps des janissaires, avec lequel il prit part à la guerre en Asie Mineure ; au cours de cette expédition, il reçut le titre de Sandjak (3). Déjà auparavant, dès le moment où il devint turc, on l'avait appelé Iskander (4), et comme il était d'origine princière on y ajouta le titre de bey ou beg : d'où son nom Scanderbeg (Skender-beg) qui restera dans l'histoire.

Ce jeune Scanderbeg, de caractère opiniâtre, devint un homme merveilleusement adroit dans les exercices militaires, à pied ou à cheval, à l'épée ou à l'arc. Il avait une constitution robuste, apte à tout supporter. Chacun de ses gestes dénotait l'homme doué de qualités exceptionnelles. Sa haute taille, sa figure d'une rare beauté, — héritage de la famille des Castriota, — révélait son origine princière. Bref, tout en lui indiquait le chef.

Malgré les jaloux et les malveillants, Scanderbeg conquit la pleine faveur du sultan. Il prit part aux diverses expéditions militaires, en Asie Mineure et en Europe, et s'y distingua parmi les généraux du sultan. Lors du siège d'une forteresse en Asie Mineure, nous raconte Barletius, il fut le premier qui entra dans la ville et y arbora le drapeau ottoman. A maintes reprises, il reçut des récompenses exceptionnelles du sultan. Ses faits et gestes lui assurèrent une grande célébrité en Europe, et parce qu'il se trouvait au service du sultan, la république de Raguse lui refusa, en 1438, le titre de citoyen.

Entre les années 1432-1436, des révoltes, — dont nous parlerons plus tard, — éclatèrent en Albanie, sous la conduite prin-

(1) JORGA, I, p. 475-476. Sans doute il s'agissait de Scanderbeg, devenu célèbre dans l'armée turque.

(2) LAONIKOS, *o. c.*, p. 350 ; BRATUTTI, *o. c.*, p. 71-72.

(3) Sandjak correspond aujourd'hui à un général de brigade, Pisko, p. 7. FRANCO, ch. I, p. 2, dit qu'il avait 18 ans. Le titre de Sandjak, d'après lui, correspond à celui de condottiere.

(4) HOPF, *Chroniques*, p. 274 ; FRANCO, *l. c.* et tous les autres chroniqueurs de Scanderbeg.

cipale de Araniti (1), futur beau-père de Scanderbeg. Le soulèvement de ses compatriotes dut éveiller dans l'âme de Scanderbeg des sentiments de patriotisme et la nostalgie de son pays. Des agents albanais l'avaient d'ailleurs visité secrètement. Araniti lui montrait la route du devoir et de l'honneur. Mais Scanderbeg ne crut pas le moment propice pour réaliser son plan. Il se réjouit sans doute en apprenant la victoire albanaise, remportée par Georges Araniti, sur une armée que l'on croyait invincible. Pour des raisons qui nous échappent, probablement parce qu'il jugeait le moment inopportun, il refusa d'intervenir.

Entre temps son prestige grandissait toujours parmi les Turcs et en Europe. Dans une expédition contre la Serbie, dirigée par le sultan lui-même, il se couvrit de gloire en combattant sous les yeux de son maître.

Mais la fidélité du guerrier albanais n'était qu'apparente : au moment où les Turcs se croyaient sûrs de lui, il préparait son plan d'insurrection dans le silence. L'humiliation de sa famille avait fini par vaincre ses dernières attaches au sultan. A la mort de son père, vers 1443, le sultan désigna comme gouverneur de Croïa Hassan-beg et lui donna l'ordre d'occuper toutes les forteresses des Castriota ; ce qui fut fait sans la moindre résistance. La mère de Scanderbeg, avec sa fille cadette Mamiza, fut envoyée en quelque endroit inconnu de la Matia ; elle y mourut avant le retour de son fils. A cette nouvelle, Scanderbeg comprit enfin qu'il n'était autre chose qu'un esclave devant un maître qui se croyait tout permis et qui opprimait lâchement sa patrie, torturait les siens et lui confisquait l'héritage de son père. Un sentiment de révolte s'empara de son âme. Il allait venger les siens de l'oppression et de l'infamie ! L'appel qui lui avait été lancé autrefois ne resterait plus sans réponse ! Et peut-être sa première éducation chrétienne avivait-elle en lui le sentiment du devoir envers sa patrie.

En 1443, une occasion allait s'offrir pour réaliser son plan. Les Turcs faisaient la guerre aux chrétiens révoltés. Une bataille s'engagea à Kunovica, près de Nich. L'armée du sultan était commandée par Karambeg, pacha de Roumélie, et Scanderbeg. Or, dès le début des engagements, l'aile confiée à Scan-

(1) Voir plus loin.

derbeg abandonna ses positions ; le reste de l'armée turque s'enfuit, ce qui assura aux chrétiens une éclatante victoire.

Profitant de la débandade, Scanderbeg prit la fuite avec son neveu Hamza, après avoir arraché au chancelier du sultan un ordre qui le nommait gouverneur de Croïa (1).

Passant par Dibra, il se dirigea vers Croïa avec Hamza et 300 hommes dévoués. Grâce au diplôme portant le sceau impérial, la ville de Croïa lui ouvrit ses portes sans la moindre résistance. Le nouveau gouverneur s'empessa d'y restaurer le christianisme : ceux qui refusaient de l'embrasser, — et parmi eux se trouvait l'ancien gouverneur, Hassan-beg, — furent égorgés. Les Albanais reçurent cette nouvelle avec le plus grand enthousiasme (2). Après Croïa, les forteresses de Petrella, Petralba et Stellusi furent enlevées par l'armée de Scanderbeg, formée immédiatement par ses fidèles sujets et les vassaux de la famille. Seule la forteresse de Svétigrade résista momentanément ; elle fut prise l'année suivante par Maïs Golem Dibra, qui l'avait assiégée avec 3.000 hommes. La conquête de ces villes fut si rapide qu'on crut à Venise que Scanderbeg s'était emparé en trois jours d'un large territoire (3).

Devenu chef de l'Albanie libérée, Scanderbeg redevint aussi

(1) HOPF, *Griechenland*, II, p. 123 ; IDEM, *Chroniques*, p. 275.

(2) Tous les historiens reconnaissent que Scanderbeg fut éduqué à la cour du sultan, où il était otage ; mais plusieurs d'entre eux refusent d'admettre qu'il s'est évadé, et qu'il a occupé les possessions de son père contre la volonté du sultan. L'évasion de Scanderbeg est admise par tous les chroniqueurs, qui n'émettent à ce sujet aucun doute. Ainsi Jean Musachi, compagnon d'armes de Scanderbeg (HOPF, *Chroniques*, p. 274-275), s'accorde sur ce point avec Barletius et son témoignage semble ici indépendant. Par contre, LAONIKOS, *o. c.* (éd. de Paris, 1650), p. 132-133, SEAD-EDDIN (BRATUTTI, t. II, p. 71) et VOLATERRANUS, l. VIII, nient l'évasion de Scanderbeg et tous trois prétendent en outre, mais à tort, qu'il fut installé par le sultan lui-même dans les possessions de son père.

A l'affirmation de ces historiens, nous opposons celle des chroniqueurs de l'époque. Ainsi la *Chronica Ragusina*, p. 290-291, montre Scanderbeg, avant la bataille de Varna (1444), comme « nuovamente intruso nelle paterne dizioni ». En outre, MAGNO, t. II, f° 9, parle d'une conquête rapide, faite par lui « In zorni tre conquistò degli altri luoghi in Albania... ». (Cfr JORGA, III, p. 191, n. 1) et LUCCARI, l. III, p. 94 : « E con lettere false diede principio alla recuperazione della sua patria ». Enfin un document important, daté de 1451, publié par GELCICH-THALLÓCZY, *Diplomatarium*, p. 484 (il s'agit d'une lettre du gouvernement de Raguse destinée à aviser le Souverain Pontife de la situation des pays voisins) affirme : « Essendo eciemdio convertito a la santa fede Scanderbeg, signor in Albania, suppeditata la porta di Machometto et abbandonati li Turchi... »

(3) MAGNO, *l. c.*

publiquement chrétien. Il inaugura ainsi dans l'histoire de son peuple une nouvelle ère, à la date du 28 octobre 1443 (1). Quatre cent soixante-neuf ans plus tard, ce même jour vit la proclamation de l'indépendance albanaise à Valona (1912).

Scanderbeg organisa rapidement le nouvel État : tout vestige de l'occupation turque en fut banni et le christianisme y prit une nouvelle vie. Comme le signale le chroniqueur d'Antivari (2), cette politique visait à créer un abîme entre l'Empire turc et l'Albanie. Le sort était jeté ! Scanderbeg et les Albanais luttaient désormais non seulement pour sauvegarder l'indépendance de leur patrie, mais pour sauver de la menace de l'Islam la civilisation chrétienne.

(1) NOLI, p. 104 (d'après Barletius). Antibarensis-Biemmi indique l'année, mais pas le jour ; il rapporte ce fait entre les mois de novembre et de décembre ; par conséquent, il se rapproche de la date de Barletius.

(2) ANTIBARENSIS-BIEMMI, l. I, p. 26-27.

CHAPITRE III

LE SOULÈVEMENT DE L'ALBANIE CONTRE LA CON- QUÊTE TURQUE ET LA FAMILLE ARANITI (1385-1444).

Lors de l'invasion turque, les Balkans étaient livrés à l'anarchie. Dans chaque ville ou localité importante s'était installé un seigneur féodal. Le morcellement du pays, l'instabilité du pouvoir, les rivalités entre factions, les ambitions personnelles, les révoltes et les compétitions avaient créé à la longue une situation insupportable. Ainsi, les abus du régime féodal avaient préparé indirectement la conquête ottomane. Les seigneurs, devenus antipathiques aux foules, avaient recherché l'appui des Turcs et s'étaient soumis à leur pouvoir. Dès lors, l'ordre fut rétabli. Les moyens employés pour l'assurer cadraient bien avec le système d'un État mongol : la mort et la confiscation devaient avoir raison des résistances. Il est trop évident que la réaction des peuples balkaniques contre ces seigneurs, esclaves du sultan (*schiavi del Signor*) ne pouvait pas tarder.

En ce qui concerne l'Albanie, dès le XIII^e siècle, le régime féodal y est profondément enraciné. La bravoure du peuple et les particularités topographiques que présente son territoire constituent pour lui une très sérieuse garantie d'indépendance. C'est ce qu'allaient éprouver les Turcs lorsqu'ils tentèrent, dès la fin du XIV^e siècle, de mettre la main sur le pays.

Les Turcs firent leur apparition en Europe avec Ourkhan (1326-1359), fils du sultan Osman (Ottman), — d'où leur nom d'Osmanlis ou d'Ottomans. — En 1356, Ourkhan prit pied dans les Balkans en s'emparant de Gallipoli. Puis les Turcs s'attaquèrent à l'Albanie et au royaume de Serbie ; en 1385 ils arrivèrent jusqu'à Durazzo et en Épire, lorsque Charles Thopia, se méfiant de la république de Venise et redoutant la domination des Balcha, fit appel à leur concours. Le duc Balcha II et beaucoup d'autres seigneurs albanais se coalisèrent, mais à Savra, près d'Elbasan

(Bassania), leur résistance fut brisée. Le duc Balcha II y trouva la mort. Quatre ans plus tard le sultan Mourad I^{er} envahit la Serbie. L'armée serbe, renforcée d'un contingent albanais, fut mise en déroute sur le plateau de Kossovo (1389). Le sultan Baïezid, pour se venger, mit l'Albanie à feu et à sang, de 1394 à 1396. Il réussit à occuper une grande partie du pays, mais ne put guère garder sa conquête. En effet, après son départ, sous l'impulsion des seigneurs locaux, les Albanais reprirent partout leur liberté. Aux environs de Scutari et d'Alessio dominaient les Ducagin. A Dagno se trouvait Coïa Zaccaria. Dans l'Albanie centrale gouvernaient Jean Castriota et les Thopia. Dans le Sud aussi apparaissent des familles très puissantes, telles les Araniti aux environs de Valona et de Canina, les Musachi dans les contrées dont ils portent ce nom ; les Spata et les Zénébisi dans l'Épire. Les Groppa possédaient une petite seigneurie aux environs d'Ochrida. En outre la république de Venise tenait Antivari, Dulcigno, Scutari, Alessio et Durazzo.

Pour s'assurer la victoire, les Albanais cherchaient l'appui des puissances occidentales. Mais Venise ne voulait à aucun prix entreprendre alors une guerre ; Raguse, au contraire, favorisait toute espèce de révolte contre les sultans conquérants.

L'Albanie centrale, probablement d'accord avec les Ducagin, donna le signal de la révolte. La famille des Thopia, une fois de plus, joua un rôle important. Un membre de cette maison princière, André Thopia, attaqua les Turcs installés au centre du pays et leur infligea une défaite qui eut une immense répercussion dans toute l'Albanie, car on croyait l'armée ottomane invincible (1).

Comme nous l'avons vu, André Thopia gouvernait l'Arbëni ou l'Albanie. Il était en liaison avec la maison des Araniti et avec les Ducagin. Grâce à cela, en 1432, il put mettre en déroute l'armée du sultan. C'est donc à lui que revient l'honneur d'avoir pour la première fois défait et mis en fuite une armée turque. Il eut comme successeur Georges, de la branche du Sud, surnommé Araniti Golem Thopia ; nous tâcherons de mettre en lumière sa carrière très brillante.

On a beaucoup étudié l'origine et le nom de cette famille, mais sans trouver une solution satisfaisante. Il paraît que la maison

(1) GELCICH, *o. c.*, p. 384 ; JORGA, II, p. 8, n. 3. Voir plus loin.

des Araniti est très ancienne. En effet, on la trouve déjà signalée à l'époque de Basile II, empereur de Constantinople, époque à laquelle David Araniti ou Arianita se distingua dans une guerre, en 1016 (1).

Au XIII^e siècle, un mariage unit la famille Araniti aux Comnène, et la famille albanaise se fit appeler Araniti Comnène (2). Ce n'est qu'à partir du siècle suivant que nous pouvons suivre avec certitude son histoire. Un membre de cette maison, nommé Comnène, eut trois fils: Araniti, Musachio et Vladène (Vlash) (3). D'Araniti naquit le plus connu de tous, Georges Araniti (4), qui s'est rendu célèbre par ses victoires sur les Turcs.

(1) DU CANGE, *Historia byzantina*, p. 196. L'auteur cite aussi la *Chronique* de Guillaume de Tyr, l. I, ch. VI, qui parle de Jean Araniti et l'appelle « Carianica » (Cermenika ?). On peut consulter aussi le *Dictionnaire de la noblesse*, t. I, Paris, 1863, p. 773-774.

(2) HOPF, *Chroniques*, p. 535.

(3) DU CANGE, *o. c.*, p. 196-198 ; HOPF, *ibidem*.

(4) Son prénom Georges est connu par un document napolitain de 1446. Cfr *Libri dei Mandati*, reg. 1443-1447, f^o 200 v. J'emploie la forme Araniti, qui est conforme aux documents napolitains du 18 juillet 1446 et du 7 juin 1451. Je crois aussi que cette famille doit être originaire d'Aranita, soit d'Aranita située dans la Musachia, soit de celle de Malakastre. — B. DI S. GREGORIO (cfr MURATORI, t. XXIII, p. 756 et suiv.) emploie la même forme, comme aussi Spandugino (cfr SANSOVINO, l. c., f^o 197). THALLÓCZY-JIREČEK, *Zwei Urkunden*, p. 87, lui trouvent des modèles byzantins, mais ils montrent que la présence de ces noms, vu la longue domination de Constantinople en Albanie, n'est pas pour nous étonner. BARLETIUS, l. I, f^o 22 v, l'a présenté comme « Aryanites Thopia Golemus sive latiniore Commatus ». MARINESCO, *o. c.*, p. 16, a trouvé dans les archives d'Aragon qu'il s'appelait Arianités Golem « Comniovitsch ». HOPF, *Chroniques*, p. 532, est d'accord avec Barletius, mais il y ajoute « Comnène ». FALLMERAYER, t. IX, p. 27, HAHN, *Alb. Studien*, p. 346, croient que Golem est la traduction slave de l'épithète le grand, titre auquel fait aussi allusion Barletius. FALLMERAYER, t. VIII, p. 672, suivi par MARINESCO, *o. c.* p. 16, n. 1, pensent qu'Araniti était descendant de Jean Comnène-Assène, beau-frère de Dušan, seigneur de Valona et Canina, jusqu'en 1363. C'est une affirmation gratuite et on ne peut pas expliquer alors le vrai nom de cette famille « Araniti », qui est bien antérieur à celui de Comnène-Assène.

Devant la difficulté que présente cette masse de noms et surnoms, je n'hésite pas à donner mon avis. Le nom le plus ancien de la famille est Araniti ou Arianita. Au XIII^e siècle, surgit le surnom de Comnène, entré par mariage, comme dit Hopf. Celui de Golem ou Golemus soulève plus de difficultés. Parmi les explications proposées, celle qui semble la plus vraisemblable est que Golem vient du mot Gulamos ou Γουλάμος, nom connu en Albanie centrale, où la maison avait des possessions, car, comme nous l'avons vu, les Thopia se divisaient en deux branches : au Sud, la maison des Araniti et au centre, celle proprement dite des Thopia. En outre, ce nom peut venir de Guglielmo, marquis de Montferrat, apparenté à la maison d'Araniti, ou du village Golemi, où Georges Araniti remporta la victoire contre les Turcs. Pour la première hypothèse, on peut

Araniti Comnène était seigneur de Valona, Canina, Cermenika, Catafigo, Mochino (Mokra) et Spatenia (Shpati). Les possessions s'étendaient au nord de la rivière la Semeni, dans la Musachia et au sud de la rivière de Voïoussa, vers la mer, jusqu'à Arta (1). Il avait des droits sur la Musachia par son mariage avec Marie Musachi (2).

La famille des Thopia, comme nous l'avons vu, se divisait en deux grandes branches : celle dont les possessions s'étendaient de Durazzo à Arta, et de Croïa au lac d'Ochrida ; elle se nommait Thopia ou Topia, sans autre épithète ; au Sud, celle qui possédait Canina, Cermenika et Shpati s'appelait Araniti Thopia, avec l'épithète Comnène Golem. La première était unie par des mariages à la famille d'Anjou de Naples, l'autre aux Comnènes.

La famille d'Araniti apparaît dans l'histoire bien avant celle des Thopia, mais on ne peut pas établir avec certitude, faute de documents plus précis, les relations qui existaient entre ces deux branches. Il est sûr cependant que toutes les deux avaient des droits au sud de l'Albanie (3).

Depuis 1423, Araniti et Jean Castriota avaient reconnu la

consulter B. DI S. GREGORIO, *o. c.*, p. 756-757. — CERNONE, ASPN, t. XXVIII, p. 178, n. 1, admet que Golemus a pu donner naissance au nom de *Cominicus* ! D'après Minati, cité par le même auteur, Comnenus peut être devenu, à cause des différentes prononciations, Golem et Comin. Il me semble que la forme *Cominatus*, *Cominata*, a pu être dérivée du mot Comnène à cause de l'« η », qui se prononce « i ». L'affirmation de Barletius, « Golemus sive Commatius », n'a aucune probabilité d'être vraie. Il est probable que Georges Araniti portait le nom de « chevelu », mais en tout cas, les noms connus de lui — et il y en a une masse — ne nous donnent aucune indication. — Dans un autre document (GELCICH, p. 384), il est appelé « Aranites Spatas », d'après l'endroit nommé Shpati (Spatania). D'après les archives de Barcelone, on trouve, en 1451, aussi le nom « Aranito Cononovili », CERNONE, *o. c.*, p. 174. Il s'appelait aussi « Arianites Cermenici » (Çermenika), RAYNALDI-LADERCHIUS, t. XXVIII, p. 417. Tous ces noms montrent clairement qu'il possédait diverses localités, et les contemporains le désignaient tantôt sous un nom, tantôt sous un autre. L'unique nom qui revient partout est « Araniti » ou « Arianiti ». Cela prouve qu'il était le vrai nom de sa famille.

(1) HOPF, *Chroniques*, p. 283, 299, 335.

(2) *Ibidem*, p. 274.

(3) HOPF, *o. c.*, p. 299, et HAHN, *Reise*, p. 109-114, se basant sur Musachi, hésitent à accepter les dires de BARLETIUS, l. II, f° 16 v., qui lui assigne comme territoire le pays depuis Voïoussa jusqu'à Arta. Cela est confirmé par l'ANTIBARENSIS, *o. c.*, p. 30 : « Signore della Canina, provincia dell'Albania inferiore » et indirectement par LAONIKOS, l. V (éd. de Paris), p. 132 : qui dit : « Huic [Castriota] annexa est Comneni regio, pleraque maritima existens, versus mediterraneam regionem brevi intervallo extenditur ad loca Argyropoli finitima ».

suzeraineté ottomane. Araniti dut même s'installer à la cour du sultan, d'où, probablement vers 1427, il s'enfuit en Albanie. Un peu plus tard, en 1432, comme nous l'avons vu, André Thopia infligea une défaite aux Turcs. A la suite de ce succès, la révolte s'étend : la garnison de Argyrocastre, envoyée contre les insurgés, est vaincue dans un combat de montagne. A la nouvelle de ce succès, la révolte devient générale de Scutari à Valona. Cependant Venise conservait les meilleurs rapports avec les Turcs et cherchait à empêcher les Albanais, surtout au Nord, d'attaquer les lieutenants du sultan, installés en divers endroits.

Le sultan Mourad II envoya contre l'Albanie révoltée le commandant Ali-beg avec une puissante armée. Les seigneurs albanais, sous le commandement d'Araniti, l'attendaient de pied ferme.

Après avoir dévasté le pays, les Turcs essuyèrent dans les montagnes de Kurveleshi (Curvelia), en 1433, une défaite jusqu'à inconnue (2). A cette nouvelle, l'empereur Sigismond envoya aux Albanais, pour les encourager, deux ambassadeurs, Froujin, fils du dernier tsar bulgare, et un prétendant turc, Daoud, fils de Saoudschi (3). Le Pape, lui aussi, les exhorta à l'insurrection. Cependant, Venise ne bougeait pas.

L'année suivante (1434), une nouvelle armée turque, envoyée en Albanie, essuya le même sort (4). Une troisième armée, placée sous le commandement d'Isak-beg de Scopia, successeur de Pachaïte, principal voïvode en Albanie, fut battue par les insurgés albanais (5).

Dans l'enthousiasme que provoquèrent ces trois victoires, les Albanais s'attaquèrent à Argyrocastre, où se trouvait une garnison turque. Un membre de la famille des Zénébisi (6) s'était engagé à mener ce siège à bonne fin ; mais l'aventure eut un épilogue tragique : pour libérer les assiégés, Mourad II envoya Turhan-beg avec une armée d'élite, qui prit l'armée albanaise par derrière : coincée entre deux feux, celle-ci fut complètement décimée (7), leur chef fait prisonnier et tué. En 1438, Turhan-

(1) B. DI S. GREGORIO, cfr MURATORI, t. XXII, p. 757 ; JORGA, II, p. 21.

(2) LEONCLAVIUS, *Annales Turcici*, an. 1433, p. 326 ; JIREČEK, dans THAL-LÓCZY, *Illyrisch-alb. Forschungen*, t. I, p. 81-82.

(3) MARINESCO, p. 18.

(4) HOPF, t. II, p. 121 ; JORGA, II, p. 21.

(5) GELCICH, *o. c.*, p. 250.

(6) MARINESCO, *l. c.*, p. 19, l'appelle Topia Zénévissi.

(7) LAONIKOS, l. V (éd. Bonn), p. 251-253. Cfr NOLI, p. 83-84.

beg assiégea vainement la ville de Bérat, laissant sur le champ de bataille environ 10.000 hommes (1). Le pacha turc se vengea d'une façon inhumaine : il envahit l'Épire, dévasta la Musachia et éleva une pyramide faite de têtes d'Albanais massacrés. Les cinq fils de Blaise Musachi furent pris par les Turcs et leurs os brisés à coups de marteau (2).

Après la défaite sous les murs de Argyrocastre, Georges Araniti continua une lutte de guérillas dans les montagnes. Le sultan dut reconnaître une certaine autonomie aux seigneurs albanais, mais comme gage de fidélité, il exigea qu'ils lui envoyassent leurs fils en otage. Plusieurs d'entre eux passèrent à l'islamisme (3).

La défaite infligée aux Turcs à Nich par Hunyadi en 1443 encouragea de nouveau les Albanais. C'est alors, comme nous l'avons dit, que Scanderbeg revint en Albanie et réoccupa la principauté de sa famille. Araniti, profitant de cette occasion, attaqua de nouveau les Turcs en 1443-1444 (4).

La renommée de Georges Araniti était connue dans toute l'Europe. Il était en relation avec le roi Alphonse de Naples, avec la république de Raguse et avec la Papauté. En 1444, dans la croisade prêchée contre les Turcs, Araniti joua le rôle le plus important parmi les seigneurs albanais (5). Eugène IV l'exhorta à la résistance, en lui envoyant un étendard béni et en lui faisant savoir que l'armée hongroise passait le Danube et que la flotte pontificale arrivait à Gallipoli. En même temps, le Pape accordait des indulgences à tous ceux qui partaient pour défendre Rhodes et Chypre, ou voulaient se joindre aux troupes d'Araniti. Il délia celui-ci du serment de fidélité qu'il avait dû prêter aux Turcs (6). Cependant, la défaite complète infligée à l'armée chré-

(1) ANTIBARENSIS-BIEMMI, l. IV, p. 236. Cfr NOLI, *o. c.*, p. 85.

(2) HOPF, *Chroniques*, p. 286.

(3) THEINER, *Vetera Monumenta Slavorum meridionalium*, t. I, p. 367-8. — HOPF, *Griechenland*, t. II, p. 121-122. — MARINESCO, p. 19.

(4) « Sed de partibus Albaniae, quidam dictus Arnith qui cum Teucris perfidissimis confinatus, magno ausu, cum ejus gentibus hostiliter ipsorum Turcorum tenetas invasit multaque loca et agros ipsorum cepit et quotidie capiendo vadit prospero cursu ». Extraits du ms. 12,725 de la Bibliothèque d'État de Munich, contenant des lettres de G. Schlick, du cardinal de Saint-Ange, d'Aeneas Sylvius, etc. Cfr JORGA, III, p. 110, n. 1.

(5) HOPF, t. II, p. 124 ; JORGA, *Geschichte des osm. Reiches*, t. I, p. 436.

(6) RAYNALDI-LADERCHIUS, *Annales ecclesiastici*, an. 1444, t. XXIX, p. 417-418, dans lequel on lit : « Dilecto filio, nobili viro Aranito Comino... » ; HOPF, t. II, p. 122 ; MARINESCO, p. 22.

tienne devant Varna fit tomber les espoirs que les chrétiens des Balkans avaient mis dans cette expédition.

Pour mieux résister aux Turcs, Araniti s'unit à Scanderbeg en conservant toutefois une très grande indépendance. En effet, après la guerre contre Venise, il envoya une ambassade à la République, en s'excusant d'avoir fourni des secours à Scanderbeg contre la ville de Scutari et d'avoir délégué des ambassadeurs au Pape et au roi de Naples. Toutefois Venise refusa de le prendre sous sa protection, mais lui permit de résider à Durazzo et de commander les troupes vénitiennes en dehors de cette ville (1).

La politique vénitienne, visant l'affaiblissement de la résistance albanaise, poussa Scanderbeg à se tourner vers Naples. Il y conclut avec le roi Alphonse le traité de 1451, qui lui assura de grands avantages. Il obtint aussi d'Araniti la main de sa fille Donica. Quelques mois plus tard, au cours de la même année, Araniti envoya à Naples un ambassadeur nommé Philippe Pantella de Plaisance, qui signa avec le roi Alphonse (2) un traité analogue à celui conclu par Scanderbeg.

Ce traité, daté du 7 juin 1451, stipulait que si le roi Alphonse donnait à Araniti l'aide nécessaire pour chasser les Turcs de ses domaines, celui-ci s'abstiendrait d'attaquer les possessions ottomanes et payerait à Alphonse le tribut qu'il devait au sultan (3).

(1) JORGA, III, p. 248.

(2) CERONE, *ASPN*, t. XXVIII, p. 174-176 ; MARINESCO, p. 49 et suiv. publie des extraits en français. Il est à remarquer que Georges Araniti apparaît avec titre « Cononovili » et de comte en Albanie : « ...in nome et parte et ambasciatore de lo spectabile Aranito Cononovili conte in Albania ». — Cononovili doit être le nom d'un endroit, possédé par Araniti à cette époque ; mais il est très difficile de le préciser, à cause des fautes commises par la chancellerie. Probablement s'agit-il ici de Cunavia ou Humavia près d'Elbasan. Au XIV^e siècle on parle de l'Albanie comme étant composée de Polati (le Nord), d'Arbëni (le Centre) et de Humavia (le Sud). Cfr ŠUFFLAY, dans THALLÓCZY, t. I, p. 197-198. Il y a souvent confusion entre Humavia, près d'Elbasan, et une autre localité soi-disant Cunavia, dans la Matia, qui existe encore de nos jours et qui s'appelle Kamsija. Sur une carte géographique, publiée par CARDIGNANO, *Geografia ecclesiastica dell'Albania (Orientalia christiana, a. XXXV, 1934, n° 99)* « Canoviense » indique les environs de la ville d'Elbasan.

(3) « In primis lo predicto Philippo in nome de lo dicto spectabile Aranito promette a la prefata Maiesta attendere a la impresa contra li Turchi e dare ad ipso Aranito subsidio et favore che possa cacciare li dicti Turchi fora de lo suo paese : ipso Aranito deve a la predicta Maiesta tutto quello tributo che era tenuto addare a lo grande Turcho e farese suo vassallo e feudatario... » Marinesco prétend que le seigneur Araniti était dépossédé ou chassé de son territoire. Il semble qu'il n'était pas dépossédé, mais payait au sultan un tribut, dont le

En outre, Araniti promettait par l'intermédiaire de son ambassadeur de se déclarer vassal et feudataire du roi de Naples et de lui obéir en ce qui concerne la guerre ou la paix, autant que les circonstances le lui permettraient. Au cas où il parviendrait à se rendre maître de la ville de Belgrade (Bérat) ainsi que des contrées de la Grèce (1) et de la Musachia, qui s'étendent jusqu'à la rivière de Devolli, ces territoires devaient entrer dans les possessions du roi Alphonse. Araniti obtiendrait la partie de la Musachia qui se trouve au nord de Devolli (2) et qu'il avait possédée jadis.

On envisage, dans le traité, la conquête éventuelle de Valona, tombée au pouvoir des Turcs en 1417 et de Canina, occupée par eux deux ans après (3). Araniti ne conservait que la seigneurie de ces deux villes, car il s'était engagé par serment de ne les céder à personne.

Son ambassadeur Pantella recevra Vagénitia, sur laquelle il avait des droits, mais il devra payer un tribut au roi de Naples.

D'après ce traité, Alphonse V avait le droit de nommer un gouverneur à Bérat et d'y installer une garnison, comme il

montant ne peut pas être évalué. — Les biographes relatent ici que Scanderbeg avait eu l'intention d'attaquer Svétigrade et Bérat avant la signature du traité entre Naples et l'Albanie. Mais après la guerre contre Venise, Araniti s'était séparé de Scanderbeg, parce que celui-ci refusait d'épouser sa fille Andronica ou Donica. Par la chute de Bérat, aux mains des Turcs en 1450, Araniti se détacha de la ligue albanaise et passa du côté de Venise. A cette époque, il fut proclamé « magnificus » et mis à la tête des princes albanais mécontents de Scanderbeg, HAHN, *Reise*, p. 113. Cfr NOLI, p. 167. Mais cela ne dura pas longtemps, car en 1451, Scanderbeg se décida à épouser la fille d'Araniti et ainsi l'amitié entre deux princes puissants se renforça. Ce mariage et la politique suivie par Scanderberg avec Alphonse de Naples décidèrent Araniti à se détacher de la république de Venise.

(1) Il s'agit, d'après HOPF, t. II, p. 120 et MARINESCO, p. 49, n. 2, de la partie nord de l'Épire, car le pays des despotats d'Arta était appelé la Petite-Grèce. Je ne sais pas s'il y a une localité de ce nom, car je suppose qu'il s'agit d'une province ou d'un endroit.

(2) On trouve « Dievali » et « Devuoll ». Ce dernier nom s'approche de la prononciation albanaise : Devoll ou Devuoll.

(3) Canina est une petite ville, qui existe encore aujourd'hui au sud de Valona, nommée Kanina. C'était une forteresse près de la mer. Elle porte le nom de Canina, Chanina, τὰ Κάβινα, Κάβινα. Cfr HAHN, *Alban. Studien*, t. I, p. 62-63, *A Alb*, I, p. 519, 669, 703, 739; JORGA, II, 403; ŠUFFLAY (qui cite tous les précédents), *Städte*, p. 30-31. Dans le document elle s'appelle Canicia, qui pourrait soulever un doute à cause d'une autre petite ville, sur le fleuve Voïoussa, nommée Conitza (Konica); mais le document parle des deux endroits contigus, par conséquent, il s'agit de Canina. Cfr CERONE, *o. c.*, p. 176, n. 1.

l'avait fait à Croïa. En outre, Araniti s'engageait à accompagner le commissaire de son nouveau suzerain pour percevoir les impôts et ordonner à ses sujets de ne pas acheter le sel en dehors de ses possessions.

Outre l'assistance militaire contre les Turcs, le roi Alphonse promettait à Araniti une terre ou un château dans son royaume, où il pourrait venir s'installer librement avec sa famille et les siens. Il s'engageait, d'autre part, à lui accorder, ainsi qu'à son ambassadeur, un sauf-conduit dans son royaume (1). Alphonse, en 1451, nomma Araniti commissaire, mandataire et procureur général avec pouvoir de conclure des accords et de recevoir, en son nom, l'hommage des seigneurs albanais, soumis aux Turcs, qui auraient voulu devenir ses vassaux (2).

On remarquera qu'Araniti reste seigneur naturel de Valona et de Canina, tandis que Scanderbeg cède Croïa et les autres possessions, excepté les conquêtes éventuelles. De plus, Scanderbeg conclut des traités en son propre nom, ainsi qu'au nom d'une confédération, tandis qu'Araniti se fait représenter par son ambassadeur, qui reste inconnu. Mais ni le traité conclu entre Scanderbeg et Alphonse, ni celui conclu entre Araniti et le même roi de Naples, n'ont jamais été observés ; par conséquent leur portée juridique resta toujours discutable. Malgré sa puissance, le roi aragonais ne se décida jamais à faire une expédition organisée contre les Turcs qui envahissaient l'Albanie.

En 1456, après la défaite de Bérat, Araniti avait perdu tout espoir dans la réalisation de la politique napolitaine. Il se tourna vers Venise. La République lui accorda sa protection tout en l'obligeant de faire la paix ou la guerre d'après les ordres du sénat vénitien. En outre, Venise lui promettait, en cas d'agression, de le secourir, si toutefois cela ne dérogeait en rien à la paix conclue entre elle et les Turcs. Araniti recevait une pension annuelle de 300 ducats d'or et fut nommé capitaine vénitien en

(1) Ce document important, publié par CERONE, *l. c.*, se trouve à Barcelone. La copie, publiée par l'érudit napolitain, contrairement à ce que dit Marinesco, a été écrite et envoyée à Cerone par le Prof. Rubio y Lluch, et non par Thallóczy. MARINESCO (p. 51) croit qu'Araniti n'était pas dépossédé de toutes ses terres. Il faut noter seulement que si Bérat a été occupée par les Turcs en 1417, comme Marinesco (qui cite Jorga et Hopf) le prétend, il ne faut pas oublier que cette ville n'a été définitivement soumise aux Turcs qu'à partir de 1450, comme on le verra plus loin.

(2) MARINESCO, p. 53.

Albanie pour le territoire situé entre Scutari et Durazzo. Il pouvait déployer le drapeau de S. Marc dans ses possessions et reçut un étendard d'or, à condition de ne pas l'arborer tant que Venise serait en paix avec les Turcs. Par diplomatie, Venise voulut pas accepter en otage sa femme et ses enfants ; mais elle lui laissa la pleine liberté — et l'y engagea même — de se fixer à Venise avec sa famille, pour assurer sa sécurité (1).

Par ce traité conclu avec Venise, Araniti se détacha de la Ligue d'Alessio et de la politique suivie par Scanderbeg. Bien que sa puissance fut diminuée, son prestige était encore grand et il est incontestable qu'en concluant un accord avec lui, la République remporta une victoire sur la politique d'Alphonse de Naples.

A partir de ce moment, Araniti n'intervient plus dans l'histoire albanaise. On ignore où il résidait, comme on ne peut pas non plus préciser sa carrière ultérieure au service de la République. Cependant, il vécut en Albanie. Plus tard (1463), Scanderbeg, tout en restant ami et vassal du roi de Naples, suivit en partie seulement la politique de son beau-père, faisant une alliance avec Venise.

Araniti mourut, en Albanie, en 1470 (2), mais on ne connaît pas l'endroit où il rendit le dernier soupir. Il avait épousé Marie Musachi, et était gendre de Guglielmo, marquis de Montferrat. Après la mort de sa première épouse, il s'était remarié à une fille d'Olivier Francione, seigneur de Lecce, petite ville du royaume de Naples. Olivier était un homme de valeur, mais il se révolta plus tard contre le roi Ferdinand, qui le fit décapiter. Sa fille, dont on ne connaît pas le prénom, avait d'abord épousé un seigneur de Corfou et après la mort de celui-ci, elle épousa Araniti (3). De ce second mariage, Araniti eut deux fils, Constantin et Comino, et plusieurs filles, dont Marie, qui épousa un

(1) *Commemorali*, l. XIV (cfr *R. Deputazione veneta di storia patria*, v. X, t. V), p. 112-113.

(2) D'après Flave Comnène, il mourut en 1469. Cfr DU CANGE, *Hist. byz., Familiae*, XXX, p. 169. Mais d'après l'épithaphe du tombeau de son fils, qui se trouve à l'église des Douze-Apôtres, à Rome, Araniti mourut en 1470.

(3) B. DI S. GREGORIO, dans MURATORI, t. XXII, p. 757. Musachio (voir HOPF, *Chroniques*, p. 284) ne fait pas mention de ce nouveau mariage. D'ailleurs, les dires de B. di S. Gregorio sont confirmés en grande partie par des sources monumentales, ce qui prouve que le chroniqueur s'est trompé ou qu'il n'a pas voulu dire la vérité.

parent du pape Sixte-Quint, Bartolomeo de Savoie, dénommé Rovère (1).

Le fils aîné d'Araniti, Constantin, âgé de douze ans quand son père mourut, passa en Italie chez le Pape. En 1485, il fut nommé tuteur des deux fils de la marquise de Montferrat et gouverneur de leurs possessions. Devenu ennemi de Charles VIII, il se mit au service de Maximilien, empereur d'Allemagne. François I^{er} rechercha son amitié et même avait l'intention de l'honorer, mais le cardinal Bibiena s'y opposa. Il fut aussi ambassadeur de Jules II auprès de Maximilien (2). Constantin mourut le 26 novembre 1528 et fut enterré dans l'église des Douze-Apôtres, à Rome (3). Son frère Comino était au service de la république de Venise et devint par après musulman. Il avait deux fils : Ali-bei et Scander-bei (4). Un envoyé spécial, nommé Augustin, trouva ces deux frères, l'un à Sérès, près de Salonique et l'autre dans un endroit inconnu (5). Augustin avait pour mission de les faire rentrer dans leur famille ; mais il semble qu'il échoua dans sa tâche.

Le fils de Constantin, nommé Aranito Comnène, fut préfet des troupes pontificales. Il trouva la mort dans une bataille, près de Rome, en 1551. Son corps, enlevé par Horace Farnèse, contre lequel il avait lutté, fut transporté à Parme, où il fut enterré avec les honneurs dus à son rang (6).

De nos jours encore, on rencontre des descendants de cette noble famille albanaise (7), dont il subsiste de nombreux souvenirs sur les rivages de l'Adriatique. Mais laissant cette question de côté, revenons au rôle que Georges Araniti joua dans l'histoire de l'Albanie pendant la carrière glorieuse de Scanderbeg.

(1) IDEM, *ibidem*. L'épithaphe de François Rovère, archevêque de Benevento : « ... Julii II Pont. Max. ex patre nepoti, ex matre vero ex nobili Comnenorum... Arianus Comnenus... consanguin. memor. pos. anno Do. M. D. XLV... » Voir aussi DU CANGE, *l. c.*

(2) CESSI, *Dispacci degli ambasciatori veneziani alla corte di Roma*, p. 5, 22, 25, 33 et suiv.

(3) Encore aujourd'hui on voit son tombeau : « ... Constantino Comneno Macedoniae Principi, Achaiae Duci... qui cum patre amisso XII an. natus... animi magnitudine fortunae injuriam consumavit... »

(4) *Ibidem*, p. 56 et suiv.

(5) *Ibidem*, p. 22-23.

(6) THURANUS, l. VIII, cité par DU CANGE, *o. c.*, p. 198, dit : « Ejus hoc genti et virtuti datum ».

(7) *La Nazione Albanese*, le 10 janvier 1919, n° 1.

CHAPITRE IV

LUTTES DE SCANDERBEG ET DES SEIGNEURS ALBANAIS CONTRE LES TURCS ET CONTRE LA RÉPUBLIQUE DE VENISE (1444-1451)

I. — LA LIGUE D'ALESSIO ET L'ARMÉE FÉDÉRALE ALBANAISE.

Après avoir reconquis ses États, Scanderbeg, se rendant compte de l'importance d'une union étroite entre tous les seigneurs albanais, convoqua un congrès général à Alessio (1), ville soumise à la domination vénitienne. Il y invita aussi les Vénitiens (2). Quant à la république de Raguse, elle promit d'y prendre part (3). Ce projet de coalition dénotait chez Scanderbeg un esprit perspicace qui se rendait parfaitement compte du danger turc. D'autre part, il ménageait les susceptibilités de Venise, en fixant le siège de ce congrès non à Croïa, sa capitale, mais dans une ville albanaise placée sous la domination vénitienne (4).

Le congrès eut lieu le 1^{er} mars 1444, dans la cathédrale Saint-Nicolas d'Alessio. Y prirent part les Ducagin, les Musachi, les Thopia, Leca Zaccaria, les Span, les Balcha, les Dushman de Polati, Araniti et les princes du Monténégro. Scanderbeg (5) rappela aux seigneurs présents sa vie passée, le danger imminent du retour des Turcs et la foi dans leur union. Il fut acclamé chef de la Ligue et capitaine général de l'armée albanaise (6).

(1) HOFF, *Chroniques*, p. 274.

(2) BARLETIUS, *o. c.*, f^o 17.

(3) JIREČEK, II, p. 139.

(4) ANTIBARENSIS-BIEMMI, I, I, p. 28.

(5) IDEM, p. 31-37.

(6) ANTIBARENSIS-BIEMMI, I, I, p. 38 ; BARLETIUS, I, II, f^o 19, dit à peu près la même chose : « unum sibi imperatorem illum (Scanderbegum) atque ducem elegerunt ». MARINESCO, p. 20, parle avec mépris de ces « conciliabules » ; HAHN, *Alb. Studien*, p. 87, au contraire, appelle le congrès d'Alessio, « Fürstentage », où Scanderbeg fut proclamé « Feldhauptmann ». D'après LAVARDIN, I, II, ch. II, p. 37, Scanderbeg fut élu roi. Il n'est aucunement question de pareille

Venise, qui avait autorisé ce congrès, envoya un observateur (1). Malgré sa promesse de fournir des armes à la Ligue, elle fit en sorte qu'elle put rester en bons termes avec le sultan et traiter avec lui dans le but de mettre la main sur Valona, Canina et Argyrocastre (Gjinokastre) (2). Les seigneurs albanais, d'un commun accord, s'engageaient à fournir à Scanderbeg leurs soldats disponibles et à le soutenir financièrement. Une contribution de 200.000 ducats d'or et une partie des revenus des salines, situées au nord de Durazzo, près de Saint-Nicolas, permettraient au chef de la Ligue de faire face aux dépenses de la guerre.

Dès son retour à Croïa, Scanderbeg, accompagné de ses parents et de Paul Ducagin, apprit la bonne nouvelle de la prise de Svétigrade par Moïs Golem Dibra (3). C'était l'unique forteresse de ses possessions qui était encore aux mains des Turcs.

La préoccupation principale de Scanderbeg était d'organiser une armée forte et bien disciplinée. Il fortifiait Croïa et les autres châteaux pour qu'ils fussent prêts à toute éventualité. Accompagné de quelques personnes de son entourage, il visita son territoire pour se rendre compte des avantages stratégiques ou des points faibles de chaque lieu. Il disait aux siens que deux choses surtout étaient nécessaires à un bon général : une parfaite connaissance du lieu à défendre et une juste évaluation des forces ennemies (4). Son armée, continuellement entraînée, fut rapidement organisée en prévision d'un combat qui ne devait pas tarder.

L'armée fédérale, dont la majorité était composée de sujets de Scanderbeg, comptait de 12 à 15.000 hommes et parmi ceux-ci

chose. Scanderbeg était chef de la Ligue et, investi de ce titre pendant la guerre, il exerçait l'autorité suprême. Cfr aussi CUNIBERTI, *L'Albania ed il Principe Scanderbeg*, p. 36, n. I. BALDACCI, *L'Albania*, p. 134, se trompe quand il affirme : « Papa Pio VI (sic !) gli diede nel 1463 il titolo di Re ». — Scanderbeg méritait sans doute d'être roi, mais il n'a jamais ceint la couronne. Sir William Temple énumère sept grands capitaines, qui, sans avoir porté la couronne, l'ont bien méritée : Bélisaire, Narsès, Gonsalve de Cordoue, Guillaume I^{er}, prince d'Orange, Alexandre Farnèse, Jean Hunyadi et Georges Scanderbeg. Cfr *Essai sur les vertus héroïques*, v. III, cité par CUNIBERTI, *o. c.*, p. 17.

(1) *Ibidem*, p. 30-31.

(2) HOPF, t. II, p. 124 ; JORGA, *Geschichte*, t. I, p. 435, MARINESCO, *o. c.*, p. 20-21.

(3) Voir plus loin sur la personnalité et la noblesse de ce fameux capitaine de Scanderbeg et neveu de Georges Araniti.

(4) ANTIBARENSIS-BIEMMI, *o. c.*, p. 28.

la moitié étaient des cavaliers. Mais Scanderbeg possédait également une armée permanente, dont nous parle indirectement Barletius, en la désignant sous le nom caractéristique « pretoria cohors ». C'était sans doute une garde personnelle composée des hommes les plus braves de l'armée albanaise. Leurs noms étaient célèbres dans toute l'armée et chacun d'eux était connu personnellement de leur chef (1). Dans cette garde personnelle était enrôlée tout particulièrement la jeunesse de Croïa (2). Elle comptait de deux à trois mille cavaliers (3). Dans toutes les victoires du héros albanais cette « cohors pretoria » a joué un rôle prépondérant.

Une autre armée de 3 à 5.000 hommes, placée sous le commandement de Moïs Dibra, gardait les frontières. Recrutée dans les deux Dibra, fief de Moïs, elle jouait un rôle important, ayant à sa tête un chef qui rivalisait de bravoure avec Scanderbeg.

2. — LES PREMIÈRES LUTTES CONTRE LES TURCS ET LA GUERRE CONTRE VENISE.

L'occasion d'éprouver la valeur de ses soldats ne manqua pas à Scanderbeg. Au printemps de 1444, une armée turque, sous le commandement d'Ali-pacha, un des meilleurs généraux du sultan Mourad II, fut envoyée contre l'Albanie révoltée. Le contingent turc, fort, dit-on, de 25.000 hommes, descendait dans la Dibra inférieure. Scanderbeg fut minutieusement informé de ses manœuvres. En effet, dès son retour en Albanie, son premier soin avait été d'organiser un office d'espionnage. Ainsi informé de l'arrivée des Turcs, il passa en revue son armée forte de 15.000 hommes, et fit célébrer une messe pour implorer la bénédiction divine sur son entreprise. Puis l'armée albanaise se dirigea vers la Dibra, où campait déjà l'ennemi. Scanderbeg décida d'y surprendre les Turcs au petit village de Torviolli.

(1) MELCHIOR MICHAELI, *Codex Bavaricus*, n° 2624, p. 224, nous parle de cette garde personnelle de Scanderberg : « Habuit in comitatu : cum perpetuas aleret copias, lectissimorum hominum amplius duo millia. Horum nomina factaque memoriter retinere consueverat, summus erat illi honor, cui ipse discumbens de patera sua propinasset ». Cfr NOLI, p. 117, n. 1.

(2) ANTIBARENSIS-BIEMMI, I. I, p. 47, mentionne cette garde, mais sans donner de détails.

(3) *L'Anonyme vénitien*. Cfr NOLI, *l. c.*, donne un chiffre un peu plus élevé : 3.500 hommes, qui mangeaient habituellement avec Scanderberg !

Les capitaines et les chefs de l'armée albanaise étaient tous jeunes. Ils n'avaient pas encore reçu le baptême du feu, sauf deux vétérans : Aidino Musachi et le comte Urana (1). On comprend que dans ces conditions le peuple fut pris de panique. Les paysans s'enfuirent vers les forteresses et travaillèrent nuit et jour aux fortifications des places. Les églises, nous assure l'Antibarensis, étaient remplies de femmes et de vieillards, qui priaient nuit et jour pour le succès des armées albanaises. Seul Scanderbeg reste imperturbable, calme, souriant. A chaque instant, nous dit le même chroniqueur, il encourage les capitaines, en les appelant de leurs noms, et leur montra le devoir à accomplir. Dans un discours simple et digne, il encourage ses troupes en leur assurant la victoire (2).

Quand Scanderbeg arriva à Torviolli, Musachi avait déjà divisé les troupes suivant ses ordres. L'aile droite était confiée à Tanusio Thopia, qui avait sous son commandement les Ducagin et les Laberiotés et l'aile gauche était placée sous le commandement de Moïs Dibra. Au centre se trouvait Scanderbeg, entouré de sa garde. Il avait à ses côtés Aidino et Georges Stresic Balcha. La réserve de 3.000 hommes à pied et à cheval, était placée sous les ordres du comte Urana et du capitaine Marino Span. Le neveu de Scanderbeg, Hamza, fut envoyé avec Musachio d'Angelina (3) et 3.000 hommes dans une forêt proche, avec ordre de ne pas en sortir avant que la bataille n'eût commencé.

A l'aube du 29 juin, Scanderbeg, après avoir fait le signe de la croix (4), donna aux siens l'ordre d'attaquer. L'aile droite se trouva bientôt en danger, car elle avait perdu cinq capitaines, et Tanusio pouvait à peine résister. Mais la réserve du comte Urana et les cavaliers de Hamza attaquèrent l'ennemi des deux cotés ; renforçant l'aile droite, ils enfoncèrent l'aile gauche des Turcs. Moïs Dibra, d'un élan furieux, mit en fuite l'aile droite des ennemis. Les deux centres résistaient encore. Alors Scanderbeg, dit le chroniqueur (5), s'élança comme une flèche au milieu des enne-

(1) ANTIBARENSIS-BIEMMI, *o. c.*, p. 41. On parlera plus loin de la carrière et de la famille du comte Urana.

(2) ANTIBARENSIS-BIEMMI, *o. c.*, p. 48-49.

(3) Voir plus loin.

(4) FRANCO, ch. IV, p. 24.

(5) ANTIBARENSIS-BIEMMI, *o. c.*, p. 52-53.

mis et par la force de son corps et la taille de son épée, suivi de sa garde, décida de la victoire. La défaite des Turcs était complète. Le combat avait duré trois heures. 7000 Turcs restèrent sur le champ de bataille et 500 furent faits prisonniers (1). Les Albanais eurent aussi de lourdes pertes : 1780 morts et 2.000 blessés. Parmi ces derniers se trouvait Aidino Musachi, qui mourut au mois de décembre de la même année.

La date de cette victoire, le 29 juin 1444, fut célébrée par les Albanais comme le point de départ de leur indépendance. Barletius, qui exagère notablement l'importance de ce fait d'armes, s'écrie : « leonum eo die leones ductores fuisse » (2). Et le chroniqueur d'Antivari raconte que cette victoire fit grand bruit en Europe, et qu'elle réjouit spécialement Eugène IV, le roi Vladislav et Philippe le Bon. Un courrier de Hongrie, porteur de lettres, félicita Scanderbeg et lui soumit les projets d'une nouvelle croisade (3).

En 1444, sous le commandement du roi de Pologne et de Hongrie, Vladislav et du fameux héros Jean Hunyadi, une armée chrétienne se préparait à attaquer les Turcs. Eugène IV était parvenu à convaincre les Polonais, les Hongrois et les Roumains de la nécessité de cette croisade et il avait fait appel à Araniti. Il paraît qu'aux derniers moments, Vladislav pria Scanderbeg d'y prendre part. En tout cas, dans une réunion de princes albanais, une vive discussion éclata au sujet de l'acceptation de ce projet. Scanderbeg, semble-t-il, avait donné sa parole. Il réussit à grande peine à rassembler une armée pour aider Vladislav. Tout fut compromis à cause de retard dans les préparatifs, car le despote de Serbie, gendre du sultan, arrêta la marche des Albanais. Aussi la bataille à Varna fut-elle un échec pour l'armée chrétienne. Vladislav périt dans la mêlée ; Hunyadi battit en retraite avec le reste de l'armée. Ainsi finit la dernière tentative occidentale pour sauver l'Empire byzantin (4).

(1) *Ibidem*, p. 54-55.

(2) BARLETIUS, l. II, f^o 23 v. D'après lui, 22.000 Turcs furent tués et 2.000 faits prisonniers.

(3) ANTIBARENIS-BIEMMI, *o. c.*, p. 58-60 ; MARINESCO, p. 21, croit aussi que Scanderbeg a été l'allié du roi hongrois dès 1444. Pour ce qui concerne Philippe de Bourgogne, le chroniqueur exagère, car il n'entra que beaucoup plus tard en relation avec Scanderbeg.

(4) MARINESCO, p. 22, n. 3, affirme qu'il est impossible que Scanderbeg ait eu l'intention de participer à la bataille de Varna. Il croit donc que Barletius

Pour les Albanais, l'année 1444 finissait par une éclatante victoire. Au mois de juillet de l'année suivante, Scanderbeg donna sa sœur, Mamiza, en mariage au seigneur Musachio Thopia (1). A l'occasion de cette solennité, un grand nombre de seigneurs albanais furent invités. La fête dura longtemps et finit tragiquement.

Parmi les invités se trouvaient le seigneur Georges Dushmani et sa fille unique Jérina. Celle-ci suscita, par sa beauté singulière et par l'intérêt de sa succession, une énorme curiosité parmi les invités. Les plus intéressés étaient Leca Zaccaria, seigneur de Dagno, et Leca Ducagin. Ce dernier avait, paraît-il, demandé la main de la jeune fille, mais celle-ci, obligée de choisir au cours d'une fête, se prononça en faveur de Leca Zaccaria. Cependant d'après le droit coutumier, la femme ne pouvait pas refuser le mariage à l'homme qui avait demandé sa main. Leca Ducagin se vit obligé de venger son honneur. Le refus d'une femme est en effet la plus outrageante insulte pour un Albanais. Un corps à corps éclata entre les deux Leca, car ils étaient excités par les assistants, et leurs partisans y prirent part. Leca Ducagin fut blessé. Non seulement l'honneur offensé, mais surtout la plaie reçue rendait désormais toute réconciliation impossible entre les deux nobles Albanais.

Scanderbeg était absent. L'intervention du comte Urana et de Giurizza, tous deux blessés, fut inutile. Leca Ducagin vengea sa blessure et son honneur (2) en tuant un peu plus tard son rival.

se trompe. Il faut noter cependant que le chroniqueur de Scutari n'est pas le seul à y faire allusion. ANTIBARENSIS-BIEMMI, I, I, p. 62-63, affirme en substance la même chose, mais il est plus exact que Barletius en fixant l'année de cette rencontre. Il place ce fait après la bataille de Torviolli (29 juin 1444). Le premier chroniqueur de Scanderbeg (Antibarensis) fait mention de la lettre de Vladislav à Scanderbeg en 1444 et non en 1443, comme prétend Barletius. Il faut noter aussi — ce qui échappe à Marinesco, p. 21, n. 1 — que la lettre publiée par KATONA, *Historia critica*, t. XIII, p. 300, porte l'année de 1444. Cfr ZINKEISEN, t. I, p. 656, n. 1. FRANCO, ch. V, est du même avis. Par le fait même qu'il était chef de la Ligue albanaise Scanderbeg devait prendre part à la bataille de Varna. Les chroniqueurs ne parlent pas d'Araniti. Il est fort probable que ce guerrier représentait la Ligue à cette époque, car Scanderbeg était en guerre avec les Turcs.

(1) Musachio Thopia avait épousé Zanfina ou Séraphine, sœur de Gin Musachi. Celle-ci se sépara de son mari et épousa plus tard Moïs Dibra. D'après le chroniqueur Musachi, ce fut Scanderbeg qui fut cause de ce divorce : HOPF, *Chroniques*, p. 276, 298.

(2) ANTIBARENSIS-BIEMMI, *o. c.*, p. 84-86.

L'assassinat du seigneur de Dagno allait provoquer une guerre entre Venise et l'Albanie, dont les relations à cette époque étaient excellentes.

En effet, Scanderbeg avait suivi une politique bienveillante à l'égard de Venise. La république de S. Marc, en 1445, assurait à Stanisha et à son frère Scanderbeg, les privilèges accordés jadis à leur père (1). Cependant la ville des Lagunes redoutait la Ligue d'Alessio, qui un jour pouvait devenir dangereuse pour ses possessions d'Albanie. L'occasion d'un conflit ne devait pas manquer, mais Scanderbeg évitait tout ce qui pouvait troubler les bons rapports avec Venise. En effet, le danger turc était si grand qu'il fallait à tout prix éviter tout malentendu entre les deux États.

Au commencement d'avril 1445, Scanderbeg avait battu une armée turque placée sous le commandement de Feriz-beg (2). La défaite de l'armée ennemie eut lieu à Mocréa, petite localité de la Dibra supérieure. Cette victoire fut remportée avant l'assassinat de Leca Zaccaria.

Les Turcs refoulés, la menace d'une guerre entre Venise et la coalition albanaise se précisa, car par la mort de Leca Zaccaria, Dagno se trouvait sans seigneur.

Contrairement à ce que prétendent beaucoup d'historiens (3),

(1) JORGA, III, p. 194 ; HOPF, t. II, p. 124.

(2) ANTIBARENSIS-BIEMMI, *o. c.*, p. 90 ; FRANCO, ch. VIII, p. 17-18. D'après Barletius et Franco, l'armée turque, battue à Mocréa, était forte de 9.000 cavaliers.

(3) HOPF, t. II, p. 124 (d'après MAGNO, t. II, f° 38 v.) et MARINESCO, *o. c.*, p. 23, disent que Leca Zaccaria fut tué par Nicolas Ducagin. Il y a ici une erreur car JORGA, III, p. 193, dit, d'après les archives de Venise, que le sénat vénitien délibérait en 1445 sur les prétentions que soulevaient Paul et Leca Ducagin, tous deux fils de Tanusio, ainsi que « *domina Boxia, mater Leche Zaccarie, olim domini Dagni, que dedit illud castrum dominio nostro...* » Antibarensis aussi parle de Leca Ducagin, mais le chroniqueur place la mort vers 1447, et dit qu'il était fils de Paul Ducagin. Un document pontifical, du 29 mai 1459, confirme que Leca était fils de Paul Ducagin, voir RAYNALDI-LADERCHIUS, t. XXIX, même année, l. c.

Une grande confusion règne autour de cette question. HOPF, t. II, p. 124, et FALLMERAYER, t. IX, p. 32-33, 37-38, parlent de trois corps expéditionnaires turcs détruits successivement par les Albans au cours de l'année 1444, tandis que Antibarensis parle d'une seule bataille, ce qui est, somme toute la seule explication acceptable. Je crois que la date de 1445 est fautive et que Leca Zaccaria fut assassiné par Leca Ducagin vers 1447. Si nous admettons, d'après Jorga, que Leca Ducagin et son frère Paul étaient fils de Tanusio Ducagin, dont nous avons parlé, il faut noter aussi que Leca Zaccaria avait épousé Bora, sœur

il semble que la mort du seigneur albanais ait eu lieu en octobre ou novembre 1447. En tout cas, la guerre entre Venise et l'Albanie commence à cette époque. D'après *Antibarensis*, ce fut en cette année que le seigneur de Dagno fut tué par Leca Ducagin. Scanderbeg envoya le comte Urana, — qualifié faussement par le chroniqueur (1) comme frère de Bora, mère de Zaccaria, — afin d'occuper Dagno. Il semble que le comte Urana réussit à persuader la mère de l'assassiné de céder la ville à Scanderbeg. Cependant, ni Scanderbeg, ni les Ducagin ne réussirent à occuper la ville. Une garnison vénitienne de Scutari, appelée probablement par les habitants, entra à Dagno et y arbora le drapeau de S. Marc. Le château de Sapa, autre fief de l'assassiné, fut occupé par Nicolas Ducagin. La guerre avec la République était inévitable, car dès que Scanderbeg, sur le point d'entrer à Dagno, apprit que la ville avait ouvert ses portes aux Vénitiens, il se vit obligé d'entreprendre une guerre contre la République. Ordre fut donné de faire les préparatifs nécessaires pour bloquer Dagno, opération qu'on prévoyait fort longue.

Ce fut le signal d'une grande coalition albano-serbe. Scanderbeg, les Ducagin, Georges Araniti et beaucoup d'autres membres de la Ligue d'Alessio, secourus par le prince de Monténégro et le despote de Serbie, Georges Brankovitsch, commencèrent une véritable guerre contre les possessions vénitiennes situées sur le littoral de l'Adriatique. Les alliés comptaient sur l'embaras de Venise, occupée par une guerre en Lombardie. Ils étaient encouragés par l'intervention du roi Alphonse de Naples, amis du duc de Milan. De fait, le roi de Serbie envoyait souvent des ambassades à Naples. Dans les rapports entre le roi aragonais et l'Albanie on trouve dès maintenant les préliminaires d'une al-

de Tanusio Ducagin (*JORGA*, II, p. 27). Alors Leca, fils de Paul Ducagin, dont parle le document pontifical de l'année 1459, pourrait être le neveu de Tanusio et fils de Paul Ducagin. C'est l'unique solution, je crois, qu'on peut donner à ces questions compliquées. Mais beaucoup d'autres restent à éclaircir, et il nous manque les détails nécessaires pour leur trouver une solution. Quant à l'année 1445, il faut noter que c'est un anachronisme, car si Scanderbeg était en guerre avec Venise, il ne pouvait pas en même temps solliciter d'elle la confirmation des privilèges, accordés à son père. Par conséquent, la mort de Leca Zaccaria doit être placée beaucoup plus tard. Les événements mêmes imposent une hypothèse pareille, car Durazzo fut attaquée par Scanderbeg seulement en 1447 et la véritable guerre commença l'année suivante.

(1) *ANTIBARENSIS-BIEMMI* I. II, p. 103.

liance (1). En effet, dès le 28 octobre 1447, Alphonse avait envoyé dans les pays des alliés son homme de confiance, Bernard Lopez (2). Scanderbeg lui députa le franciscain Antoine de Naples, et son propre parent, l'abbé Pierre, avec la nouvelle qu'il avait l'intention d'attaquer les Turcs. Ses envoyés demandaient en plus un lieu de refuge en Pouille pour lui et les siens, en cas de défaite.

C'est vraisemblablement pendant que les ambassadeurs traitaient de la question turque à Naples que Scanderbeg se brouilla avec Venise, sinon ses envoyés auraient également parlé de ce différend (3).

On suppose donc que l'assassinat de Zaccaria a dû avoir lieu vers la fin de l'année 1447, probablement au mois de novembre. En tout cas, après la défaite de 1445, les Turcs laissèrent l'Albanie en paix. L'année suivante, d'après le chroniqueur d'Antivari, le sultan envoya Moustafa-pacha pour garder les frontières. Une escarmouche eut lieu à Otonète, où les Turcs furent refoulés et laissèrent quelques morts sur le terrain. Après cette rencontre, le pacha reçut l'ordre de ne pas attaquer les Albanais. Il paraît que l'année 1447 s'écoula en paix. Seulement, vers la fin de l'année, la mort de Leca Zaccaria compliqua les relations entre Venise et l'Albanie (4).

A la suite de cet assassinat et de l'occupation de Dagno par les Vénitiens, Scanderbeg convoqua la Ligue d'Alessio. Les Span et le seigneur Georges Dushmani étaient hostiles à la guerre et se retirèrent. Scanderbeg, ayant à ses côtés son neveu Hamza, qui en voulait à mort aux Scutarins, se décida à occuper Dagno par la force, car il était accusé de complicité dans la mort de Zaccaria. Comme chef de la Ligue d'Alessio, Scanderbeg prétendait que Dagno devait lui rester. Pour se justifier il fit une déclaration, dans laquelle il démontrait la fausseté de l'accusation de complicité et jurait de défendre son honneur et celui de son peuple. C'était l'unique justification du siège de Dagno

(1) JORGA, II, p. 423 ; RICCIO, ASPN, an. V, p. 254 ; MARINESCO, *o. c.*, p. 24.

(2) RICCIO, l. c.

(3) MARINESCO (d'après les archives d'Aragon, reg. 2657, f^o 24), p. 26. D'après ce même document, on constate clairement que Scanderbeg n'était point préoccupé de Venise. Il faut peu de logique pour constater qu'il n'était pas encore en guerre avec la République. Autrement ce serait très difficile d'expliquer son attitude. Dagno n'était peut-être pas encore assiégée par Scanderbeg. Je crois que le chroniqueur d'Antivari se rapproche beaucoup de la vérité.

(4) ANTIBARENSIS-BIEMMI, l. c., p. 93-94.

et de la déclaration de guerre (1). D'un commun accord le blocus de la ville de Dagno fut décidé et la guerre fut déclarée à la République de Venise sur tout le littoral albanais, où elle avait des possessions. Au début de décembre (1447), Durazzo se trouva menacée par les Albanais. Le bailli vénitien de la ville écrivit au sénat qu'il espérait conserver la ville, s'il pouvait disposer d'une galère (2). La République fut effrayée de cette attaque imprévue. Ainsi, le 12 décembre, le sénat vénitien permit au Collège de traiter avec Scanderbeg, car la République, retenue par la guerre en Lombardie, était impuissante à tenir tête à deux ennemis. Les pourparlers n'aboutirent pas, car le roi de Naples, grand ami du duc de Milan, contre lequel Venise menait une guerre en Lombardie, avait déjà suscité une véritable coalition alban-serbe contre les possessions de la République sur le littoral de l'Adriatique.

Lancé dans une guerre, qui pouvait compromettre l'indépendance de l'Albanie, Scanderbeg dut prendre toutes les mesures dictées par les circonstances. L'appui du roi de Naples était nécessaire. Sous son influence, la coalition alban-serbe allait s'organiser. Mais le danger turc restait toujours aussi grand et menaçant. Il fallait agir vite, car la petite Albanie ne pouvait tenir tête à la fois à deux grandes puissances. Après avoir étudié la défense de son pays, Scanderbeg confia un contingent de 4.000 hommes au comte Urana. Celui-ci devait garder les frontières contre une attaque éventuelle des Turcs. Le reste de l'armée albanaise, comprenant environ 14.000 hommes, se dirigea, sous le commandement de Scanderbeg, vers Dagno.

Venise aussi avait pris toutes ses précautions. Elle avait invité les Turcs à reprendre leurs attaques et elle recourut à un moyen qui cadrerait bien avec son système politique. Le 4 mars 1448, la République promettait une pension de 100 ducats par an à un « quidam fidelis subditus noster », qui s'engageait à assassiner Scanderbeg (3). L'ignoble promesse faite par le sénat vénitien n'eut pas de conséquences et Scanderbeg put continuer les hostilités. Venise, menacée de perdre toutes ses

(1) IDEM, *o. c.*, p. 104-108.

(2) JORGA, II, p. 423, n. 2, III, p. 225 et suiv. On lit dans le document publié par l'auteur : « ... propter novitatem quam fecit contra eam Scanderbegus ».

(3) LJUBIĆ, t. IX, p. 268 ; ROMANIN, *Storia documentata di Venezia*, t. IV, p. 242-243 ; MARINESCO, *o. c.*, p. 209.

possessions albanaises, envoya des munitions dans toutes les villes. En outre elle jouait un double jeu : d'une part, elle provoqua une expédition turque, d'autre part, elle se déclara prête à offrir la paix et une pension à Scanderbeg. Ainsi la diplomatie vénitienne traînait les pourparlers en longueur pour permettre aux Turcs d'attaquer l'armée albanaise. Le cas échéant, elle pensait exciter contre ce « Turchus et perfidus homo » le despote de Serbie Georges Brankovitsch (1).

L'armée du sultan, appelée par Venise, se trouvait en marche vers l'Albanie. De fait, le comte Urana avertit Scanderbeg qu'un contingent turc s'approchait de la frontière. Par cette nouvelle, le chef albanais fut obligé de quitter Dagno. Il laissa 4.000 hommes pour continuer le blocus. Avec le reste de l'armée il marcha contre Scutari. Près du Drin, une armée vénitienne, forte, dit-on, de près de 15.000 hommes, commandée par Daniel Jurić, rencontra les Albanais. C'est ici qu'au mois de juillet 1448, les Albanais remportèrent une victoire éclatante sur Venise (2). Les Vénitiens étant mis en déroute, Scanderbeg retourna à Dagno, mais la ville ne se rendit pas. Pour mieux continuer le siège, il commença à réédifier la ville de Balshi (Balezio) (3), pays natal des Balcha.

Cette victoire eut encore un autre effet : les Ducagin se réconcilièrent, au moins pour un certain temps, avec Scanderbeg. La position du guerrier albanais n'en devint que plus forte.

En juillet 1448, le roi Alphonse de Naples avertit le duc de Milan qu'il allait commencer par terre et par mer une guerre contre Venise, ennemie de la grande ville lombarde. De plus il envoya des secours à la ville de Milan, menacée par la Seigneurie et fit savoir que le « comte Georges » (Scanderbeg), son ami, venait d'envahir la Slavonie (Dalmatie) et était en train d'assiéger Durazzo. Scanderbeg lui-même avait averti par lettre le roi de Naples. Alphonse s'attendait à ce que le grand voïvode de Bosnie, Voucchitsch, attaquât lui aussi les Vénitiens (4).

Entretiens le comte Urana avertit Scanderbeg que les Turcs

(1) LJUBIĆ, *o. c.*, p. 209-278 ; MARINESCO, *l. c.*

(2) ANTIBARENSIS-BIEMMI, *o. c.*, p. 112-120. VOLATERRANUS, l. VIII, «... Venetorum exercitum ad Drinum fugavit».

(3) ANTIBARENSIS-BIEMMI, *o. c.*, p. 121 ; JORGA, III, p. 227 et n. I.

(4) MARINESCO, *o. c.*, p. 27 (*Archivio de la corona d'Aragón*, reg. 2657, f° 191 v. 193).

se trouvaient dans la Dibra et qu'il ne pouvait plus leur résister. Sans perdre du temps, Scanderbeg confie le blocus de Dagno à son neveu Hamza. Puis, avec une étonnante rapidité, il arrive dans la Dibra avec une partie de son armée. Le pays était horriblement dévasté par les Turcs. Leur commandant Moustafa-pacha se vit obligé d'accepter le combat. Un duel homérique en fut le prélude : Paul Maneshi (1) abattit un Turc, qui avait provoqué le plus fort des Albanais. Après ce duel, la bataille s'engagea sérieusement à Oranik, dans la Dibra supérieure. Ici la bravoure seule devait jouer le rôle principal. Les Turcs furent battus et dispersés, laissant sur le champ de bataille un grand nombre de morts et de prisonniers. Le lendemain, dans un endroit nommé Réthé, le commandant turc tomba aux mains de Moïs Dibra et avec lui 2.000 soldats. Moïs les désarma, mais manquant à sa parole, il les fit tuer pour venger la violation de son territoire, déjà dévasté par les Turcs. Seul le commandant et douze autres officiers furent épargnés. Après avoir payé une somme d'argent, ils furent libérés (2). Cette victoire fut probablement remportée en août ou septembre 1448.

La situation de la république de Venise devint extrêmement critique. Aux seigneurs albanais s'étaient joints le despote de Serbie et le prince de Monténégro. Dagno restait bloquée par les troupes albanaises, tandis que Durazzo était menacée. La guerre contre la République se généralisa, de sorte que les possessions vénitiennes sur le littoral de l'Adriatique se trouvaient dans une situation tragique. Le seigneur de Monténégro s'unit avec 7.000 hommes au voïvode Altomanovitsch, qui se trouvait déjà prêt avec 6.000 soldats. Ces deux capitaines attaquèrent ensemble la ville d'Antivari. Le 19 septembre 1448, Scutari flambait, par accident, paraît-il (3).

Mis devant pareille situation, le sénat vénitien se vit obligé de raiter avec Scanderbeg. A ce moment, celui-ci campait, avec son armée, près d'Alessio. Ce fut dans le camp albanais que la paix entre la coalition albanaise et la République fut conclue

(1) Paul Maneshi (Manesio) était un parent de Scanderbeg ; voir plus haut. Il passa en Italie en 1467.

(2) Antibarensis-Biemmi donne la date du 14 octobre 1448. Il y a ici une erreur, car la retraite des Turcs est annoncée à Venise par des lettres de Scutari, du 2 septembre. Cfr JORGA, *o. c.*

(3) JORGA, III, p. 227 (d'après Magno) n. I.

à la date du 4 octobre 1448. Scanderbeg et Nicolas Ducagin étaient assistés par l'abbé Georges Pelino et André, évêque d'Alessio. Les représentants de Venise étaient André Veniero, proviseur en Albanie et Paul Loredano, comte-capitaine de Scutari. Dans ce traité de paix était stipulé que Dagno restait à la Seigneurie et que Venise donnait à Scanderbeg et à tous ses héritiers mâles une pension de 1.400 ducats par an. La République lui offrait, ainsi qu'à tous les seigneurs albanais, un refuge dans ses possessions en cas de danger. De plus, elle accordait des grands avantages au port de Durazzo, en l'honneur de Scanderbeg et d'Araniti, en les exemptant de la taxe sur le sel. Enfin, Venise assurait qu'elle n'exigerait rien en compensation des dommages causés par les armées alliées et qu'elle considérerait les seigneurs albanais comme de bons amis.

Puisque Paul et Leca Ducagin avaient refusé de prendre part à ce traité, Scanderbeg et Nicolas Ducagin se chargèrent d'amener ces deux seigneurs à restituer les localités qu'ils tenaient en leur pouvoir. En cas d'insuccès, Venise avait la liberté d'agir. Scanderbeg, ayant l'intention de s'unir aux troupes d'Hunyadi, demanda un paiement anticipé de sa pension. On le lui accorda avec une avance de 15 jours. Il reçut de plus deux vêtements d'écarlate. La République exigea du chef albanais uniquement de lui envoyer chaque année deux lévriers et deux faucons (nudadi) (1).

Le 20 décembre, on apprit à Venise que les Ducagin (Paul et Leca) avaient conclu la paix avec elle, moyennant une pension annuelle de 1.400 ducats.

Ainsi finit cette guerre, dont la cessation revient à Scanderbeg, qui avait montré le désir d'aider Hunyadi (2), contre l'ennemi

(1) *Monumenti storici* (voir *Reg. Dep. veneta di storia patria*), v. X, t. V, p. 31 ; ROMANIN, *Storia documentata di Venezia*, t. IV, p. 242-244 ; MARINESCO, *o. c.*, p. 33-34.

(2) MARINESCO, p. 36, n. 2, trouve encore l'occasion d'affirmer que c'est bien en 1448 et non en 1444 que Scanderbeg voulait sérieusement prendre part à la lutte et s'unir à Hunyadi. Il cite aussi *Chronica Ragusina*, p. 291-298, FALLMEYER, t. IX, p. 35. Cependant l'intervalle entre la conclusion de la paix avec Venise et les débuts de la guerre d'Hunyadi contre le sultan semble trop court pour que Scanderbeg ait pu aider le héros hongrois.

La république de Raguse, priée par le chef albanais de lui accorder un subside, refusa, par lettre du 20 octobre 1448, d'accéder à sa demande : « pro eundo contra Teucros una cum exercitu christianorum ». Le 28, elle lui promet d'envoyer des courriers à cheval pour prendre des nouvelles relatives à la guerre contre les

commun, sachant bien que sinon le plus grand avantage irait aux Turcs, qui profiteraient des conflits entre les États chrétiens pour subjuguier les Balkans.

3. — EXPÉDITION DE SULTAN MOURAD II CONTRE L'ALBANIE ET PREMIER SIÈGE DE CROÏA.

Après la défaite d'Hunyadi, le sultan Mourad II avait les mains libres pour attaquer l'Albanie. En 1449, des combats sanglants eurent lieu et en 1450 on assista à la dévastation du pays, au siège de Croïa et à la fuite honteuse du sultan conquérant.

Averti des préparatifs turcs, Scanderbeg, calme au milieu d'un peuple effrayé, prit toutes les mesures pour sauver son pays. Il envoya Paul Kuka à Naples, Moïs dans les Dibra, Tanusio Thopia à Pietrabanca, Musachio d'Angelina à Tornacio : en un mot, un chef fut envoyé dans toutes les forteresses pour aviser de tout ce dont on avait besoin (1). Lui-même était partout, voyait tout, examinait tout. Les campagnes furent dévastées. Tous les hommes, qui ne pouvaient porter les armes, furent envoyés dans les territoires vénitiens et dans les forteresses. A Croïa même il choisit les meilleurs soldats et y plaça une garnison composée de 4.000 hommes ainsi que de 450 citoyens dévoués jusqu'à la mort. Il donna le commandement de cette garnison au comte Urana, un des meilleurs et des plus fidèles soldats de l'armée albanaise. Après avoir tout réglé, Scanderbeg, à la tête de son armée de 12.000 hommes, se dirigea vers la Dibra. A Svétigrade il visita cette porte de l'Albanie centrale et encouragea la garnison, placée sous le commandement de Pierre Perlato et de Martin Fersichio. Ensuite, il s'en alla avec son armée dans les environs pour préparer un guet-apens aux Turcs qui s'approchaient. Bientôt il attaqua l'avant-garde ennemie et la mit en déroute. Le lendemain, le 14 mai, d'après Barletius, l'armée du sultan s'avança vers Svétigrade. Les Ottomans étaient, d'après les uns, 150.000, mais d'après le chroniqueur d'Antivari 70.000 combattants (2). Le sultan invita la garnison de Svétigrade à se rendre, mais elle

Turcs, mais les 18-19 octobre (1448), Hunyadi avait été battu. JORGA, II, p. 428, n. 3.

(1) ANTIBARENSIS-BIEMMI, I, III, p. 149-151.

(2) IDEM, I, III, p. 166.

refusa avec fierté (1). Outré de ce refus, Mourad II ordonna de bombarder la forteresse avec les moyens les plus modernes. Entretemps Scanderbeg harcelait les Turcs.

Steluzio, forteresse de Scanderbeg, dont la garnison était formée de Turcs convertis au christianisme en 1443, était sur le point de succomber à cause de trahison. Scanderbeg entra dans la forteresse et pendit tous les traîtres turcs. De plus, il attaqua Ibrahim-beg, qui voulait occuper ce château et le mit en fuite. Les princes albanais lui offrirent alors leur aide, mais il refusa, ce qui prouve sa méfiance envers eux (2). Puis, le grand chef albanais fit une inspection aux environs de Croïa et le comte Urana lui assura du bon état de la garnison. De là il partit pour Dibra, où il constata que les murailles de Svétigrade s'écroulaient sous le bombardement. Un contingent, élite de l'armée turque, assaillit la petite ville, mais les assiégés repoussèrent héroïquement

(1) Les auteurs ne sont pas d'accord sur les détails de ce siège. Antibarensis-Biemmi avec Barletius, les premiers biographes donc de Scanderbeg, l'exposent d'une façon analogue, et ils sont d'accord quant à la substance des faits. Ce qui est chose rare chez ces deux biographes. MARINESCO, p. 26, n. 3, s'appuyant sur Laonikos et sur JORGA, *Geschichte des osm. Reiches*, I, p. 449-50, affirme que Svétigrade fut prise dans l'été de 1447, ce qui n'a historiquement aucune base. Jorga, d'ailleurs, dans ses œuvres multiples, n'est pas de cet avis. D'après les sources vénitiennes et les lettres, datées d'Alessio du 4 août 1448, Svétigrade, « luogo di Fetigiado », fut prise en 1448. Cfr JORGA, *Notes et Extraits*, III, p. 227, n. I.—LEONCLAVIUS, *Annales Turcici*, (éd. Paris, 1650), p. 328, prend la date de 1445, quand : « castris Hadrianopoli motis, in Albaniam duxit, et arcem Cotzium (Koxhasik, l'endroit où se trouve Svétigrade) in ditionem Joannis occupavit », et il ajoute que le sultan dévasta le pays et y installa une colonie turque. Ces faits sont confirmés par les biographes de Scanderbeg, mais la date de 1445 est inexacte. Considérant l'ensemble des faits, il me paraît fort improbable que Scanderbeg ait envoyé ses sujets en territoire vénitien alors qu'il était en guerre avec Venise. C'est vrai également pour le prétendu siège de Croïa en 1448, exposé par MARINESCO, *o. c.*, p. 33. L'auteur a commis un anachronisme. Ce qui semble fort improbable c'est l'expédition de Mourad II en personne, alors que Hunyadi était prêt à l'attaquer. Du reste, cette expédition n'a pas eu lieu en 1448. L'attaque turque, provoquée par Venise, est bien celle de Moustafapacha, dont nous avons parlé. Antibarensis-Biemmi fixe cette expédition en 1449 ; un document ragusien de 1450 confirme cette date : « Similiter a questo anno proximo passato, siando venuto el dicto Turcho et el suo fiolo supra el dicto Scanderbeg et soi colligati cum potentissimi exerciti et aparati di guerra, et siando accordati col detto Turcho li detti colligati de Scanderbegh, habiando Scanderbegh perso tutto il suo paese, salvo che la città di Cruya, la quale esso Turcho non potete vincere... e per la fidelità delle persone che erano in essa », GELCICH-THALLÓCZY, *o. c.*, p. 485. SANSOVINO, I, III, f° 189, connaît une expédition en Albanie en 1449, mais il prétend que ce fut contre Croïa.

(2) ANTIBARENSIS-BIEMMI, I, III, p. 171.

l'attaque, pendant que Scanderbeg prenait les Turcs à revers. Une nouvelle attaque, ordonnée par le sultan, resta sans résultat. Alors Scanderbeg, profitant de la nuit, pénétra dans le camp turc et massacra tous les ennemis qu'il rencontra. Mais cette aventure lui coûterait cher, car l'armée albanaise qui le suivait allait être encerclée (1).

Le sultan, voulant préserver son armée pendant le siège, envoya Feriz-beg contre Scanderbeg et ordonna une nouvelle attaque contre la ville. Cet assaut fut un des plus sanglants, mais resta inefficace. Pendant ce temps se déroulait entre Scanderbeg et Feriz une lutte vraiment typique. Le Turc provoqua le chef albanais en duel. Scanderbeg, malgré les insistances de son armée, se lança comme la foudre contre l'ennemi et l'étendit raide mort. Son armée enthousiaste dispersa les Turcs privés de chef. Enhardi de ce succès, il alla jusqu'à refuser le concours de ses alliés, malgré l'insistance des siens. Il laissait entendre qu'il n'avait pas confiance en eux (2).

Après cette victoire, Scanderbeg revint à Croïa. Il y exposa ses craintes d'une trahison éventuelle tendant à livrer sa capitale et Svétigrade. La suspicion du chef n'était que trop fondée et fut aussitôt confirmée par les faits. Si Croïa était en sûreté, Svétigrade tombait aux mains des Turcs.

Un traître albanais, d'après Barletius, jeta le cadavre d'un chien dans l'unique puits de la forteresse (3). Les orthodoxes, extrêmement superstitieux, probablement de race bulgare, mais sujets de Scanderbeg, refusèrent de boire de cette eau. Perlato, le capitaine de la forteresse, pria ses soldats de passer outre, mais ils déclarèrent qu'ils préféreraient mourir de soif que de souiller leur âme. Il fut forcé de rendre la citadelle, mais sous la condition que la garnison pourrait rejoindre l'armée albanaise. Cependant, d'après le chroniqueur byzantin, la ville fut prise de force (4). Quoi qu'il en soit, après la chute de Svétigrade, le sultan Mourad II s'approcha de Croïa. Mais, à cause des difficultés que

(1) *Ibidem*, p. 181-182.

(2) ANTIBARENSIS-BIEMMI, I. III, p. 189.

(3) Voir BIEMMI, p. 191, où il nous confesse qu'ici il manque deux pages au biographe Antibarensis, mais un peu plus loin, il fait allusion à une reddition injustifiée de la garnison de Svétigrade.

(4) BIEMMI, *ibid.*, qui cite LAONIKOS, *o. c.*, (dans CSHB, p. 350-351).

présentait la forteresse elle-même, il dut abandonner ses projets et l'armée turque quitta l'Albanie.

Au cours de toute cette guerre, les relations de Scanderbeg avec Venise furent excellentes. On constate cependant l'arrivée des ambassadeurs d'Alphonse de Naples (1) et du despote Georges Brancovitsch, qui continuaient toujours la guerre contre Venise. Ils cherchaient à entraîner Scanderbeg dans une nouvelle lutte contre la ville des Lagunes. Mais celui-ci refusa toute participation et la République lui en fut reconnaissante (2). Le 20 octobre 1449, aux envoyés de Scanderbeg, qui avaient demandé « Medoa cum el Vilipogly (3) », Venise accorda toutes les facilités (4).

Entretemps, le chef albanais assaillit la forteresse de Svétigrade ; mais il fut repoussé avec une perte de 900 morts et plus de 1.000 blessés. Moïs même reçut une blessure grave. Puisque toute tentative restait inutile, Scanderbeg dut retirer ses troupes (5). Au commencement de l'année 1450, il perdit encore la ville de Bérat, reçue par testament de Théodore Corona Musachi. Scanderbeg avait envoyé Paul Maneshi avec 800 hommes pour occuper la ville, mais le commandant, trahi, paraît-il, par les Musachi, fut fait prisonnier par le pacha d'Argyrocastre. Théodore fut ramené agonisant sur la place publique et massacré par les Turcs (5). Ces échecs enlevèrent à Scanderbeg toute confiance en ses alliés. Araniti s'était retiré, peut-être à cause du refus de Scanderbeg de prendre sa fille en mariage. Depuis 1449, ayant présenté des excuses à Venise pour avoir soutenu son chef contre la République, Araniti était reconnu comme condottiere vénitien (6). On croyait que la carrière de Scanderbeg était finie.

En 1450, le sultan Mourad II fit une dernière tentative contre l'Albanie. Au commencement, Venise se montra neutre, mais

(1) ANTIBARENSIS-BIEMMI, l. III, p. 204. Biemmi complète le récit : MURATORI, *Antiquitates Ital.*, t. IX, l. IX, p. 154, pense que ce fut Gilberto Ortofano qui lui venait en aide (Ramon d'Ortafà).

(2) MARINESCO, p. 38 ; LJUBIĆ, t. IX, p. 312.

(3) Medoa est S. Giovanni di Medua ou Shen Gjini ; Velipoia (Velipolje) est un endroit près de l'embouchure de Boïana, tous les deux sont au bord de la mer. LJUBIĆ, t. X, p. 296, et JORGA, III, p. 248 en note, se trompent dans l'identification de ces deux endroits.

(4) JORGA, III, p. 247.

(5) ANTIBARENSIS-BIEMMI, l. III, p. 317.

(6) JORGA, III, p. 247-248.

pendant le siège de Croïa, ses gouverneurs, surtout celui de Scutari, portèrent secours à l'armée turque. Naples restait froissée parce qu'on lui avait refusé de participer à la lutte contre Venise. Seule la république de Raguse prêta son secours à Scanderbeg. Elle l'avait soutenu depuis 1446 et était même intervenue à cette époque auprès du roi de Hongrie et auprès du Pape (1). Cette nouvelle expédition obligea Scanderbeg à se rendre personnellement à Raguse afin d'y recevoir une somme d'argent. Celle-ci lui était accordée à la suite d'une intervention du Pape Nicolas V. Scanderbeg avait envoyé, vers 1450, un ambassadeur à Raguse (2), probablement pour demander cette aide pécuniaire qui lui avait été refusée.

La situation de Scanderbeg, cette fois-ci, était tragique. Dans cet état il visita l'évêque de Drivasto, son ami personnel (3), afin de rassurer le public. Après cette visite, il réunit son armée et son peuple. Il leur raconta que S. Georges, le patron de l'Albanie, lui était apparu : le Saint l'avait encouragé et garanti contre les attaques du sultan ; de plus, il lui avait offert de la part de Dieu une épée, comme gage de la victoire qu'il remporterait sur le sultan. Puis, un évêque exposa au public un merveilleux songe : il avait vu le sultan lui-même et de nombreux de pachas aux pieds de Scanderbeg. Un autre prélat avait vu en songe toute la plaine de Croïa, remplie de cadavres turcs. Enfin, deux prélats assuraient le peuple qu'ils avaient vu, non en songe, mais de leurs propres yeux, des anges qui, deux à deux, chantaient des litanies et priaient Dieu de prendre l'Albanie sous sa protection (4).

Le grand chef albanais avait maintenant rassuré le public. Il fit ensuite des préparatifs de guerre, car il était averti que l'armée turque avait quitté Andrinople. Aussitôt, accompagné de 8.000 hommes, il escalada le mont Tumenishi non loin de

(1) MARINESCO, *o. c.*, p. 39.

(2) MIKLOSICH, *Monumenta Serbica*, p. 442.

(3) Paul Dussius, voir plus loin.

(4) Ces historiettes et beaucoup d'autres sont racontées par ANTIBARENSIS-BIEMMI, l. III, p. 227-230. Tout cela nous donne quelque idée de la mentalité du peuple. Scanderbeg était religieux, même chrétien fanatique. Dans la détresse extrême où il se trouvait, il n'attendait du secours que de Dieu. Sa famille avait des traditions religieuses : un frère de Scanderbeg se fit moine, un autre parent était prêtre et sa famille secourait les ecclésiastiques. Cette vision de S. Georges à Scanderbeg procura au poète national albanais, Georges Fishta, l'occasion d'écrire une poésie profondément touchante.

Croïa, sa capitale, confiée à la bravoure du comte Urana et à ses 4.000 soldats. Quelques français (1) dirigeaient la manipulation de 30 petits canons. Écoutant le conseil de ses intimes, Scanderbeg fit dévaster les campagnes environnantes (2).

En 1450, à la tête de plus de 100.000 soldats (3), Mourad II, accompagné de son fils Mohammed, âgé de vingt ans, marcha sur Croïa, la capitale de Scanderbeg, centre de l'Albanie et l'héroïque ville du XV^e siècle (4). L'ennemi envoya une députation au comte Urana, l'exhortant à rendre la forteresse. Le commandant albanais répondit fièrement : « Nous sommes décidés à nous laisser enterrer sous les murs de la ville, ou à triompher des forces ottomanes ». Puis, il chassa immédiatement les messagers (5).

Irrité par ce refus, Mourad II bloqua la ville. Le matériel de destruction était à peine arrivé, quand le sultan ordonna de bombarder sans cesse les murs de la forteresse, le dernier nid de l'Albanie. C'était la première fois que les Turcs employaient une telle quantité de matériel de guerre. On racontait qu'un canon avait une telle puissance qu'il faisait trembler la terre à

(1) ANTIBARENSIS-BIEMMI, l. IV, p. 156.

(2) Dans toutes les décisions sérieuses et graves, Scanderbeg est accompagné du comte Urana et de Vladène Giurizza, dont on parlera plus loin. Certes, durant la guerre contre Venise, ces deux compagnons étaient d'un avis contraire au sien, mais il ne les écouta pas.

(3) ANTIBARENSIS-BIEMMI, IV, p. 234, donne ce chiffre, d'après un soldat turc, fait prisonnier. Il ose même croire les gens qui affirmaient que l'armée turque comptait 170.000 hommes. Il faut prendre ici en considération la masse inutile qui d'habitude suivait une armée. Le document ragusien du 13 août dit notamment : « Teucrorum imperator cum eius filio in partibus Albanie validissimos tenet exercitus et contra Croiam castrametatus est », GELCICH-THALLÓCZY, *Diplomat.*, p. 437. Antibarensis donne l'âge exact de Mohammed. Cfr l. IV, p. 234. LAONIKOS, l. IV, p. 350 (éd. Bonn) : « Amurathes convocans Asiae Europaeque exercitus universos ». Cfr NOLI, p. 173, n. 1.

(4) Croïa, ville illyrienne, connue à l'époque impériale romaine, sous le nom d'un port énigmatique « Albanopolis » (Ptolomée), était située dans les montagnes centrales de l'Arbeni (Arbëni, Arbanum, Albanum et Albano ou *Ἀλβανον* et *Ἀρβανον*). Le diocèse qui porte ce nom est celui de Croïa. Elle s'appelait Acruium *Ἀσχρούιον*, d'origine albanaise, « Krue » = fontaine, d'où Croïa, Croya au moyen âge, et Kruia de nos jours. Les Turcs l'appelèrent plus tard Akhissar ou le château-blanc. Pour son histoire, voir ŠUFFLAY, *Städte*, p. 7, n. 8, p. 37; *AAlb.*, t. I, p. 48, 563; LJUBIĆ, t. V, p. 94; JIREČEK, *Romanen*, t. I, p. 58 et *Arch. f. slav. Phil.* (1899), p. 82; BRATUTTI, t. II, p. 108; HAHN, *Alb. Studien*, p. 120; ID., *Reise*, p. 126.

(5) ANTIBARENSIS-BIEMMI, l. IV, p. 238.

plusieurs milles alentours (1). La ville, défendue d'une part par la montagne, et d'autre part par des soldats dévoués jusqu'à la mort, restait imprenable.

Cependant, après quelques jours, une partie des murailles s'écroula (2). Le sultan, croyant que la ville devait se rendre, ordonna une attaque, à laquelle son fils prit part. Mais Scanderbeg s'élança dans le camp turc avec une témérité telle que le sultan lui-même en fut étonné. Une lutte sanglante commença de tous côtés et il s'en suivit un tel désordre que l'attaque contre la ville dut être suspendue. L'armée albanaise se retira, mais son chef se précipita de nouveau au milieu des ennemis. On le crut mort. Il revint au camp albanais avec 50 cavaliers, nous dit Antibarensis, et non seulement son épée mais tous ses vêtements étaient ensanglantés. Sa cuirasse était percée de toutes parts et son bouclier si taillardé et défiguré qu'on ne le reconnaissait plus. Lui-même n'encourut aucune blessure, ce qui fit croire aux Albanais qu'il était invulnérable.

L'attaque fut reprise. Devant les portes de Croïa un combat terrifiant, qui dura toute une heure, eut lieu. Le chemin d'entrée était obstrué de cadavres et de ruisseaux de sang coulaient partout. Les Turcs furent forcés de se retirer avec des pertes énormes. Le comte Urana fut blessé, mais son courage ne céda point. Enhardi par cette résistance, la nuit suivante, Scanderbeg entra dans le camp turc, y sema un désordre indescriptible tuant tous ceux qu'il rencontrait. De là, il passa à Ismo (Ishmi), près de la mer, poursuivi par un contingent turc, qui fut mis en déroute.

Pendant ce siège, la conduite de Venise fut regrettable. Les commerçants vénitiens et le comte-capitaine de Scutari fournirent tout le nécessaire aux Turcs (3).

Cependant le gouverneur de Durazzo, ami de Scanderbeg,

(1) *Ibidem*, p. 239. — GELCICH-THALLÓCZY, *Diplomat.*, p. 473 : « Conflari enim iussit, postquam castra posuit contra dictam civitatem, ex metallo, quod secum deferri fecerat, bombardas duas, quarum maior, sicut veris relationibus habuimus, proiicit lapidem ponderis librarum quadragintarum. »

(2) ANTIBARENSIS-BIEMMI, l. IV, p. 238, 344 ; LAONIKOS, l. VII (éd. Paris), p. 187 « ... murum bombardis feriebat, eiusque portam destruxit. »

(3) ANTIBARENSIS-BIEMMI, p. 256. LJUBIĆ, t. VI, p. 4 : « Si ha da lettere d'Albania del 13 settembre, che il Turco si trova à campo sotto Croia, che Scanderbeg si difende valorosamente ; e che se il conte di Scutari non somministrasse farine e pane fresco al Turco, questi avrebbero levato il campo. »

blâma cette attitude (1), mais Venise, doutant du succès, continua à fournir des vivres aux Turcs. Ce geste irrita les Albanais, qui luttèrent contre un ennemi commun, et qui manquaient des vivres nécessaires. Venise craignait une nouvelle attaque albanaise contre ses possessions (2). Les Albanais, malgré l'ordre donné par Scanderbeg, étaient tellement excités par cette attitude qu'ils tuèrent deux sujets vénitiens et s'emparèrent de leurs marchandises destinées aux Turcs. Heureusement le comte capitaine de Durazzo ravitaillait les Albanais et réussit à pacifier les esprits excités (3).

Entretemps, le siège continuait. Scanderbeg n'était pas sûr de sa capitale. Raguse l'encouragea en lui envoyant un secours financier (4). D'autre part, le sultan commençait à perdre l'espoir. Il éprouva la fidélité du comte Urana en lui offrant une somme élevée ; mais sans mot dire, le comte renvoya le corrupteur. Scanderbeg, de son côté, encouragea les assiégeants du haut de la montagne, en leur faisant des signaux lumineux (5).

Une troisième attaque fut entreprise contre la citadelle, mais le chef albanais se jeta dans les rangs turcs et massacra les ennemis afin de paralyser l'offensive ottomane contre la ville. Dès le 13 septembre 1540, le sultan perdit tout espoir de conquérir Croïa. Scanderbeg, s'étant emparé d'un convoi de vivres, saisit une lettre adressée au sultan par le soubachi d'Andrinople. Celui-ci avertissait son souverain qu'Hunyadi préparait une nouvelle armée pour venir en aide aux assiégés (6). Alors le sultan offrit la paix à Scanderbeg, moyennant tribut ; mais celui-ci refusa toute proposition de paix (7), car il croyait que le siège ne devait plus durer longtemps.

En octobre, la position de Croïa était toujours désavantageuse ; Scanderbeg l'offrit alors aux Vénitiens ; c'était de sa part un simple

(1) ANTIBARENSIS-BIEMMI, *o. c.*, p. 256. MAGNO (cfr JORGA, III, p. 260-261) prétend que le sultan recevait des vivres de Durazzo, ce qui n'est pas exact.

(2) LJUBIĆ, *o. c.*, p. 61.

(3) ANTIBARENSIS-BIEMMI, *o. c.*, p. 257-260.

(4) GELCICH-THALLÓCZY, *o. c.* : « et dubitando ĩlui (Scanderbeg) non poter resistere... richiesette de la detta cittade (Ragusa) subsidio... li mandò bon subsidio et subvention de denari ».

(5) LAONIKOS, *o. c.*, p. 177.

(6) JORGA, *o. c.*, p. 260-261.

(7) ANTIBARENSIS-BIEMMI, *o. c.*, p. 274-275 ; JORGA, *l. c.*,

(8) MARINESCO, *o. c.*, p. 39.

geste diplomatique ; mais Venise refusa (1). Le 12 septembre, Georges Araniti avait déjà prié la République de négocier un traité de paix entre le sultan et Scanderbeg si le siège échouait, le sénat avait, dans ce but, envoyé Loredano (2).

Enfin, au mois de novembre, le sultan leva le siège de Croïa, sans condition ; la défense naturelle de la ville et la fidélité des assiégés l'avaient convaincu de l'inefficacité de ses efforts. Croïa fut ainsi délivrée après cinq mois d'encerclement (3). Scanderbeg y entra avec son armée, embrassa le héros de la forteresse, le comte Urana, et tous les capitaines ; il salua tous ses fidèles soldats, parmi lesquels se trouvaient un Allemand, deux Français et quatre Albanais qui s'étaient distingués (4). Le brave défenseur fut nommé comte de Mati par Scanderbeg, qui également remerciait et récompensait tous les soldats.

D'après le premier chroniqueur de Scanderbeg, le sultan aurait levé le siège par crainte des Hongrois et surtout à cause de son âge avancé ; en fait il mourut peu de temps après à Adrinople (5). La fuite du sultan Mourad II termina le premier acte de la grande tragédie albanaise (6).

Le 23 novembre, Venise exprima sa satisfaction à la nouvelle

(1) On prétend que, le 23 novembre, Scanderbeg aurait de nouveau offert la ville, et qu'il aurait menacé, en cas de refus, de la céder aux Turcs. Cette démarche manque de vraisemblance, et semble même absurde. Par conséquent, il ne peut être question ici que d'une menace, faite par Scanderbeg, afin de forcer Venise d'accorder son appui. Il n'a pas réussi, et à cause de cet insuccès, il s'est tourné vers Naples, en se déclarant vassal du roi d'Aragon. Voir plus loin.

(2) JORGA, *o. c.*

(3) ANTIBARENSIS-BIEMMI, *o. c.*, p. 283.

(4) *Ibidem*, p. 281.

(5) D'après Barletius, le sultan mourut sous les murs de Croïa. Cette légende fut copiée par Spandugino : SANSOVINO, l. II, f° 195, avec cette différence que, d'après lui, son corps fut envoyé à Adrinople et non à Brousse. Paolo Giovio, *Ibidem*, f° 213-216, dit que « levando il campò si ammalò di dolore et di rabbia, e passo all' altra vita in Andrinopoli. M. CCCC. L., regnò trentauno anno, a tempo di Papa Nicolao Quinto ». — FRANCO, ch. XIII, à la fin, admet la mort sous les murs de Croïa et il y ajoute qu'elle fut connue des soldats, ce qui mit le désordre dans l'armée turque. — LUCCARI, *Annali*, l. III, p. 96, dit qu'il mourut à la fin de 1449, mais il est en retard d'une année quant au siège de Croïa. ANTIBARENSIS, *o. c.*, p. 284, croit aussi que le sultan mourut à la fin de décembre de 1450. D'après Philèphe (XV^e siècle), cité par DUPONCET, *o. c. Préf.* il trouve dans une lettre adressée au roi de France, que Mourad mourut sous les murs de Croïa, mais que cette mort ne se divulgua en Occident que quelques mois après, c'est-à-dire, au commencement de l'année suivante.

(6) FALLMERAYER, t. IX, p. 53. Cfr NOLI, p. 182.

de la retraite des Turcs et déclina l'offre de Scanderbeg, faite auparavant, concernant Croïa (1). Ce succès, d'après *Antibarensis*, procura à Scanderbeg une renommée dans toute la chrétienté. Alphonse de Naples lui envoya une aide pécuniaire et prit à son compte les dettes de la guerre (2). Alors se nouèrent des relations étroites entre Alphonse V et Scanderbeg. Celui-ci aperçut très bien que la république de Venise ne montrait pas le moindre intérêt à son égard. Il n'oublia pas qu'elle avait secouru les Turcs pendant le siège de Croïa, mais tenta, pour la dernière fois, avant la fuite des Turcs, de faire un accord avec elle. Voyant que la République ne voulait pas l'aider, Scanderbeg se tourna vers le roi de Naples.

Alphonse V rêvait la formation d'un grand empire méditerranéen. Scanderbeg, fidèle aux traités avec Venise, avait déjà refusé une alliance éventuelle contre la République. Maintenant, le roi de Naples voulut profiter de cette nouvelle occasion. Au mois de mars 1451, une ambassade de Scanderbeg se trouvait à Naples. Elle aboutit à conclure avec le puissant roi aragonais un traité dont nous parlerons dans le chapitre suivant. En outre, après le siège de Croïa, Araniti s'était réconcilié avec Scanderbeg, en lui envoyant des aides pécuniaires et des soldats (3). Les pourparlers, interrompus avant la guerre, reprirent en même temps afin de lui donner sa fille Donica.

Le mariage de Scanderbeg avec Donica (4) fut célébré en 1451, Ainsi, d'un côté la position du chef albanais se renforça, mais elle s'affaiblit de l'autre. Les princes Ducagin et les fils d'Araniti n'assistèrent pas à ce mariage. Quant à ces derniers, ce fut, paraît-

(1) JORGA, *o. c.*, p. 259-260.

(2) ANTIBARENSIS-BIEMMI, III, 283. BARLETIUS, l. VI, f° 118 v-119, exagère, comme d'habitude, l'aide prêtée par Alphonse à cette occasion. D'après un document ragusien, GELCICH-THALLÓCZY, *o. c.*, p. 485, l'aide, donnée par la ville de Raguse, sauva la situation albanaise et poussa Scanderbeg à réoccuper une partie des possessions perdues. Ce document n'a qu'une valeur relative. La République, certes, aida Scanderbeg, mais, d'un autre côté, elle exagère ses mérites auprès du Pape afin d'obtenir de lui des privilèges.

(3) ANTIBARENSIS-BIEMMI, *o. c.*, p. 283-285, parle de 10.000 pièces d'argent et 3.000 soldats.

(4) ANTIBARENSIS-BIEMMI, *o. c.*, p. 285, l'appelle Marina ; Musachi (Cfr Hopf, *Chroniques*, p. 275), Andronica ; Barletius, Donica ; FRANCO, ch. XVI, p. 29, Doneca. — Dans l'église de Santa Maria Nuova, à Naples, sur le tombeau de son neveu, Constantin, évêque d'Isernia, on lit : Andronica Cominata. Dans un document napolitain de 1469, on trouve Donica, *Cancellaria aragonesa*,

il, à cause de la dot, qui était exceptionnelle. Pour les Ducagin, les biographes ne nous donnent aucune précision, mais nous croyons bien qu'un jour on arrivera à trouver les causes de leurs divergences.

Après son mariage, Scanderbeg visita tout le pays. Il commença par bâtir une nouvelle forteresse, Modrisa, près de la montagne de Char, où il plaça une petite garnison, sous le commandement de Georges Stresio Balcha. Entretemps, ses ambassadeurs revinrent de Rome, où il les avait envoyés pour remercier le Souverain Pontife.

Scanderbeg avait craint une nouvelle expédition turque. Mais elle ne se produisit pas. Ainsi l'Albanie eut un peu de répit après la mort du sultan Mourad II.

Comune, 6^o, f^o 135. Elle fut appelée par les Albanais Scanderbega et même le 26 novembre 1497, ce nom est confirmé par un acte de Naples, où on lit, « Scanaribecha », *Ibidem*, *Comune*, 13^o, f^o 73 v.

CHAPITRE V

L'ALBANIE DE SCANDERBEG ET LA POLITIQUE ORIENTALE DU ROI ALPHONSE V D'ARAGON ET DE NAPLES (1451-1458).

Les éclatants succès que Scanderberg remporta sur les Turcs, créèrent dans les Balkans une nouvelle situation qui intéressait au plus haut point l'Occident chrétien, mais plus particulièrement le royaume de Naples, la république de S. Marc et la papauté. C'est parmi ces derniers que, pour consolider ses conquêtes, Scanderbeg alla chercher des alliés. Connaissant l'intérêt de Venise, — dont toute la politique balkanique était inspirée du désir de conserver ses possessions en Albanie et d'étendre son commerce avec les Turcs, — il se tourna résolument vers le roi de Naples.

Alphonse V, roi d'Aragon, devenu souverain effectif de Naples en 1442, était alors un des plus brillants princes de la Renaissance. Successeur des Normands, des Hohenstaufen et des Angevins, il continua à représenter leurs ambitions dans la péninsule balkanique. La situation géographique et la tradition politique de son pays le poussaient à la création d'un grand empire méditerranéen. C'est l'unique souverain du XV^e siècle, sans parler des Papes, qui sut comprendre le danger turc. Il réussit à démasquer la politique timide de la ville des Lagunes, tout en poursuivant son plan d'organiser les Balkans contre la redoutable offensive des grands sultans conquérants.

Dès le début de son règne, Alphonse V eut des visées politiques hardies. L'Espagne lui fournissait de braves et fidèles soldats catalans pour maintenir l'ordre et l'Italie des condottieri. En Italie, il était non seulement ami de la grande ville lombarde, Milan, mais aussi de la papauté. Fin, souple et chrétien dans la politique extérieure, il influença fortement Rome, quoiqu'il demeurât farouche espagnol et se jouât du destin de l'Italie, qui se montrait

incapable de s'unifier. L'Albanie, possédant désormais une armée capable de résister aux Turcs, allait lui offrir un point d'appui solide dans les Balkans pour réaliser sa politique orientale. Déjà antérieurement il avait noué des rapports avec Georges Araniti; mais le prestige de ce dernier s'estompa rapidement devant celui de Scanderberg.

Au début de sa carrière, le chef albanais, suivant la tradition de sa famille, s'était appuyé sur Venise. Mais plus tard, se rendant compte que la République ne voulait nullement l'aider efficacement contre les Turcs et qu'elle redoutait même sa puissance, il s'était tourné vers Naples. Par suite de la guerre entre l'Albanie et Venise dont nous avons parlé, malgré la paix qui suivit et ses bonnes dispositions envers la ville des Lagunes, Scanderbeg, put constater, pendant le siège de Croïa, en 1450, la grande indifférence de la République. C'est ainsi qu'il recourut de nouveau à Alphonse V qui se montra plus accueillant. D'ailleurs la situation interne du pays, où la guerre civile, préparée par les Ducagin, était menaçante, hâta les négociations.

Au mois de mars 1451, deux envoyés de Scanderbeg se trouvaient à la cour d'Alphonse V : Étienne, évêque de Croïa, et le dominicain Nicolas de Berguzzi. Ils étaient accompagnés du majordome de l'évêque, un certain Vicino Albanes (1). Le héros albanais, redoutant une nouvelle attaque de la part du sultan, demanda l'appui de Naples. Le roi napolitain envoya les ambassadeurs à Rome auprès du Pape Nicolas V, afin d'intercéder en faveur de Scanderbeg. Le Pape, rassuré par Raguse de son dévouement, se montra très enclin à acquiescer à cette demande, d'autant plus qu'elle était appuyée par le souverain napolitain.

Mais les ambassadeurs de Scanderbeg venaient avec une mission spéciale pour le roi Alphonse V. Non seulement ils devaient

(1) JORGA, II, p. 48 ; MARINESCO, *o. c.*, p. 41, n. 1. Vicino était le majordome de l'évêque de Croïa, et en outre ami de Naples. Il est mentionné de nouveau le 28 avril 1451 : « Vicino Albanes, famileo del illustre gran senescal ». Il a joué un rôle important dans les rapports entre Naples et l'Albanie. En effet, nous possédons une lettre du roi Alphonse, dans laquelle on lit : « ... Cum Vicinus Albanensis familiaris et fidelis noster plurimum dilectus plerisque nostris agendis ad nonnullas mundi partes impresentiarum habeat se conferre et deinde ad nostrum citerius Regnum Sicilie redire de nostro quidem beneplacito et conscientia speciali... » Il fut donné à ce Vicino un sauf-conduit pour tous les pays qu'il devait traverser. MONTI, *o. c.*, p. 59.

demander son appui, mais aussi lui offrir de conclure un traité. Après l'intervention d'Alphonse V auprès du Pape, la décision fut vite prise. Ce traité conclu entre l'Albanie et Naples allait orienter l'activité du guerrier albanais pendant toute la durée du règne d'Alphonse V.

Le traité fut conclu et signé le 26 mars 1451 (1). Les ambassadeurs de Scanderbeg parlaient au nom non seulement de leur chef, mais aussi de sa parenté. Les envoyés promettaient de la part de Georges Castriota et des siens (2), barons de l'Albanie, de céder la ville de Croïa, son château et autres possessions à la personne envoyée par le roi Alphonse V, dans le cas où celui-ci expédierait des soldats pour secourir et défendre le pays. En outre, les seigneurs avec leurs chefs s'engageaient à reconnaître la suzeraineté du roi de Naples sur toutes les conquêtes éventuellement faites par eux ou les leurs, aidés par Alphonse V (3). D'autre part, le chef de la coalition albanaise promettait de venir personnellement à l'endroit que le roi voudrait bien fixer, pour prêter serment et lui faire hommage de fidélité et de vasselage, mais seulement après avoir réussi à se débarrasser des Turcs avec l'aide d'Alphonse V (4). De plus, ses ambassadeurs promettaient de

(1) CERONE, *Archivio storico per le Provincie napolitane* (ASPN), t. XXVIII (1903), p. 172-173 : « Capituli inhibiti et firmati fra la Serenissima Maesta de lo Serenissimo don Alfonso Re d'Aragona, de Sicilia citra et ultra Farum dal una parte e lo venerabile patre in X^{to} domno Stephano Episcopo de Croya e lo religioso Maestro Nicola de Berguzzi del ordine de Santo Domeneco oratori et ambasciatori de lo spectabile et magnifico Zorgio Castrioti signore de la ditta citade de Croya e dei suoi parenti baroni in Albania de la parte altra ».

(2) Scanderbeg avait une parenté étendue à cause de ses sœurs et aussi grâce à son mariage : « Haveva Scanderbech fatti di grandi et molti parentadi con tutti coloro che erano di grande affare, et che havevano qualche signoria in quei paesi ». SPANDUGINO, chez SANSOVINO, l. II, f^o 201.

(3) CERONE, *o. c.* MARINESCO, *o. c.*, p. 43, interprète mal cet engagement « con l'adiutorio de la prefata Maesta : avec la part que le roi voudrait bien leur accorder ». Scanderbeg ici reste seigneur libre pour les conquêtes faites par lui-même, sans aucun engagement envers le roi de Naples. Ce fait est confirmé en 1459 par la prise de la ville de Sati (Sappa), laquelle, bien que reprise aux Turcs, fut offerte par le héros albanais à Venise. *R. Dep. veneta di storia patria*, t. V, p. 139-140 (*Commemoriali*, XV, 63).

(4) CERONE, *o. c.* ; MARINESCO, *o. c.*, p. 43 : « Item prometeno... facto per questa Maesta lo succurso e cacciato fora lo ditto S[ignore Giorgio] deli mani de li Turchi, lo prefato S[ignore] Giorgio venera[verrà] personaliter a li piedi de la dita Maesta dovuncha [dovunque] ordenara et li prestara iuramento et omaggio de fidelità et de vassallagio et exequira quanto per la prefata Maesta li sera commendato ».

faire parvenir chaque année à sa Majesté, dans le cas où les Turcs seraient chassés du pays de Georges Castriota, une somme d'argent, correspondante au kharatsch que Scanderbeg et les siens devaient au sultan. Il ne s'agit pas ici du tribut, mais d'un kharatsch, que les Albanais devaient payer aux Turcs pour le passage de leurs troupeaux hors de leurs domaines (1).

Par ce même traité, le roi Alphonse V s'obligeait non seulement à envoyer des soldats, mais aussi à respecter les privilèges de la ville de Croïa, comme l'avaient fait tous les rois de l'Albanie. En outre, il devait maintenir dans leur pouvoir les seigneurs qui se soumettraient et confirmer tous leurs privilèges. La prérogative concernant la ville libre de Croïa, dont nous parlerons plus tard, s'étendait à la province d'Albano ou Arbëni (2).

Le traité fut signé par l'évêque Étienne en caractères grecs, tandis que le dominicain signa en latin (3).

(1) CERONE, *o. c.* : « ... esso signore Giorgio et tutti i soi parenti daranno et pagaranno ciascuno anno alla prefata Maesta lo tributo o heraci che per lo presente sono tenuti dare alo Gran Turcho, in lo tempo et secondo pagano a lo ditto Turcho ». MARINESCO, *o. c.*, p. 37, citant JORGA, III, p. 277, LJUBIĆ t. IX, p. 289-290, parle d'un tribut de 5.000 ducats, que Scandebeg devait payer au sultan. Il traduit « tributo o heraci » par tribut, ce qui ne semble pas être le sens exact. Les biographes de Scanderbeg n'admettent pas un tribut, dû au sultan ; même au siège de Croïa, le chef albanais refusa le tribut, fait confirmé par des documents divers, exposés plus haut. Certes, d'après le document, Scanderbeg paye un « kharatsch » au sultan, mais les mots « tributo o heraci », placés ici, semblent indiquer que les ambassadeurs eux-mêmes faisaient une distinction. Le « kharatsch » est la dîme, la « gochtina » des Slaves, pris sur les troupeaux et les bestiaux ; JORGA, *Histoire des États balcaniques*, p. 31. Scanderbeg ne payait rien pour ses possessions. A quoi bon alors poursuivre la guerre ? Seulement ses sujets payaient pour les troupeaux qui devaient paître dans les domaines ennemis.

(2) CERONE, *l. c.* : « Et la prefata Maesta offere havuto lo dicto paese mantenere et servare tutti li privilegi de la città de Croya et de tutto Albano [Arbëni] come hanno fatto tutti li re de Albania et mantenere tutti li signori che saranno subiecti a la predicta Maesta. Et confirmare tutti loro privilegii a la dicta città quanto ad tutti li signori ».

(3) Cet important document se trouve dans l'*Archivio de la Corona de Aragón*, reg. 2697 ; CERONE, ASPN, t. XXVIII (1903), p. 172-173. — MARINESCO, *l. c.* en publie des extraits. Ce dernier ajoute aussi que, d'après la signature de l'évêque Étienne, on pourrait supposer son orthodoxie et celle du seigneur de Croïa (donc de Scanderbeg). Il parle aussi (p. 63) de la ville de Croïa et cite un texte des archives de l'époque : « ... quia in eadem civitate nemo est, vel presbiter vel diaconus latinus », dont la traduction, d'après l'auteur, serait : « où il n'y avait ni prêtre ni clercs catholiques ». Je dois faire remarquer que la traduction ne me semble pas exacte, car « presbiter vel diaconus latinus » ne veut pas dire prêtre ou diacre orthodoxe, mais catholique de rite grec. L'évêché de Croïa était catholique depuis longtemps. En ce qui concerne l'évêque Étienne, certes il ne

La simple analyse de ce traité révèle qu'au moment des négociations, les deux partis ne se trouvaient pas sur le même pied. En fait, d'une part, le dernier siège de Croïa avait plongé Scanderbeg dans une grande détresse. D'autre part, le roi aragonais se trouvait alors au faîte de sa puissance. Quelques jours auparavant, le 5 février 1451, il avait signé un traité analogue avec Demetrios Paléologue, despote de Morée. Ainsi le pacte conclu avec Scanderbeg n'était pour lui qu'un chaînon d'une suite de traités qui devaient lui assurer des alliances solides en vue de lui obtenir la maîtrise dans le bassin oriental de la Méditerranée. Pour attaquer le Turc, il pouvait désormais choisir comme base de ses expéditions soit l'Albanie, soit la Morée. Tout fait croire qu'il songeait alors à l'Albanie, où un chef avait réussi à battre les Turcs et à coaliser les forces dispersées.

Scanderbeg préféra donc soumettre son pays à un roi chrétien plutôt que de le voir occupé par les Turcs. Venise lui refusant son appui, il se tourna vers Alphonse V qui se montra sans doute fort exigeant, mais qui tint parole. Pendant les années 1451-1458, les plus belles de l'histoire albanaise, le roi de Naples secourut efficacement Scanderbeg, ne cédant même pas devant des difficultés de plus en plus grandissantes, car maître au début de l'Albanie, il n'en resta finalement que le protecteur. C'est avec raison que l'historien roumain Jorga (1) reconnaît au roi de Naples un rôle extraordinairement important dans l'histoire albanaise. Pour sauver l'Albanie, il s'allia à d'autres puissances balkaniques et italiennes ; en particulier, il obtint du Pape Nicolas V un décret accordant des faveurs à tous ceux qui se porteraient au secours de Scanderbeg (2).

Étendant ses accords, le roi de Naples conclut, le 7 juin 1451, un traité spécial avec les Araniti. Lentement mais sûrement, il

figure pas chez EUBEL, *Hiev. cath.*, t. II, p. 156, mais pour ces années, cet auteur ne signale aucun évêque. L'hypothèse de Marinesco (p. 44) touchant « l'orthodoxie » de Scanderbeg est absurde et sans aucun fondement historique. La famille Castriota était catholique depuis longtemps. En 1407, Jean Castriota, père de Scanderbeg, est custode de l'évêché d'Arbëni (Arbanum), LJUBIĆ, t. V, p. 94 ; ŠUFFLAY, dans THALLÓCZY, t. I, p. 240 ; JIREČEK, *Arch. f. slav. Philologie*, t. XXI, p. 88. En 1458, le Pape écrivait à Scanderberg : « ...animi tui magnitudinem, quam contra eos [Turcos] ut decet principem catholicum... adhibes... » RAYNALDI-LADERCHIUS, t. XXIX, p. 144, pour ne citer que ce seul passage, car les lettres pontificales font très souvent allusion à sa foi catholique.

(1) JORGA, *Brève histoire de l'Albanie*, p. 47.

(2) MARINESCO, p. 46.

mit ainsi la majorité des seigneurs albanais sous son influence.

Par son traité avec Naples, — qui échoua en partie à cause de Venise, — Scanderbeg renforça sa position vis-à-vis des Turcs. En effet la République vénitienne surveillait étroitement l'Albanie. Ayant ses agents partout, elle apprit bientôt qu'une ambassade albanaise se trouvait à Naples. Dès le lendemain de la signature du traité, son sénat décida de ne plus payer la pension allouée à Scanderbeg (1). Depuis 1450, Alphonse V avait cependant fait la paix avec elle ; mais le nouveau traité conclu entre Naples et l'Albanie inquiétait la République. En effet, il menaçait ses possessions du littoral alors qu'elle faisait de grands sacrifices pour les maintenir et leur accordait une telle importance qu'elle les considérait pour ainsi dire comme une partie de son propre état. Ainsi ce traité plaça Scanderbeg entre l'inimitié de Venise et la protection du roi de Naples.

En vertu du traité, Alphonse V envoya en Albanie, au mois de juin 1451, un officier de sa trésorerie, Bernard Vaquer, avec les pouvoirs de commissaire spécial. Vasquer commandait un petit corps de troupes, qui ne dépassait pas 100 fantassins. De plus, il apportait des vivres à Scanderbeg. D'autre part, le roi avait déjà fait remettre à l'évêque de Croïa, lors de son séjour en Italie, du salpêtre et du soufre, destinés à la défense de la ville et une grande quantité de blé (2). Le commissaire d'Alphonse V devait d'abord présenter ses lettres de créance (3) à Scanderbeg, puis prendre possession du château et de la ville de Croïa. En outre, il devait prendre des dispositions nécessaires pour la défense des forteresses albanaises. Une fois installé dans la ville, il irait demander aux habitants, au nom du roi de Naples, de lui prêter hommage et fidélité. Il devait informer le roi de la configuration géographique du pays, de l'autorité dont jouissait Scanderbeg, de l'attitude de ses sujets, bref de tout ce qui pourrait le renseigner en vue de décisions ultérieures. Vasquer était chargé également de percevoir les impôts dûs au roi en vertu du traité ; si Scanderbeg refusait de les payer, il en informerait le roi dans le plus bref délai.

(1) MARINESCO, p. 45 ; JORGA, III, p. 268.

(2) CERONE, *o. c.*, p. 177 ; MARINESCO, p. 47.

(3) Le document est publié par CERONE, *ASPN*, t. XXVIII, p. 179-180. L'original : *Archivio de la Corona d'Aragón*, Reg. 2697, f^o 1656. MARINESCO, *l. c.*, signale seulement les choses principales.

La mission de cet envoyé d'Alphonse V dépassait même les limites territoriales de l'Albanie. Vasquer s'adressait non seulement à Scanderbeg, mais aussi à d'autres alliés des pays voisins, tels qu'Étienne Voucschitsch de Bosnie : celui-ci était invité à son tour à lui faciliter l'accès auprès d'Hunyadi, auquel le roi le recommandait également.

Alphonse V s'efforçait de consolider sa souveraineté en Albanie, plus qu'ailleurs dans les Balkans. A partir du mois de juin 1451, dit l'historien roumain Marinesco, Croïa, qui avait été jusqu'ici attachée à Scanderbeg, n'appartenait plus au guerrier albanais : pendant des années une garnison napolitaine, commandée par les Catalans, séjournait dans ce nid d'aigle de l'Albanie, tandis que Castriota continuait, privé de sa capitale, la guerre qui l'a rendu fameux (1). Il est vrai que Croïa fut cédée au roi Alphonse V ; mais l'affirmation de Marinesco est exagérée, car la ville resta effectivement sous la domination de Scanderbeg. En fait, l'aide prêtée par le roi napolitain était tellement faible qu'elle ne pouvait en rien changer la situation militaire. Le château était occupé par une garnison mixte, composée d'étrangers et d'Albanais. Il faut ajouter que la capitale de Scanderbeg n'a couru aucun danger pendant le règne d'Alphonse V ; ce n'est qu'après la mort de celui-ci qu'elle subira de nouveaux sièges, lorsque le roi de Naples se révélera impuissant à résister aux attaques de Mohammed II et qu'il devra lui-même faire appel à Scanderbeg pour protéger son propre royaume. Scanderbeg resta donc toujours le grand défenseur de sa capitale Croïa, en même temps que de l'Albanie, contre les attaques répétées des Turcs.

En vertu du traité, Alphonse ne pouvait rien changer à Croïa. S'il y installa une garnison, ce fut à la demande de Scanderbeg lui-même, qui croyait par là mieux protéger sa capitale. Comme nous l'avons dit, la garnison étrangère ne comptait que 100 fantassins napolitains. L'aide prêtée par le roi aragonais était donc surtout d'ordre pécuniaire. Comme suzerain, Alphonse V avait plus de devoirs que de droits en Albanie (2). Cependant son plan grandiose d'étendre sa puissance sur les Balkans échoua à cause de l'insuffisance de ses armées, à cause aussi des divisions

(1) MARINESCO, p. 48.

(2) CERONE, *o. c.*, p. 208-209.

intérieures qui travaillaient ces pays. Même la victoire de Belgrade, remportée en 1456 sur les Turcs, ne put le rapprocher de ce but. A cette époque, l'Albanie se trouvait déjà profondément divisée : les Turcs et la république de Venise y avaient habilement exploité le mécontentement provoqué par les concessions de Scanderbeg à Alphonse V ; ils y avaient suscité des guerres civiles et des trahisons.

Quoique le traité ne soit pas connu (1) des anciens biographes de Scanderbeg, ceux-ci nous laissent des détails fort curieux à son sujet. Ainsi, Vaquer lui-même eut vent de certains mécontentements ; on signale indirectement les précautions que le commissaire du roi devait prendre afin de ménager les susceptibilités des Albanais qui redoutaient une domination étrangère (2). On peut supposer qu'en s'alliant à Alphonse V, Scanderbeg n'avait pas tenu compte de l'avis de ses intimes, ce qui lui causa de graves ennuis.

Quoi qu'il en soit, vers le printemps de l'année 1452, Scanderbeg faillit être victime d'un attentat. A la suite de la nouvelle situation créée par le traité, le chef albanais avait proposé aux siens d'attaquer Svétigrade et Bérat, mais cette proposition fut repoussée par les seigneurs albanais. Entretemps il entreprit la construction d'une nouvelle forteresse au cap de Rodoni (Muzhli), sur la mer. Un jour, sortant de la ville de Croïa pour inspecter les travaux, il fut averti par un inconnu que des hommes, embusqués dans la forêt de Krabi, l'attendaient pour l'assassiner. Le capitaine G. Balcha y fut envoyé immédiatement. Effectivement il y trouva huit hommes dont cinq furent tués et trois faits prisonniers. Mis à la torture, ces derniers avouèrent être des Turcs envoyés par le sultan, mais ils étaient accompagnés de deux albanais, qui avaient été tués (3). Tout le monde pensa alors que les auteurs de cet attentat étaient les Ducagin (4),

(1) Ce traité est connu par LAONIKOS, *o. c.*, p. 432 et par AENEAS SYLVIUS PICCOLOMINI, *Opera*, p. 407 ; il a été utilisé par ZURITA, *Anales de la corona d'Aragón*, t. III, l. XV, f° 322 et par SUMMONTE, *Historia della città e regno di Napoli*, t. III (1675), p. 120-121.

(2) « E ordenera e comandera lodit comisari que los dits infants facem segons li aparra per servey e honor del dit senyor Rey e per defension e socors del dit senior Jordi e de quell pahis ». CERONE, *o. c.*, p. 180.

(3) ANTIBARENSIS-BIEMMI, IV, l. p. 289-290, 298-299.

(4) Nous sommes de nouveau en présence des Ducagin, sur lesquels les auteurs sont en complet désaccord. MARINESCO, *o. c.*, p. 55, dit qu'il s'agit ici de Paul

mais en réalité on se trompait : un complot plus vaste était ourdi, paraît-il, contre Scanderbeg par trois de ses meilleurs généraux qui s'étaient distingués dans la guerre contre les Turcs : Moïs Dibra, son neveu Hamza Castriota et Georges Balcha, tous trois appartenant à des familles nobles et puissantes. L'un après l'autre ils trahirent la cause de Scanderbeg. Les Ducagin étaient donc étrangers à cette affaire, mais ils avaient surtout écouté les excitations de Venise et des Turcs pour oser déclencher la guerre civile.

A la demande du roi Alphonse V, le Pape Nicolas V chargea l'évêque Paul de Drivasto de faire une démarche auprès de Paul et de Nicolas Ducagin, qui étaient considérés comme les provocateurs de l'attentat contre Scanderbeg. L'évêque réussit à les convaincre qu'une guerre civile ne profiterait qu'aux Turcs. Ainsi le conflit fut momentanément évité. Les Ducagin ne furent jamais des alliés sincères de Scanderbeg. Ils prirent part un peu plus tard à la ligue d'Alessio, mais leur appui ne fut pas inconditionné. Bien que plusieurs des leurs étaient protégés par la république de Saint-Marc, ils continuèrent cependant à molester Venise et l'Albanie, à l'instigation des Turcs.

et de son fils Nicolas. Il prétend même que Paul était beau-père de Scanderbeg. Il cite HOFF, *Chroniques*, p. 294 ; mais d'après celui-ci, il avait épousé une sœur d'Araniti. D'autre part, Nicolas Ducagin ne semble pas être fils de Paul. Dans une bulle pontificale de 1454 on lit : «... quod quondam Nicolaus et nobiles viri Paulus et alii Ducagini Albanie certis ex causis et... propter graves dissentiones et discordias... quae inter eum et... Georgium Castrioth Scanderbech diu viguerant... praefatus Paulus et nobiles viri filii et heredes dicti Nicolai...» THEINER, *Vetera Mon. Slav.*, t. I, p. 413-414. Je crois qu'on est en présence de Ducagin de branches différentes : ceux de la Zadrima vers la montagne de Kreshta jusqu'en Mirdita, vers le Nord-Est, et ceux de la région nord-est de Scutari, aux environs de Drivasto et dans le Polati. Aujourd'hui ces endroits sont appelés les montagnes des Ducagin ou tout simplement les Ducagin. Une bulle pontificale de 1459 dit « quod iniquitatis filius Lecas Ducaginus, et alii iniquitatis fratres Polacences majores in Albania domini temporales, proprie salutis immemores, quondam Pauli ipsorum genitoris monitis et voluntatis in ea parte penitus repugnantes eisdem Turchis... se confœderare... » (L. VIII, Bull. f° 276). Cfr RAYNALDI-LADERCHIUS, *Annales*, an. 1459, t. XXIX, p. 353. Elle confirme par conséquent que Léca (Leka) était fils de Paul Ducagin. Antibarensis-Biemmi, comme nous l'avons vu, est du même avis. Il ajoute aussi que Leka et non Nicolas fut l'assassin de Léca Zaccaria. Au siège de Croïa, les Ducagin (probablement Paul et Nicolas) soutiennent le parti de Scanderbeg. Le zèle pour la religion de Paul, père de Léca, est mis en évidence par ce biographe.

En 1452, le chevalier catalan Ramon d'Ortafa (1) devint gouverneur de Croïa. Il était chargé de veiller à la sécurité de la ville et au maintien du catholicisme. Il avait aussi mission de s'efforcer de récupérer les contrées tombées aux mains des Turcs et de s'emparer d'autres territoires si cela lui était possible. Ramon d'Ortafa confia la garde du château de Croïa au Catalan P. Scuder. Il répara l'édifice qui se trouvait dans un mauvais état ; il fit des approvisionnements en armes et en munitions, pendant qu'il fortifiait d'autres points du pays, susceptibles de pouvoir résister aux Turcs, spécialement le château situé au Cap de Laqui (Laçi) (2); pour ce dernier point stratégique, le roi lui avait recommandé de le mettre le plus tôt possible en état de défense.

Quelque temps après, Alphonse V envoya en Albanie un nouveau contingent de soldats et des provisions. Il ordonna au gouverneur de Croïa de veiller à ce que les habitants de la ville ne fussent pas molestés par les soldats. Il envoya à Scanderbeg une pièce de brocart d'or et l'assurance de ses intentions de poursuivre la lutte contre les Turcs. Remarquons que les lettres de recommandation, confiées au nouveau gouverneur, parlent aussi des autres seigneurs albanais, alliés de Scanderbeg ; elles ne font pas mention des Ducagin.

Alphonse V avait pris des mesures spéciales en faveur de la ville de Croïa. La capitale albanaise était en effet une ville affranchie, et, en 1457, le roi aragonais confirma les privilèges à l'« universitas oppidi Croarum ». Ce diplôme (3) ne parle pas de Scanderbeg. L'« universitas » ou communauté de Croïa se composait d'un évêque, du clergé, du magistrat et des hommes libres. La ville jouissait d'un privilège très étendu, non seulement dans ses murs, mais aussi au dehors. Ces privilèges, confirmés par le roi Alphonse V, dataient de l'époque d'Andronic II et d'Étienne de Serbie. Entre autres, les citoyens ne devaient pas payer la gabelle.

(1) MARINESCO, p. 59-61.

(2) D'après *A Alb*, t. II, p. 362, n. I, cité par Marinesco, Laqui se trouvait près de l'embouchure d'Ichmi (Ishmi). Pour Antibarensis, ce serait Copo Rodoni (Muzhli), ce qui est plus exact. Car le Laqui auquel ce document fait allusion est Laçi, localité qui s'étend actuellement encore jusqu'à la mer, et se termine par le cap de Rodoni (Muzhli).

(3) THALLÓCZY, *Illyrisch-albanische Forschungen*, t. I, p. 134-135, 147-151. Il est impossible d'identifier les noms cités à cause des erreurs de graphie. Le seul nom qu'on peut reconnaître est celui de Fierza (Pherza), paroisse près du Drin.

Pendant que les Turcs, sous la conduite de Mohammed II, concentraient leurs efforts contre Constantinople, Scanderbeg s'efforça de consolider la situation militaire et politique en Albanie. Mais il rencontra sur sa route les Ducagin, qui étaient encouragés par les Turcs et surtout par Venise. La république de S. Marc voyait d'un si mauvais œil le traité conclu entre Scanderbeg et Alphonse V ; que le roi lui-même crut devoir envoyer une réclamation au Doge. Il lui rappelait que lors de la paix, conclue en 1448, la Seigneurie s'était engagée à payer au guerrier albanais une pension annuelle de 1.400 ducats et, de plus, à ne pas aider, ni permettre l'accès des rebelles dans ses possessions. Jusqu'en 1451, le traité avait été respecté dans ses grandes lignes. Mais à partir de cette dernière date, la république de S. Marc semblait sortir de sa neutralité en excitant les Ducagin à créer des difficultés en Albanie. Le roi de Naples demanda au Doge de faire cesser ces excitations ; lui-même d'ailleurs, en concluant un traité avec Scanderbeg, n'avait pas voulu s'engager à intervenir en Albanie en cas de guerre civile (1).

La politique orientale de Venise prit un autre cours à partir de 1453. La prise de Constantinople avait en effet gravement compromis ses intérêts. Les cruautés exercées par le sultan sur la personne du bailli vénitien et l'ambition que Mohammed II révélait par ses conquêtes, amenèrent la Seigneurie à changer d'attitude envers les Turcs. Ce changement de politique eut ses répercussions en Albanie. Tout en reprochant au roi de Naples de s'immiscer dans les affaires de l'Albanie, Venise prit des mesures pour la défense de ses possessions et, en septembre 1453, elle confirma les clauses de la paix avec Scanderbeg. De son côté, ce dernier s'était offert comme médiateur entre la République et le despote Georges Brancovitsch qui étaient alors en guerre. La lutte cessa grâce à son intervention, sans qu'une véritable paix cependant ne fut conclue (2).

Au mois d'octobre de la même année, la République permit à un de ses proviseurs d'accompagner Scanderbeg dans son voyage à Naples et à Rome ; mais il nous manque des détails sur ce voyage. Ce fait cependant prouve lui aussi que le malentendu entre Scanderbeg et Venise était apaisé.

(1) MARINESCO, p. 65-66.

(2) LJUBIĆ, t. X, p. 17.

En 1454, le gouverneur, Ramon d'Ortafa, fut autorisé à battre monnaie en argent à Croïa, à savoir des réaux « de la liga », ayant le poids et la date de ceux qu'on frappait en ce moment à Naples (1). Alphonse V estimait donc que la ligue albanaise, constituée par lui, était solidement établie.

Reconnaissons que les visées de ce suzerain dépassèrent souvent les clauses du traité. Elles durent bientôt être abandonnées après le siège de Bérat, en 1455, lorsque l'armée albanaise, renforcée par un bon contingent napolitain, fut battue et en grande partie anéantie.

La cause de cette défaite fut sans aucun doute la trop fréquente immixtion d'Alphonse V en Albanie. Le meilleur général de Scan-

(1) MARINESCO, *o. c.*, p. 80-81, affirme ne pas avoir pu comprendre ces mots « de la liga » (le document est en catalan). Il me semble qu'il n'y a pas beaucoup de doutes. Il s'agit ici de monnaies frappées au nom de la ligue albanaise d'Alessio. — Marinesco, à qui revient principalement le mérite d'avoir éclairé les rapports entre Naples et l'Albanie, exagère la portée du traité. Il est sous l'influence de Barletius, qu'il considère comme un romancier ou un panégyriste. Il arrive même à penser que tous les historiens précédents se sont basés sur lui ! Mais bien avant Barletius, l'Antibarensis (l'anonyme d'Antivari), simple biographe, relate minutieusement, en indiquant même leurs dates, de nombreux faits qui sont racontés avec un grand souci d'impartialité.

Remarquons, d'autre part, que Marinesco est sous l'influence de divers auteurs qui, plus ou moins, ne voient en Scanderbeg qu'un simple condottiere, capitaine, chef de famille, etc. Mais le traité conclu avec Naples n'a pas modifié sa situation : comme auparavant, il était un général chrétien qui veut lutter contre les Turcs, tout en s'appuyant sur Naples, sur Venise et sur la papauté, ou sur n'importe quelle puissance chrétienne, quand ses propres forces ne lui suffisent pas. Le traité de 1451 n'a donc qu'une valeur relative pour la carrière guerrière de Scanderbeg ; il concerne la ville de Croïa, ville libre ; en outre, il confirme uniquement l'union qui existait déjà, mais provoque d'autre part des mécontentements, même chez des seigneurs albanais. Très indépendant, épris d'un haut idéal de bravoure, le peuple albanais ne supporte que fort difficilement la suzeraineté étrangère ; bien souvent, il refuse de se donner lui-même un chef. Aussi les Turcs eux-mêmes n'ont jamais vraiment dominé les Albanais ; car après avoir cédé momentanément devant une force supérieure, ceux-ci apparaissent bientôt comme les chefs, les pachas et les vizirs les plus puissants de l'Empire ottoman. Par conséquent, le traité avec Alphonse V n'avait qu'une valeur relative. Dans une lettre de ce roi, on voit que celui-ci n'avait d'autre désir que de voir l'Albanie forte et capable de résister aux Turcs : « Credimo site informato como li Turchi continuamente fano guerra a li populi e Chrystiani de Albanie li quali nuj(noi)e per opera de carita per la fede che teneno e per la quale sosteneno la dicta guerra. E perchè molti de li baroni de la so' venuti qua e recomandatosi e datosi a nuj e per molti altri boni respecti li havimo molti cari e tenimoli homini nostri et poiche li Turchi sono moltopiù posstenti che loro... » MONTI, dans *Studi Albanesi*, t. I, p. 57. Alphonse V restait pour Scanderbeg et les siens un ami fidèle. C'est peut-être le seul chef d'État qui a bien compris la situation.

derbeg, supportant de gré ou de force l'autorité du grand chef, à laquelle venait s'ajouter celle d'Alphonse V, passa le lendemain même de la catastrophe du côté des Turcs ; il fut suivi par deux autres, dont le neveu de Scanderbeg, Hamza. On ne peut pas expliquer autrement, semble-t-il, la trahison de ces trois généraux : Moïs Golem Dibra, Georges Stresio Balcha et Hamza. Ils avaient probablement coopéré à l'attentat de 1452 contre Scanderbeg, fomenté, croyait-on, par les Ducagin ; mais ceux-ci furent, reconnus et déclarés innocents (1).

Après la chute de Constantinople, Alphonse V dut abandonner ses projets. En groupant une coalition balkanique, il ne voulait plus désormais que prévenir une invasion turque en Italie. Ce nouveau plan réussit pleinement. Par sa résistance acharnée en Albanie, Scanderbeg empêcha les Turcs d'attaquer l'Italie, ce qui était un des objectifs du sultan Mohammed II. Après la mort de Scanderbeg, le Turc envahira le royaume de Naples.

La politique d'Alphonse V visait tout particulièrement la défense des côtes albanaises. Après avoir conclu, dans ce but, des traités avec Scanderbeg, avec Araniti et avec d'autres princes albanais, il engagea, en 1454, des pourparlers avec Gin Zénébisi, seigneur de Vagénétiā, de Pyrgo, de Saiāda, d'Argyrocastre et de Parakalo (2). Il conclut avec lui un accord similaire à ceux contractés avec Scanderbeg et Araniti.

Comme nous l'avons vu, Gin Zénébisi, avait dû envoyer ses fils au sultan. L'un d'eux élevé à la cour du sultan, tout comme Scanderbeg et d'autres Albanais, s'était enfui en 1454. Son père l'envoya à Naples, où, au mois d'août, Alphonse V le fit baptiser et lui donna son prénom (3). Ce jeune prince rentra ensuite

(1) ANTIBARENSIS-BIEMMI, l. IV, p. 298. Voir aussi JORGA, *Brève Histoire de l'Albanie*, p. 46.

(2) JORGA, *Notes*, I, p. 100 ; HOPF, *Chroniques*, p. 299.

Après la mort de Gin Zénébisi, un de ses fils, nommé Hamza, abjura le christianisme et arriva à une importante situation dans l'armée turque. Il fut nommé, en 1460, par le sultan, gouverneur de Mistra. HOPF, *Griechenland*, t. II, p. 122. MARINESCO, *l. c.*, croit que ce Hamza Zénébisi doit être identifié avec le soi-disant Hamza Castriota, qui a trahi Scanderbeg. En réalité, Hamza Castriota ne peut pas être confondu avec Hamza Zénébisi. En 1460, quand Hamza Zénébisi fut nommé gouverneur de Mistra, Hamza Castriota se trouvait à Naples, envoyé par Scanderbeg, comme traître. Voir plus loin.

(3) MARINESCO, p. 91. L'auteur note avec raison que les familles des Castriota et des Zénébisi portaient souvent des prénoms de deux rois de Naples : Alphonse

dans sa famille à Castrovilari en Albanie avec le catalan Jean Claver. L'hospitalier Claver apparaît cette fois-ci avec le titre de vice-roi de ces contrées.

Un peu plus tard on rencontre apparaît sur la côte de l'Épire une autre maison vassale d'Alphonse V, à savoir la famille des Tocco. Puis en 1456, Pierre Span, chef des Span de Drivasto, et ami de la république de Saint-Marc, vient se ranger aux côtés des autres princes albanais et renforcer le parti d'Alphonse V. Mais vers la même époque, Araniti fait défection, et passe du côté de Venise. Il fut nommé condottiere dans l'Albanie du nord, de Scutari à Durazzo (1).

La rivalité entre Venise et Naples se traduisit ainsi en Albanie par toutes sortes d'intrigues, et provoqua parmi les seigneurs albanais de profondes divisions. On peut s'étonner dès lors de la ténacité de Scanderbeg, qui poursuivit, malgré tout, sa carrière glorieuse. Il la devait sans doute à sa bravoure et à son génie militaire, qui le rangent à bon droit parmi les grands généraux de l'histoire (2).

et Ferdinand. Cependant, le fils de Scanderbeg porte celui de son grand-père, Jean. Quant aux fils de Jean, la remarque de Marinesco se vérifie.

(1) HOPF, t. II, p. 134.

(2) FALLMERAYER, t. VIII, p. 732.

CHAPITRE VI

LA LUTTE DE L'ALBANIE CONTRE LE SULTAN MOHAMMED II (1451-1461)

Lorsque Mourad II mourut en 1451, son fils Mahommed II, âgé de vingt et un ans, lui succéda. La vie de ce prince, — un des plus grands sultans de Turquie, — offre de frappants contrastes. Animé de sentiments barbares, cruels et vicieux, il possédait d'autre part de brillantes qualités d'homme d'État, de général et d'organisateur. Il s'adonnait aussi avec passion aux sciences : il parlait plusieurs langues, se livrait avec intérêt à l'astrologie, lisait avec assiduité les récits des exploits d'Alexandre le Grand, de Jules César et des empereurs de Byzance. Infatigable au travail, il se montrait en outre vigilant et ferme dans le gouvernement et inexorable dans la répression des injustices, commises envers l'État ou le peuple. Il connaissait à merveille l'art militaire et se distinguait par sa bravoure dans les nombreuses guerres qu'il entreprit au cours de son règne. Rompant avec la tradition islamique, Mohammed II se déclara protecteur des arts et appela à sa cour des peintres étrangers. Sa mère, fille du despote de Serbie, lui avait appris quelques éléments de la religion chrétienne ; mais il finit bien vite par les oublier et tomba dans l'indifférence religieuse (1).

Avec l'avènement de Mohammed II, la situation de Scanderbeg devint plus critique. S'il pouvait espérer une entente avec Mourad II, le chef albanais devait tout redouter de la part du nouveau sultan qui ne cachait pas ses visées de mettre la main sur toute l'Europe orientale, voir même sur l'Europe occidentale. Il devinait que, pour Mohammed II, il était un rebelle, un traître, un ennemi implacable, parce qu'il constituait le plus grand obs-

(1) Voir différents jugements sur la personnalité du sultan Mohammed II, dans VASILIEV, p. 337 ; JORGA, *Geschichte*, t. II, p. 3 ; DUPONCET, p. 303-306.

tacle à l'extension de son empire. Il avait infligé des défaites cuisantes à la grande armée turque ; le nouveau sultan ne manquerait pas de venger cet affront (1). C'est devant cette menace que Scanderbeg conclut avec Alphonse V de Naples le traité dont nous avons parlé.

Au début, Mohammed II adopta vis-à-vis de l'Albanie une politique qui feignait d'ignorer cet ennemi. Il se trouvait d'ailleurs absorbé par une campagne de représailles dirigée contre Ibrahim-beg, émir de Caraman, et contre l'émir turc de Mentesché (2). Il laissa ainsi quelque répit à l'Albanie. Néanmoins, il suivit avec intérêt les divisions que provoquèrent dans ce pays l'immixtion du roi Alphonse V, et les rivalités entre Scanderbeg et les Ducagin. Nous avons déjà dit que la guerre civile ne put être évitée que grâce à l'intervention de l'évêque de Drivasto, mandaté par le Pape. Mais les Ducagin se laissèrent finalement gagnés par le sultan, car ils furent peu après excommuniés pour l'avoir appelé à leur secours contre Scanderbeg (3).

Deux armées turques furent envoyées contre l'Albanie pendant l'été de 1452. Le pacha turc (4) qui les commandait, avait conçu le projet de prendre Scanderbeg entre deux feux. Une première armée de 10.000 hommes, placée sous le commandement de Hamza-beg, s'approcha de la forteresse de Modrisa, où Scanderbeg l'attendait avec une armée de 14.000 soldats (5). La lutte s'y engagea et tourna en faveur des Albanais ; la défaite turque fut complète : Hamza-beg fut fait prisonnier avec son état major, et son armée anéantie en grande partie. Mais Scanderbeg fit grâce au chef turc et l'invita même à sa table (6).

Mais à peine cette bataille fut-elle terminée que Scanderbeg

(1) LAONIKOS, l. VIII (éd. de Paris), p. 229 : « quem pater [Mourad II], quamvis saepe debellare cœpisset, vincere nequivit ».

(2) JORGA, *o. c.*, p. 6. HOPF, *Griechenland*, t. II, p. 125, croit qu'il y a eu une campagne turque en Albanie en 1451, mais à tort, car en 1452 seulement, une armée ottomane fut envoyée contre Scanderbeg.

(3) ANTIBARENSIS-BIEMMI, l. IV, p. 298. Cfr RAYNALDI, a. 1452 n° 15 ; PISKO, p. 137.

(4) ANTIBARENSIS-BIEMMI, l. IV, p. 291, l'appelle Tilufo, ce qui ne correspond pas à un nom turc ; NOLI, p. 192, le nomme Talip-pacha.

(5) Nous reprenons simplement à nos sources les chiffres se rapportant aux armées respectives ; ces chiffres sont très souvent fort exagérés ; mais comme nous l'avons dit dans l'introduction, il est impossible de les réduire à des proportions exactes.

(6) SANSOVINO, cité par PISKO, p. 64, n. 133.

fut avisé qu'un autre pacha turc, du nom de Talip, approchait de la vallée de Mechadio (Meçadi). Pour effrayer ce nouvel ennemi, le chef albanais donna ordre de lier Hamza-beg et les siens et de les exposer à la vue de l'armée turque. Mais les guerriers Ottomans, 25.000 environ, dit-on, ne se laissèrent pas démoraliser. Toutefois, malgré leur bravoure, ils furent, eux aussi, vaincus par les Albanais. Cette nouvelle victoire fut due surtout à un acte de bravoure exceptionnelle de Moïs Dibra. Ayant reconnu le général turc, Moïs se lança au milieu des ennemis et d'un coup d'épée le tua net. La perte de leur chef mit les soldats turcs en fuite ; mais les Albanais, épuisés, n'eurent plus la force de les poursuivre. Au dire des chroniqueurs, les pertes turques, dans ces deux batailles, s'élevèrent à 7.000 morts et prisonniers (1).

Cette double victoire avait été remportée par les Albanais seuls (2). Elle provoqua un vif enthousiasme dans le peuple, mais aussi la crainte de représailles. Cette crainte grandit lorsqu'on apprit en Albanie que le sultan recrutait de nouvelles armées. En réalité, ces préparatifs étaient dirigés contre la capitale byzantine.

Cependant, Mohammed II ne laissa pas le pays de Scanderbeg en paix. Au mois d'avril 1453, il y envoya une nouvelle armée, placée sous le commandement d'Ibrahim-beg (3), ancien ami de Scanderbeg. Ce dernier essaya d'attirer l'ennemi à Mócrea, mais le capitaine turc (4) ne se prêta pas à cette manœuvre ; son but était d'ailleurs de garder simplement les frontières. Toutefois Moïs Dibra, ayant examiné les positions ennemies, conseilla à son chef d'attaquer les Turcs pendant la nuit, à la lumière de la lune. Le 21 avril 1453, Scanderbeg or-

(1) ANTIBARENSIS-BIEMMI, *o. c.*, p. 294-297.

(2) Marinesco prétend le contraire et rejette, selon son habitude, le témoignage de Barletius et y ajoute que les Turcs furent battus par Scanderbeg et les soldats italiens. Mais Antibarensis, en général bien informé des événements militaires, ne fait pas la moindre mention de leur présence dans l'armée de Scanderbeg. Le nombre des soldats napolitains, envoyés à Croïa, était tellement faible, qu'il ne mérite pas même le nom de renfort. Cette victoire est confirmée par des pièces de l'*Archivio de la Corona d'Aragón*.

(3) ANTIBARENSIS-BIEMMI, *o. c.*, p. 300, l'appelle Debra. Le même nom lui est donné par Barletius. L'anonyme vénitien (éd. 1545), ch. XVI, f° 18v, le nomme Debreambeg, ce qui veut dire Ibrahim-beg. Voir aussi Pisko, p. 65-66, JORGA, II, p. 485.

(4) ANTIBARENSIS-BIEMMI, p. 303.

donna à sa cavalerie de le suivre Pendant que ses soldats s'approchaient du camp turc, une formidable tempête éclata et terrorisa l'armée albanaise, au point que Scanderbeg hésita de passer à l'attaque ; mais les encouragements de Moïs Dibra et de son neveu Hamza eurent raison de ses hésitations (1).

Le capitaine turc était bien informé des manœuvres de son adversaire ; il avait pris des précautions spéciales pour parer à l'attaque des Albanais ; sachant que Scanderbeg se trouvait dans la mêlée, il espérait même le tuer et s'en débarrasser ainsi une fois pour toutes. Suivi d'un détachement de cavalerie, Scanderbeg se trouva tout à coup devant le capitaine turc et lui cria dans sa langue : « Voici, Ibrahim-beg, le temps de montrer ta bravoure ». L'ancien ami, devenu adversaire, voyant que Scanderbeg venait avec un petit nombre de cavaliers, donna ordre d'attaquer, et s'élança lui-même le premier contre les Albanais. Scanderbeg tenta de le pourfendre de son épée, mais il fut repoussé. Un soldat albanais acheva le coup manqué de son chef, mais tomba avec sa victime sur le champ d'honneur. Les Turcs s'enfuirent, poursuivis par les Albanais qui en massacrèrent un grand nombre. Comme il arrive souvent, on attribua au chef le haut fait d'arme du soldat inconnu albanais. Ce bruit s'accrédita et Scanderbeg laissait dire, car celui qui avait mérité cette gloire, avait disparu (2).

Après cette victoire, remportée le 22 avril 1453, Scanderbeg marcha vers le nord-est de l'Albanie et occupa quelques territoires (3), parmi lesquels on mentionne la localité de Cassi (Gashi), qui avait fait partie autrefois de ses possessions.

Un peu plus tard, le 29 mai 1453, Constantinople tomba au pouvoir des Turcs. Cette victoire leur ouvrit la porte d'une grande partie du monde chrétien. Après les triomphes de Varna (1444) et de Kossovo (1448), elle leur permit d'étendre leurs conquêtes à tout l'Orient. Quant à l'Italie, sa situation troublée favorisa notablement les Turcs. En effet, elle se trouvait alors déchirée par des guerres intestines : Venise luttait contre Milan,

(1) *Ibidem*, p. 305-306.

(2) *Ibidem*, p. 307 ; JORGA, II, p. 485, parle aussi de cette bataille ; PISKO, p. 65-66.

(3) « *Dominum Georgium Castriotam saepius audivimus continuo in armis contra Turcos versari ut nihil ad ejus virtutem et probitatem addi possit* » (Archives de l'État à Raguse), JORGA, II, p. 485.

tandis que le roi Alphonse V était en conflit avec Gênes et Florence. Nous avons déjà dit que devant le danger turc, le roi de Naples avait conclu un traité avec Scanderbeg ; mais il visait bien plus ses intérêts que ceux de la chrétienté. Le Pape Nicolas V assistait aussi impuissant aux conquêtes turques et tous ses efforts tendaient alors à la pacification de l'Italie (1).

Mais peut-être la grande conquête du sultan Mohammed II viendrait-elle ranimer l'Occident. Hélas ! elle ne put guère secouer les puissances occidentales, dont les chefs, imbus des principes de la Renaissance, se montraient de plus en plus indifférents aux questions religieuses et ne se préoccupaient que de l'honneur de leur famille et de la prospérité matérielle de leurs États. Cependant, à en croire les mémoires du temps, la chute de Constantinople provoqua dans tout l'Occident une véritable épouvante. Les hommes d'État et tous les esprits clairvoyants se disaient qu'une grande crise s'ouvrait dans l'histoire. A Venise, les lettres annonçant cet événement provoquèrent une véritable panique. A Rome, le peuple fut consterné et le Pape et les cardinaux furent pris de terreur (2). Pour parer au danger turc, Nicolas V adressa, le 30 septembre, une bulle à toute la chrétienté pour l'exhorter à prendre les armes ; mais sa voix resta sans écho. Bien plus, la république de Saint-Marc envisagea même l'éventualité de conclure un traité avec le sultan, pour sauver ses intérêts commerciaux (3). L'enthousiasme qui au moyen âge avait soulevé l'Occident contre le Turc, s'était évanoui dans l'Europe de la Renaissance. Lorsqu'on relit l'histoire de cette époque, on constate que seuls deux princes luttèrent encore de toutes leurs forces en faveur de la civilisation chrétienne : Jean Hunyadi et Georges Scanderbeg. A tous deux, le pape Nicolas V s'efforça, par tous les moyens, de procurer des renforts (4).

Cependant, pour satisfaire l'opinion, les princes chrétiens de l'Occident tentèrent de s'entendre en vue d'une guerre contre l'ennemi commun. L'empereur Frédéric III demanda au Pape de convoquer une réunion qui organiserait la nouvelle croisade. Venise et Naples se déclarèrent aussi prêtes à prendre des mesures. En fait, pendant qu'on négociait à Rome, la république de Venise

(1) PASTOR, t. I, p. 599 et suiv.

(2) *Ibidem.*

(3) ZINKEISEN, t. II, p. 37.

(4) KAYSER, *Papst Nicolaus V. und das Vordringen der Türken*, p. 215.

et le royaume de Naples organisaient la défense de leurs territoires situés sur les côtes de l'Adriatique. Le roi de Naples avisa le doge qu'il envoyait en Albanie son vice-roi, Ramon d'Ortafa ; en même temps, il pria Scanderbeg de secourir les villes du littoral (1), et intervint auprès du Pape en faveur du despote de Serbie, Georges Brancovitsch (2)

Entretiens, Scanderbeg entretenait des relations diplomatiques avec Raguse, la Hongrie et même avec Brancovitsch. Ses victoires récentes l'avaient pour ainsi dire désigné comme le chef de l'armée chrétienne qui s'opposait aux Turcs. Raguse, à cette époque, lui rendait cet hommage public : « ut nihil ad ejus virtutem et probitatem addi possit » (3). Le 3 septembre 1453, la république dalmate s'engagea devant le légat du Pape, qui se rendait en Albanie (4), de secourir Scanderbeg, à qui elle promit d'envoyer le neveu du despote serbe. Le 25 septembre, elle lui expédia, de la part du despote, un subside financier. D'autre part, elle décida d'envoyer à Hunyadi un noble ragusin (5).

Ainsi donc, les pays balkaniques se préparaient sérieusement à soutenir l'attaque imminente des Turcs. Ils escomptaient aussi l'appui de l'Occident ; mais cette attente resta vaine et même Scanderbeg, malgré le traité conclu avec Alphonse V, se vit obligé à poursuivre une politique indépendante vis-à-vis du roi de Naples (6). En effet, la conférence de Rome se révéla bientôt stérile. Bien plus, Alphonse V ayant réclamé l'appui de la garnison vénitienne, la république de Saint-Marc, se désolidarisant avec l'Occident, conclut une paix avec le sultan en 1454 (7). Désormais, il devint manifeste que Scanderbeg et ses alliés de Hongrie, de Serbie et la république de Raguse ne devaient plus compter que sur leurs propres forces.

Cependant, Scanderbeg continua à solliciter des appuis. Il d'adressa en même temps au Pape et à son allié Alphonse V. Son

(1) MARINESCO, p. 71.

(2) THALLÓCZY, *Monumenta* (1907), p. XXXIII ; MARINESCO, p. 72.

(3) JORGA, II, p. 485.

(4) Voir plus haut.

(5) IDEM, *ibid.* « ... de mittendo cum illustre domino Johanne de Huniad unum nobilem nostrum ».

(6) MARINESCO, p. 73, ne voit autre chose en Scanderbeg, qu'un vassal docile, qui suit en tout son souverain Alphonse.

(7) *Commemoriali*, I. XIV. Cfr *R. Deputazione veneta di storia patria*, t. X, V, p. 91-92 ; PASTOR, t. I, p. 603-604.

envoyé spécial à Rome, Paolo Gazulo (Gazulli), reçut effectivement du Pape des secours et partit pour l'Albanie. Quant à Alphonse V, il y envoya Ramon d'Ortafa, qui se trouvait encore à Naples ; celui-ci reçut ordre de rejoindre Scanderbeg, seigneur d'Albanie (1) et capitaine d'armes ; c'est la première fois que Scanderbeg reçoit le titre de « gentium armorum capitaneus » (2).

Le sultan Mohammed II se fit évidemment informer des préparatifs qu'on faisait en Occident et surtout dans les Balkans. Pour empêcher que la coalition, formée contre lui, ne devint trop puissante, il commença une nouvelle campagne contre la Serbie. Les récentes négociations entre le despote, la Hongrie, Raguse et l'Albanie, ainsi que les préparatifs dont on parlait en Occident, avaient suscité chez lui la crainte de voir se constituer une alliance magyaro-serbo-albanaise, appuyée par l'Occident. Or, il voulait avoir la route libre vers le royaume de Saint-Étienne. Ainsi, il entreprit la guerre contre le despote, qui réclama l'appui de Hunyadi. Le héros hongrois passa le Danube, battit l'armée turque et fit prisonnier Feriz-beg, commandant du sultan. Cette guerre causa la famine et la dévastation de tout le pays (3).

Le traité conclu entre Venise et le nouveau seigneur de Constantinople créait une nouvelle situation dans le Levant et en particulier en Albanie. Le roi aragonais prit des mesures pour le maintien de son hégémonie dans les pays balkaniques. Le 1^{er} juin 1454, un accord fut conclu entre lui et le duc de Saint-Sabbas, Étienne Voucschitsch. D'autre part, la mission d'Ortafa, avec le titre de vice-roi, s'étendait à l'Albanie et à la Slavonie (Dalmatie) (4). Alphonse V en augmentant le nombre des vassaux cherchait à empêcher les Turcs de s'établir dans le voisinage de l'Italie, surtout en face de son royaume.

La tactique du roi était dirigée tout particulièrement vers l'Albanie. Son vice-roi devait veiller à la défense des forteresses, au maintien de la religion, — il devait même ramener au

(1) JORGA, II, p. 48-49, doute encore comme s'il s'agissait d'Araniti.

(2) IDEM, *ibid.* MARINESCO, p. 75, croit que Scanderbeg était chef des troupes, qui avaient pour mission la défense des possessions d'Alphonse en Albanie. Il faut remarquer que les clauses du traité n'étaient pas encore réalisées et que c'est précisément l'année suivante qu'une armée albano-napolitaine entreprit le siège de Bérat, qui échoua complètement.

(3) JORGA, *Geschichte*, t. II, p. 56.

(4) MARINESCO, *o. c.*, p. 77-78.

catholicisme ceux qui l'avaient abjuré, — et à l'exploitation des salines au Cap de Rodoni. Le but de cette dernière mesure était simple : pour financer la guerre, le vice-roi devait retirer du pays même des revenus qui serviraient à fournir une pension aux vassaux albanais et à consolider les forteresses du pays. Ainsi Scanderbeg reçut comme pension annuelle 1.500 ducats et Araniti 300 ; la pension des autres nobles fut fixée par Scanderbeg et Ramon d'Ortafa, ce qui montre que le vice-roi et le chef albanais collaboraient dans le gouvernement du pays.

La paix conclue entre Venise et la Turquie en 1454 avait eu pour résultat de réconcilier les Ducagin avec Scanderbeg. Le Pape chargea les évêques d'Alessio et de Polati de faire confirmer cette alliance par un serment (1). On sait que dès 1452, l'évêque Paul de Drivasto avait obtenu la trêve entre Scanderbeg et les Ducagin, alliés de Venise. Un envoyé des Ducagin, Brexanus, vint à Naples en automne 1454. Il y prêta serment et fit hommage au roi au nom de son maître. Alphonse V lui fixa une pension annuelle de 300 ducats, à valoir sur les revenus des salines d'Albanie. En même temps, l'envoyé des Ducagin représentait Scanderbeg, qui expédiait une lettre au roi ; il était également chargé par le guerrier albanais de l'informer de ce qui se passait à Naples et en Italie (2). En effet, les événements semblaient y prendre une tournure favorable. En 1454, le moine augustin Simone da Camerino réussit à faire cesser les hostilités dans le nord de l'Italie. Cet exemple de pacification fut suivi par Florence et par d'autres seigneurs italiens ; Alphonse V ne se rallia à ce mouvement qu'en janvier 1455, après de longues hésitations. Cependant la paix italienne n'aida point sérieusement les Balkans. Ni la conférence de Rome, ni celles de Ratisbonne et de Francfort, en 1454, ne réussirent à pousser les Occidentaux à la délivrance de ces pays (3).

Comme nous l'avons dit, la seule résistance effective opposée aux Turcs vint de Hunyadi et de Scanderbeg. Mais tandis que celui-ci restait sur la défensive, le chef hongrois prit souvent l'offensive. Hunyadi s'appuyait sur les éléments locaux, sur des

(1) THEINER, t. I, p. 413-414 : « Vos igitur pacem et unitatem inter reconciliatos eosdem, ut praedicitur, stabilire et firmare, ac eam inviolabiliter observandam sub vinculo juramenti... »

(2) MARINESCO, p. 84.

(3) PASTOR, *o. c.*, p. 621-622 ; VOIGT, t. II, p. 104 ; MARINESCO, p. 86.

contingents de l'Empire et sur l'aide financière des Papes ; Scanderbeg comptait principalement sur la bravoure de son peuple ; de temps en temps, il fut secondé par un petit nombre de soldats italiens et par des subsides accordés, le plus souvent, par Naples, les Papes et la république de Raguse.

L'Albanie jouissait de la tranquillité pendant que le sultan Mohammed II guerroyait en Serbie d'où le despote Brancovitsch dut se sauver en Hongrie. Scanderbeg et Ramon d'Ortafa saisirent cette occasion pour passer à l'offensive. Ils avaient l'appui du roi Alphonse V, qui, au mois de mai 1455, leur expédia Palerino de Palerme avec 1000 fantassins ; il amenait comme renforts, Tesseo Sabello et Sancto Garillo, avec 1000 hommes (1).

Palerino, qui était déjà venu en Albanie au mois d'avril en mission d'information, était cette fois porteur d'une bonne nouvelle concernant la grande croisade qu'on essayait de réaliser depuis longtemps. Le Pape Nicolas V venait de mourir le 24 mars 1455. Son successeur, Alonso de Borja, qui avait pris le nom de Calixte III, était un Espagnol, ami et homme de confiance d'Alphonse. Le nouveau Pape se montrait ouvertement partisan enthousiaste d'une expédition armée contre les Turcs ; en réalité, comme l'affirme Pastor, aucun Pape ne mena avec une telle ardeur, avec une telle énergie farouche, la nouvelle croisade (2). C'est à cette date seulement que Scanderbeg et Musachi apparaissent avec le titre de conseillers royaux (3). Dans l'expédition qu'on organise contre Bérat, il n'est pas question d'Araniti, beau-père de Scanderbeg. Ce silence s'explique par le fait que Bérat était la capitale de la Musachia et faisait partie des possessions de la famille des Musachi, dont Musachio Thopia avait épousé la sœur de Scanderbeg. En outre, Bérat, d'après les chroniqueurs, fut laissée par testament à Scanderbeg, mais au moment même

(1) MAKUŠEV, t. II, p. 227. — BARLETIUS, l. VII, f° 132 v-133, parle de 1.000 hommes, dont 500 mousquetaires et 500 archers. ANTIBARENSIS-BIEMMI, *o. c.*, p. 510, parle d'un envoi de soldats, mais ne donne pas de précisions. MAKUŠEV, *l. c.* (d'après les sources d'archives), dit : « fanti mille ducento... cum casali cinque cento ».

(2) PASTOR, t. I, p. 274 et suiv.

(3) MARINESCO, p. 96, n. 4. Le nom Musachi était très répandu. Ici, il s'agit de Musachio Thopia, qui avait épousé Mamiza, sœur de Scanderbeg. Il périt au siège de Bérat, à la suite d'une mauvaise manœuvre et aussi à cause de l'envie que lui portaient les vétérans, qui voyaient de mauvais œil que le commandement lui avait été confié par Scanderbeg.

où il allait s'en emparer, elle fut occupée par les Turcs. On comprend que Scanderbeg n'ait pas renoncé à ses droits, mais pour les faire reconnaître, il se heurta à beaucoup de difficultés. En effet, un grand mécontentement régnait en Albanie. D'une part l'immixtion d'Alphonse et de ses envoyés, d'autre part l'intransigeance de Scanderbeg et sa politique centralisatrice, provoquaient des incidents, dont les suites furent très graves pour le pays. Le neveu d'Araniti, Moïs Golem Dibra, qui n'était pas d'accord avec Scanderbeg, trahit son pays au moment le plus critique. Araniti était probablement informé de cette trahison, car à partir de ce moment il se tourna vers Venise.

Au mois de juillet, une armée de 14.000 soldats, sous le commandement de Scanderbeg, attaqua la ville de Bérat. Dès les premiers jours, les assiégeants firent tomber une partie des murs de la forteresse. Le commandant turc demanda à négocier. Scanderbeg ne voulut d'abord point entendre parler de négociations ; mais cédant aux instances de son entourage, il accorda aux assiégés une trêve de onze jours. Cette trêve déplut sans doute à l'armée albanaise, dont la discipline se relâcha à partir de ce moment.

Peut-être qu'un autre grief, plus grave, fut cause de ce relâchement. Scanderbeg, en effet, avait confié l'armée à un jeune officier sans expérience, Musachio Thopia, son beau-frère (1) ; lui-même s'était ensuite retiré avec un contingent de 4.000 hommes, pour prendre une autre forteresse, dont le nom nous est resté inconnu (2). Cette mesure avait vivement mécontenté les généraux expérimentés, qui ne cachaient plus leur dépit. Dans ces conditions, la catastrophe devint inévitable.

Une force turque, de 40.000 cavaliers d'élite, dit-on, sous le commandement d'Evrenos-beg (3), surprit l'armée chrétienne le 26 juillet 1455, en massacra plus de la moitié (4) et mit les

(1) Musachio Thopia est faussement qualifié par HOFF, t. II, p. 134, de neveu de Scanderbeg.

(2) Tous les biographes confirment que Scanderbeg était absent. ANTIBARENSIS-BIEMMI, l. V, p. 317, dit qu'il était allé avec 3.000 cavaliers et 1.000 fantassins occuper une forteresse, dont il ne connaît pas le nom. LAONIKOS, o. c., p. 432-433, confirme les dires des chroniqueurs : « Scenderes vero, ut qui abfuisset, nihil mali passus est ».

(3) BARLETIUS, l. VII, fo 132 v.-133, relate les faits avec une exactitude peu commune. Il appelle le commandant turc Sabelia. ANTIBARENSIS-BIEMMI, l. V, p. 318, le nomme Breneze ; HOFF, t. II, p. 134, l'appelle Isa-beg.

(4) D'après les sources napolitaines, le nombre des tués aurait été environ

survivants en fuite. Parmi les tués, on compta Musachio Thopia et presque tout le contingent napolitain ; Musachio d'Angelina, autre beau-frère de Scanderbeg, fut blessé. Ce n'est qu'à la tombée de la nuit que s'arrêta la marche turque (1). On comprend que cette défaite porta un grand coup au prestige de Scanderbeg (2), malgré qu'il fût absent. Ce fut en revenant vers Bérat, à l'expiration de la trêve, que le chef albanais apprit le désastre de son armée. Il tenta de ranimer le courage de ses soldats, mais ses exhortations restaient sans résultat : ses troupes étaient terrorisées et leur confiance totalement ébranlée. Heureusement le commandant turc se retira après sa victoire. Par là même il laissa au pays quelque espoir de se redresser.

Cette défaite eut une grande répercussion en Italie. Le roi Alphonse V craignit qu'elle ne compromît définitivement sa politique en Albanie. Il avait espéré conquérir l'Épire du nord avec la ville de Valona, afin d'empêcher les Turcs d'attaquer l'autre rive de l'Adriatique (3). Ce plan d'attaque s'inspirait de prévisions clairvoyantes, car on verra plus tard, après leur conquête de l'Albanie, les Turcs passer par Valona en Italie. Déjà même après la bataille de Bérat, ils arrivèrent jusqu'à la mer.

de 5 à 6.000 hommes, MAKUŠEV, t. II, p. 150. PISKO, p. 139. — ANTIBARENSIS-BIEMMI, *o. c.*, p. 322, qui indique en général les chiffres les moins élevés, parle de 4.560 soldats et 200 sous-officiers tués. BARLETIUS, *l. c.*, donne un nombre de 5.000 tués.

(1) MAKUŠEV, *l. c.*, ANTIBARENSIS-BIEMMI, *l. c.*

(2) Les auteurs ne sont pas d'accord sur les détails de cette guerre. PISKO, p. 138-139, tout en se trompant sur le texte de l'Antibarensis, place la bataille en 1445. Certes, il y a un anachronisme chez l'Antibarensis, mais en examinant son texte de près, on s'aperçoit qu'il a simplement renversé l'ordre. Il place la bataille de Moïs Dibra en 1454, mais il oublie que plus haut (p. 327) il rapporte que Moïs avait fui après le massacre de Bérat. — MARINESCO, *l. c.*, p. 97-98, précise bien les faits, mais ne donne pas de détails. — FALLMERAYER, t. IX, p. 61-63, et HAMMER, t. II, p. 47, se trompent en fixant la défaite en 1456; voir MARINESCO, p. 99, n. 2.

Les soldats envoyés par Alphonse V furent presque tous tués. Palerino resta avec un peu plus de 200 hommes. La bataille décisive eut lieu le 26 juillet 1455. Voir MAKUŠEV, t. II, p. 150, qui donne le nombre des tués : « da cinque in sei milla Cristiani ». Les auteurs sont tous d'accord pour affirmer que l'armée turque comptait 40.000 hommes d'élite, tous cavaliers. Cela explique en quelque sorte sa brusque apparition. Un traître avait exposé le plan du siège : c'est Moïs Dibra, neveu d'Araniti, qui passa du côté des Turcs après la défaite albanaise.

(3) MAKUŠEV, *o. c.*, p. 148-149.

Quant à la république de Venise, elle craignait sans doute que cette défaite ne mit en péril ses possessions albanaises, mais, d'autre part, elle redoutait également l'extension de la puissance de Naples en Albanie. Prise ainsi entre un double danger, elle décida de s'opposer aux mesures que prendrait Alphonse V pour sauver l'Albanie. Cependant, l'opposition de Venise ne découragea pas le roi napolitain. « La rage du Grand Sultan et des Turcs contre les chrétiens étant devenue insupportable, écrivait l'ambassadeur milanais à Naples en 1455, le Roi et les barons de son royaume ont pris le signe des croisés le jour de la Toussaint » (1). Cette nouvelle effraya la ville des lagunes. A cette époque la rivalité des États italiens empêchait toute collaboration sincère en vue de la croisade (2). Milan, au contraire, applaudit à l'initiative du roi de Naples. Dans une lettre (3) que lui adressa le duc de Milan, nous lisons : « Après les hauts faits accomplis par S. M. sur terre et sur mer, il ne lui manque plus, pour arriver au faite de la gloire, que de se croiser pour aller combattre les infidèles ». On prétend qu'Alphonse V songeait en ce moment à envoyer en Albanie le condottiere Jacques Piccinino (4), protégé du roi aragonais et ennemi juré du vieux Pape.

Quoi qu'il en soit, dès le mois d'août 1455, Alphonse V envoya des secours à Scanderbeg. Des arbalétriers et des fantassins ainsi que des provisions affluèrent, vers l'Albanie (5). En outre au mois de septembre, l'infatigable hospitalier, Jean Claver, apportait quatre bannières royales destinées aux troupes de Scanderbeg. Le 20 septembre, le roi Alphonse V envoya les mêmes insignes à la Morée. Mais Venise supportait mal tous ces préparatifs. Au mois de septembre déjà, elle avait fait capturer quelques barques en route vers l'Albanie, en même temps qu'elle excitait les Albanais contre Alphonse V (6). Bien que redoutant le condottiere Piccinino, elle souhaitait le voir aller en Albanie, plutôt que le roi Alphonse V ; car une expédition personnelle du roi aragonais lui semblait signifier la main-mise sur ce pays

(1) Bibl. nation. de Paris, *Fond. ital. ms. 1613*, lettre 428^{me}. Marinesco, d'après Raynaldi, place ce fait au mois de septembre, mais c'est une erreur.

(2) MARINESCO, p. 100.

(3) Bibliothèque nationale de Paris, *Fond. ital. ms. 1613*, lettre 451^{me}.

(4) MAKUŠEV, t. II, p. 153 et suiv.

(5) M. RICCIO, *l. c.*, p. 434, 440. ; CERONE, *l. c.*, p. 181 ; MARINESCO, *l. c.*

(6) MAKUŠEV, t. II, p. 151.

auquel elle accordait la même importance qu'à la « terra ferma » (1).

On ignore si le roi aragonais a eu l'intention de se mettre à la tête de l'expédition en Albanie. Mais on sait qu'il essaya de convaincre Calixte III de se débarrasser de Piccinino, en le chargeant de porter en Albanie l'argent du Saint-Siège. Le roi offrit lui-même au Pape une somme de 20.000 ducats, en vue d'aider le condottiere italien ; il lui promit en outre d'envoyer pendant l'été de 1456 quinze galères dans les eaux de l'Albanie (2). Le vieux Pape loua sans réserve l'entreprise d'Alphonse V et engagea les princes chrétiens à s'y rallier ; mais il ne se prêta pas au piège tendu par le roi napolitain et refusa les services offerts par le fameux condottiere, qui n'était qu'un chef de bandes et un ennemi de l'ordre public.

Les tiraillements entre Alphonse V et Venise finirent par se transformer en une véritable guerre. De part et d'autre les intrigues se multipliaient. A cette époque, la situation de Scanderbeg semblait perdue. Un de ses meilleurs capitaines, Moïs Golem Dibra, l'avait abandonné après la défaite de Bérat (3).

(1) MARINESCO, p. 102.

(2) *Ibidem*, p. 103.

(3) Pisko, s'appuyant sur Sansonvino, raconte : « Nodimeno dopo questa clade (di Berat) gente di Scand. esso Moise perse la speranza che Scanderbegh piu si potesse defendere, et cosi si levò in tanta superbia contro quello, che andò a ritrovare Maumeth Principe cosidetto de Turchi, e fece a quello oblatione di discaciar Scanderbegh fuori del suo paese ». Pisko, p. 74-75. Il y a ici une contradiction frappante entre les auteurs et les biographes qui racontent la trahison de Moïs, surnommé Dibra. ANTIBARENSIS, l. V, p. 312 et suiv., place ce fait avant la défaite de Bérat, par conséquent, en 1454 ; il commet ainsi, semble-t-il, un anachronisme involontaire, car lui-même admet que la fuite de Moïs eut lieu après la défaite albanaise, donc en 1455. BARLETIUS est de cet avis. Raynaldi aussi se trompe d'année. HOPF, *Chroniques*, p. 300, d'après le chroniqueur Musachi, affirme que Moïs, après sa trahison, avait quitté les Turcs pendant la bataille et passé dans le camp de Scanderbeg, fixe la lutte contre Moïs Dibra en 1455. Alphonse V reçut la nouvelle d'une victoire de Scanderbeg en 1456 (juin). Cfr PASTOR, *l. c.*, ce qui confirme que Moïs avait fui en 1445 et livra une bataille en 1456, au cours de laquelle il fut battu.

Moïs Golem Commène Thopia était fils de Musachio, second frère d'Araniti, HAHN, *Reise*, p. 109-114. A cause de sa demeure dans la Dibra, il fut surnommé Moïs Dibra ou Dibrese (ANTIBARENSIS, l. V, p. 312). DU CANGE, *Hist. byz., Fam.*, XXX, p. 198, dit « Dibrensis », fils de Musachio, frère d'Araniti.

Moïs était un des meilleurs capitaines de Scanderbeg. Dans la guerre contre les Turcs, il se distingua partout, en rivalisant de bravoure avec Scanderbeg. Il était aimé et apprécié de tous les Albanais. Né d'une famille noble, il s'était révélé dans les luttes, brave, généreux et très indépendant ; il commandait les troupes de la frontière, et évitait la ville de Croïa et la cour. D'autre part, Scanderbeg, sachant bien qu'il avait à faire à un rival, le laissait libre. L'influence

De plus, durant l'automne de 1455, les Turcs commirent des atrocités dans le pays ravagé : ils exécutèrent sans merci les prisonniers et emmenèrent en esclavage les femmes et les enfants. Enfin, à ce qu'on dit, Scanderbeg aurait aussi perdu un petit territoire qui comptait environ 500 soldats (1) ; il s'agit probablement d'un domaine de Moïs Dibra. La situation tragique de l'Albanie rendit d'autant plus odieuse l'attitude de Venise. Alphonse V s'en plaignit amèrement auprès du Pape.

Le 1^{er} janvier 1456, on apprenait à Rome que les Turcs venaient de livrer deux importantes batailles : l'une près de Chios, l'autre en Albanie ; le 24 décembre 1455, ils avaient remporté la victoire à Chios, bataille livrée autour de Foglia Vecchia ; quant à leur bataille en Albanie, elle ne paraît pas avoir été une victoire (2) ; en tout cas le bruit qui circulait alors de la disparition de Scanderbeg était totalement erroné (3). Sans doute, comme nous l'avons dit, la situation de Scanderbeg était bien critique, mais elle était loin d'être désespérée. Grâce à l'appui d'Alphonse V, le chef albanais allait surmonter les nouvelles difficultés.

Au commencement de janvier 1456, Alphonse V envoya en Albanie Rinaldo del Duce (4), accompagné d'un contingent de fantassins et suivi, un peu plus tard, d'arbalétriers, sous la conduite de Jean de Soto (5). Vers le mois de mars, il expédia

de la politique alphonsoise doit avoir agi sur Moïs. Neveu d'Araniti, dont on ne parle plus à cette époque, excité par Venise et par les Turcs, craignant aussi la politique de Scanderbeg, qui voulait accaparer le pouvoir, Moïs passa du côté turc. La trahison est relatée par tous les chroniqueurs. Musachio (voir HOPF, *l. c.*) diffère des autres quant à la bataille livrée dans la Basse-Dibra, ce qui semble peu véridique, car il est partial ici, à cause du mariage de Moïs, qui avait épousé Zanfina (Séraphine), sœur de Jean (Gjon) Musachio. HOPF, *Chroniques*, p. 295-296.

(1) MAKUŠEV, t. II, p. 152 ; MARINESCO, p. 104.

(2) PISKO, p. 140 ; MAKUŠEV, t. II, p. 198. MARINESCO, p. 105, en se basant sur ces documents, admet une nouvelle défaite de l'armée albanaise. Le document n'est pas clair : « Hogi a la Santità del Papa sono giunte lettere sulle quali si narra come il Turcho et la gente sua hanno havuto in questi di prossimi due grandissimi conflicti, l'uno apresso de Syo, l'altro in Albania da lo Scanderbech, nel quale secondo si scrive e fatta uccisione e captività de molte et infinite persone » (PISKO, *o. c.*).

(3) HOPF, t. II, p. 134 suivi de PASTOR, t. I, p. 723, cités par MARINESCO, p. 105.

(4) MINIERI-RICCIO, p. 442 ; MARINESCO, p. 106.

(5) CERONE, p. 204, note.

d'autres arbalétriers, dont le chef était un allemand, nommé Gisbert Rafon (1). D'autre part, des soldats de toutes les nations, en quête d'aventures et enthousiastes des victoires de Scanderbeg, se dirigeaient vers l'Albanie. Ils répondaient aux exhortations du Pape et aussi aux offres d'Alphonse V, qui mettait alors tout en œuvre pour défendre ses possessions d'Albanie. Ainsi, au printemps de 1456, un chevalier français, probablement le héraut de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, vint en Albanie avec cinquante soldats ; ils s'enrôlèrent, pour un an, dans l'armée albanaise ; la ville de Croïa comptait dans sa garnison des Albanais, des Allemands, des Serbes et des Français (2) ; à un certain moment, on trouvera même en Albanie des Anglais venus pour lutter au service d'Alphonse V (3).

Ce fut probablement au mois de mai 1456 que l'Albanie subit une nouvelle invasion. L'armée turque, composée de 15.000 soldats, était conduite par Moïs. On raconte que la bataille débuta par un duel : Zaccaria Gropa tua un Turc qui avait provoqué en duel le plus fort des Albanais. Ensuite, pour rehausser son propre prestige, Moïs provoqua Scanderbeg en combat singulier. L'armée albanaise, redoutant la perte de son chef, lui déconseilla cet engagement, mais après quelques minutes d'hésitation, Scanderbeg accepta. Voyant Scanderbeg en face de lui, Moïs, pris de crainte ou de honte, s'enfuit aux applaudissements de l'armée albanaise (4). Une formidable averse retarda la bataille générale ; mais le beau temps étant revenu, la lutte s'engagea. Les armes albanaïses sortirent victorieuses de la mêlée : le transfuge Moïs voyait son armée, pourtant supérieure en nombre, complètement défaite et dispersée. On racontait que 10.000 Turcs étaient restés sur le champ de bataille. L'armée albanaise compta 860 morts dont 42 sous-officiers, parmi lesquels Marino Span (5). On prétend

(1) CERONE, *l. c.* ; MARINESCO, *l. c.*

(2) BARLETIUS, l. VI, f° 98 ; MARINESCO, p. 106.

(3) MARINESCO, *l. c.*

(4) ANTIBARENSIS-BIEMMI, *ibid.*

(5) *Id.*, *ibidem*. Est-ce que cette bataille a eu lieu ? Les deux biographes de Scanderbeg l'affirment. Elle est affirmée aussi par des documents des archives d'Aragon, où il est dit que Scanderbeg, en 1456, remporta une victoire, MARINESCO, p. 119. — Musachi, dans sa chronique (voir HOPF, *l. c.* et *Griechenland*, t. II, p. 133-134), admet la trahison de Moïs, mais nie le fait de la bataille. Ici le chroniqueur ne dit pas la vérité, peut-être à cause du mariage de Moïs avec une fille de sa maison, ou tout simplement parce qu'il ne voulait pas dénigrer un homme qu'il estimait pour sa grande valeur (*Chroniques*, p. 296). A noter que

que Scanderbeg aurait dit, à cette occasion, que la perfidie et la trahison rendaient Moïs plus courageux que l'honnêteté et la fidélité.

Après sa défaite, regrettant sa trahison, Moïs implora pardon à Scanderbeg. Celui-ci l'accueillit avec magnanimité et lui restitua ses biens (1); de plus, il défendit à quiconque de parler désormais de cette trahison. A partir de ce moment, Moïs resta fidèle à l'armée albanaise et continua, comme auparavant, à se distinguer par sa bravoure.

En 1458, les Turcs firent de grands préparatifs en vue d'envahir la Hongrie. Devant ce péril, le légat du Pape à Buda pria Calixte III d'expédier contre le sultan la flotte qu'il avait armée et qui avait été renforcée par celle du roi aragonais. D'autre part, cette expédition serait soutenue par des attaques déclenchées par Ibrahim-beg et par Scanderbeg. Les autres seigneuries italiennes se déclaraient prêtes à envoyer des secours (2).

Malheureusement Alphonse V se montrait plus préoccupé de ses intérêts personnels que de la croisade. Il imposa à la flotte pontificale de faire un détour par le port de Valona, trahissant ainsi l'idée du Pontife, qui avait préparé sa flotte au prix des plus grands sacrifices. Par cette manœuvre, il inquiéta également Venise. C'est vers la même époque, au mois de mai, qu'un envoyé d'Araniti, beau-père de Scanderbeg, apparaît à Venise, pour négocier sa réconciliation avec la République; il s'engagea à faire la paix ou la guerre avec tous ceux que la sei-

Scanderbeg suivait une politique de centralisation. Il confisqua la seigneurie de Moïs Dibra (*Chroniques*, p. 300), et à cause de cette annexion, Moïs passa du côté du sultan. Il y a une allusion à cette guerre dans la lettre adressée par Georges « Castrioth, alias Scanderbegh », au cardinal de Fermo, grand pénitencier (le card. Capranica), le 8 avril 1456 : « Le Turc fait de grands préparatifs. On dit que 14 mille hommes s'avanceront vers le Danube ou se dirigeront en Albanie. Ils sont déjà aux frontières. L'armée d'Albanie est en marche; elle est à même d'opposer une résistance. Il supplie le cardinal de faire en sorte que S. S. envoie de prompts secours ». On y parle d'un envoyé du Pape; Bibliothèque Nationale de Paris, *Fonds ital. ms.* 1613, lettre 465^{me}. Par conséquent la lettre confirme ce que disent les biographes : 14.000 hommes (15.000 d'après les biographes). La date du 8 avril montre que la bataille a eu lieu en avril ou peut-être au mois de mai, mais non au mois de mars, comme le prétend Marinesco.

(1) ANTIBARENSIS-BIEMMI, l. V, p. 346. Le biographe dit « suoi beni », et ne parle pas de principauté. BARLETIUS, l. c., est du même avis. Par conséquent, ils sont d'accord avec Musachio, HOPF, l. c., p. 300.

(2) PASTOR, t. I, p. 660-679; MARINESCO, l. c., p. 109; DOBNER, *Monumenta historica Bohemiae*, t. II, p. 415-417.

gneurie vénitienne lui désignerait ; en échange, il devint condottière dans l'Albanie de nord, de Scutari à Durazzo, et reçut une pension de 300 ducats (1).

Alphonse V fut évidemment mis au courant des manœuvres de Venise. Il prit donc des mesures en conséquence pour mieux soutenir Scanderbeg. Ainsi, il envoya des troupes catalanes pour occuper Chimara (Himara), localité d'Araniti, devenu allié de Venise, dont le vassal, un certain Pierre, était passé du côté d'Alphonse V ; il fit bâtir un château sur le port de Panormo (porto Palermo) ; enfin, il nomma, le 8 juillet 1456, son homme de confiance, Jean Claver, vice-roi de ces contrées et de la Morée. En septembre, celui-ci reçut de l'argent destiné à l'entretien des garnisons des châteaux, et diverses pièces de drap à distribuer aux seigneurs du voisinage (2). D'autre part, en 1458, Scanderbeg envoya Maramonte (3) au duc de Milan, rival perpétuel de Venise. Au mois d'octobre, il mandata une nouvelle ambassade à Milan et à Rome pour demander des secours ; effectivement Calixte III lui envoya de l'argent (4).

Entretemps les Turcs avaient établi leur domination sur l'Archipel grec. Mais leur grande campagne, dirigée contre Hunyadi, fut arrêtée et brisée à Belgrade, le 14 juillet 1456. Cette éclatante victoire remportée par Hunyadi, — et aussi dans une certaine mesure, par l'ardent prédicateur franciscain Jean de Capistran, — enthousiasma tout l'Occident. Scanderbeg adressa ses félicitations (5) au héros hongrois, qui mourut un peu plus tard, couvert d'une gloire immortelle.

Dans l'Épire, Zénébisi et son fils Alphonse, aidés de troupes auxiliaires envoyées par le roi de Naples, se défendirent avec succès contre les Turcs. Le Pape Calixte III aurait bien voulu leur envoyer des subsides, mais le trésor de la Curie était épuisé. Il leur adressa cependant ses encouragements et leur annonça qu'une nouvelle expédition serait faite contre les Turcs au printemps de l'année suivante (6).

(1) Voit plus haut.

(2) MARINESCO, p. 115.

(3) Bibliothèque Nationale de Paris, *Fonds ital.*, ms. 1613, lettre 474^{ms}.

(4) PASTOR, t. I, p. 723. L'envoyé à Rome s'appelait Georges Pellino, abbé de Sainte-Marie de Rotezio, ambassadeur habituel du héros.

(5) ANTIBARENSIS-BIEMMI, *o. c.*, p. 350.

(6) MARINESCO, p. 121. Voir RAYNALDI, a. 1456, n° 44.

La défaite turque de Belgrade provoqua une très vive joie dans toute l'Albanie. Vers la même époque, un fils naquit à Scanderbeg qui reçut le nom de Jean, porté par son grand-père. Cet heureux événement, qui réjouissait également tous les fidèles sujets du chef de l'Albanie (1), eut une conséquence imprévue. Il donna prétexte à Hamza Castriota, fils du frère aîné de Scanderbeg, de passer du côté des Turcs (2).

En réalité, depuis longtemps déjà, Hamza était mécontent de son oncle ; se croyant appelé à prendre sa succession, il réprouva publiquement son mariage avec la fille d'Araniti ; il se disait méconnu de lui et frustré de ses droits à l'héritage de la famille. Son père, en effet, était le fils aîné de Jean Castriota. En réalité quoiqu'ayant toujours bravement lutté pour l'indépendance de l'Albanie, Hamza avait mal supporté la gloire de Scanderbeg. Sa mère d'ailleurs était turque et restait à Constantinople. Il est bien probable qu'en s'engageant chez les Turcs, il aura écouté les conseils de sa mère et peut-être même ceux de Venise, qui ne manquait pas une occasion de susciter des ennuis à Scanderbeg, allié du roi Alphonse V. Le sultan Mohammed II accueillit favorablement Hamza et sa famille. Il ne lui confia cependant pas de suprême commandement, pour mieux éprouver sa fidélité (3).

(1) ANTIBARENSIS-BIEMMI, *o. c.*, p. 350.

(2) AENEAS SYLVIUS PICCOLOMINI, *Opera*, p. 407, parle de Hamza, neveu de Scanderbeg, devenu partisan des Turcs. ANTIBARENSIS, *l. c.*, et BARLETIUS, f° 115 et suiv., sont du même avis. Les sources turques parlent aussi de « Hamza-beg, nipote d'Ischienderbeg, Principe d'Albania, rievri la soglia della corte reale... promettendo che se sarà aiutato con un numero di soldati, che prenderebbe la Città d'Agiehissar [Croïa] ». Cfr BRATUTTI, t. II, p. 108 ; ROMANIN, p. 308 : « Abandonando i suoi più fidi, tradivalo il nipote, onde al fine dopo altra vittoria tuttavia riportata sui Turchi ».

(3) Les historiens ne sont pas d'accord sur sa trahison. HOPF, *Griechenland*, t. II, p. 134, dit qu'il s'agit d'un renégat albanais, nommé Hamza Zénébisi ; JORGA, *Geschichte*, t. II, p. 84, parle d'un beg turc. MARINESCO, p. 126, n. 4, est du même avis ; il cite non seulement les premiers, mais il y ajoute MILLER, *The Latins in Orient*, p. 445, 447. Nous avons des documents irréfutables pour prouver le contraire et pour mettre fin aux fantaisies des historiens contemporains. Hamza Castriota, neveu de Scanderbeg, fut traître et conduisit une armée turque en Albanie, en 1457. Nous en avons l'écho dans *Lib. Brev.* f° 140. Cfr RAYNALDI-LADERCHIUS, t. XXIX, p. 142-143 : « A nepote traditus licet victoriam reportavit [Scanderbegus] insignem ». Cfr AEN. SYL. PICCOLOMINI, *Opera*, p. 407 ; ROMANIN, p. 308 ; BRATUTTI, t. II, p. 108. Voir aussi plus haut pour ces derniers témoignages.

Cette trahison ne fut malheureusement pas la seule. Quelques mois auparavant, un beau-frère de Scanderbeg, Georges Stresio Balcha, avait vendu aux Turcs la forteresse de Modrisa (1). Contre pareille lâcheté, Scanderbeg avait réagi avec une énergie sans précédent, aussi bien pour calmer les siens qui l'accusaient de népotisme, que pour mettre fin aux défections coupables. Georges Balcha, mis à la torture, avait avoué sa trahison. Scanderbeg avait confisqué son domaine et envoyé le traître, avec son frère et complice Gioca Balcha, à Naples, où ils expiaient leur crime en prison. Grâce aux instances de sa femme, sœur de Scanderbeg, il parvint à se faire pardonner ; mais il ne devait plus faire partie de l'armée albanaise.

La trahison des siens, survenue au moment où la liberté de sa patrie se trouvait le plus menacée, causa d'immenses peines dans l'âme de Scanderbeg. Celle de son neveu Hamza lui causa en outre bien des soucis parce qu'il lui avait confié tous ses plans stratégiques. Mais dans ces conjonctures pénibles, le grand chef albanais fit preuve de magnanimité. Tracassé continuellement par la république de Venise, harcelé par les Turcs qui ne lui laissaient aucun répit, éprouvé par la lâcheté des siens, il n'envisagea que l'avenir de sa patrie et continua plus obstiné que jamais la lutte pour son indépendance.

Une nouvelle fois, il envoya des ambassadeurs à Naples pour solliciter l'appui du roi qui, en avril 1457, avait confirmé les privilèges de Croïa ; au cours, du même mois, des archers et des arbalétriers furent dirigés vers l'Albanie (2). Il envoya aussi un ambassadeur à Rome, qui reçut du Pape des aides financières, notwithstanding la détresse des finances pontificales. Calixte III adressa, le 11 septembre 1457, à Scanderbeg un bref, dans lequel il le nomme « athlète et défenseur du nom chrétien » (3). Il lui envoya

(1) ANTIBARENSIS-BIEMMI, t. V, p. 346-348. — Barletius ne dit rien. Musachio dit (HOPF, p. 300) que son frère était aussi complice : « ... e fe prigione il signor Giovanni [Giorgio] e il Signor Coico Balsa (Gioca) fratelli e li mando al Re Ferrante vecchio [Alphonse V] in Napoli e li tolse il stato loro c'era tra Croia et Alessio, dico il paese della Misia ». Son frère, semble-t-il, fut reconnu innocent par Scanderbeg, car il est mentionné en 1465 comme commandant de troupes. Cfr NOLI, p. 215, n. 1.

(2) MINIERI-RICCIO, p. 445 ; CERONE, p. 210, n. 1 ; MARINESCO, p. 123.

(3) « Nemo enim est tam ignarus rerum, qui non summis laudibus ad cœlum extollat et de tua nobilitate tamquam de vero athleta et propugnatore nominis christiani non loquatur », RAYNALDI-LADERCHIUS, t. XXIX, p. 108-109.

aussi le nonce Jean Navar, avec la mission spéciale de recueillir, en Albanie et dans les pays voisins (Macédoine), des subsides destinés à Scanderbeg. L'archevêque de Kraja reçut la même mission. L'envoyé du Pape devait aussi annoncer au guerrier albanais les préparatifs qu'on faisait en Occident pour combattre les Turcs (1). Le 17 septembre, dans une lettre, toute paternelle, le Pape exhortait Scanderbeg à la résistance et lui prédisait la victoire (2). Dès le début, il lui avait accordé une galère (3) et même probablement deux cents soldats (4). Le 7 septembre, il lui avait envoyé un nouveau subside en argent.

Au mois de juin 1457, une armée turque, comptant, dit-on, plus de 50.000 hommes, dont plus de la moitié était composée de cavaliers d'élite, se rua sur l'Albanie (5). Le commandant en chef, Isak-Daut Pacha (6), avait ordre d'obéir en tout au traître Hamza Castriota, qui connaissait bien le pays et la stratégie de Scanderbeg, son oncle.

Scanderbeg mobilisa une armée de 12.000 soldats, qui fut renforcée de 5.000 hommes envoyés par les alliés de la ligue (7). Feignant la peur, il leva le camp et s'enfuit dans la Matia, près d'Alessio. L'armée turque passa de la Dibra dans la Matia avec

(1) Il y a un peu de confusion ici. Les détails sont assez nombreux chez PASTOR, t. I, p. 724-725. — MARINESCO, p. 127, n., confond l'évêque de Croïa avec l'archevêque de Craïa (Kraja). Tous croient que l'aide est due plutôt à Alphonse V qu'au Pape. En ce qui concerne le Pape Calixte III, bien qu'un peu tard, l'aide prêtée par lui fut utile, *Liber XIII Brev.*, f° 123; RAYNALDI-LADERCHIUS, *Annales*, t. XXIX, p. 109.

Il est curieux de noter ici que l'archevêque de Craïa (Crajenis) entre Scutari et Antivari, nommé Paul, nonce du Pape en Albanie, Dalmatie et Serbie, fut accusé d'abus et suspendu de ses fonctions. En 1452, l'archevêché était usurpé par les schismatiques et le Pape dut destituer l'archevêque et accorder à Théodore, l'administration perpétuelle, JORGA, II, p. 478.

(2) RAYNALDI an. 1457, nos 21-22; HOPF, t. II, p. 134.

(3) *Ibid.*

(4) ANTIBARENSIS-BIEMMI, l. V, p. 354-355, parle d'un navire avec des provisions et de 200 soldats.

(5) Le bailli vénitien de Durazzo, Marco Diego, croit que l'armée turque était composée de 80.000 hommes, voir PISKO, l. c.; MAKUŠEV, t. II, p. 113-114. ANTIBARENSIS-BIEMMI, o. c., p. 353-354, parle de 50.000, dont 30.000 cavaliers. Il ajoute que c'était la plus grosse armée venue en Albanie depuis le siège de Croïa.

(6) Barletius l'appelle Isak-pacha; Antibarensis Daut; MARINESCO, p. 126, le nomme « Saballia ».

(7) ANTIBARENSIS-BIEMMI, l. V, p. 355 et suiv.

l'intention d'y livrer une bataille décisive (1) ; mais Scanderbeg se retira plus loin, dans les montagnes environnantes de Tumenishi, près du fleuve Mati. Le 7 septembre 1457, les Turcs occupaient toute la plaine (2) ; croyant que Scanderbeg éviterait tout engagement, ils décidèrent de marcher sur Croïa ; leur camp se trouvait alors dans la plaine d'Albuléna, à l'ouest du mont de Tumenishi, près du fleuve Mati. C'est à ce moment qu'apercevant le grand désordre qui régnait dans l'armée ennemie, Scanderbeg passa à l'offensive. Il avait divisé son armée en trois parties : 8.000 hommes restaient sous son commandement, un autre contingent fut confié à Moïs Dibra et le troisième à plusieurs chefs, dont Pietro Emanuelli et Zaccaria Gropa. Au dernier moment, Hamza découvrit la tactique de son oncle, mais il était trop tard. Des trois côtés à la fois, l'armée turque fut attaquée par les Albanais, se ruant furieusement sur leurs ennemis. Ce fut une tuerie générale : tout qui ne put fuir fut massacré. 30.000 Turcs restèrent sur le carreau. Moïs Dibra tua, dit-on, de sa propre main plus de 200 ennemis ! Zaccaria Gropa fit prisonnier le traître Hamza, lequel fut lié et emmené comme un chien devant Scanderbeg. Outre 1500 prisonniers, les Albanais s'emparèrent d'un riche butin, dont la tente du commandant turc, affirme-t-on, avec 50.000 ducats. Moïs Dibra, cité à l'ordre du jour de l'armée, reçut pour sa part 25.000 ducats, qu'il distribua à ses soldats.

(1) «... el zonzer dello exercito del Turcho in paese nominato Dibri (Dibra)... nunc vero el dicto exercito e andato in Matia », MAKUŠEV, t. II, p. 113-114 ; PISKO, *l. c.*

(2) Lettre du card. de Papie, datée de Rome, le 7 septembre 1457, PISKO, *l. c.* ; MAKUŠEV, t. II, p. 199.

(3) Il faut donner quelques précisions sur cette bataille dont parlent ANTIBARENSIS-BIEMMI, *o. c.*, p. 354-271 ; HOPF, t. II, p. 135 ; FALLMERAYER, t. IX, p. 69 et HAMMER, t. II, p. 49 (d'après Barletius). D'abord en ce qui concerne l'endroit, elle eut lieu dans la plaine d'Albuléna (voir Antibarensis) à l'ouest du mont de Tumenishi (ce dernier est cité par Barletius) tout près du fleuve Mati, au sud d'Alessio.

Puis, en ce qui regarde la date, les auteurs ne sont pas d'accord. Fallmerayer prétend qu'elle aurait été remportée en juillet, ce qui n'a aucun fondement. HOPF, PISKO (p. 79-81) et PASTOR (t. I, p. 724-5) proposent le 2 septembre. Cfr MARINESCO, p. 127, n. 3. La nouvelle de la victoire était connue à Rome le 24 septembre : « et in Albania et ubique victoria adeo continue nobis datur... » *Lib. I. Brev. f.º 124*. Cfr RAYNALDI-LADERCHIUS, *o. c.*, p. 113 et PICCOLOMINI, *Opera, ep. CCCXXVIII*. Enfin, quant au nombre de tués, les biographes sont aussi en désaccord. ANTIBARENSIS-BIEMMI, p. 271, admet le chiffre qui circulait alors

Comme la victoire de Belgrade, celle de Albuléna fut complète : elle sauva l'Albanie de l'occupation turque.

Elle suscita l'enthousiasme en Italie. Le 28 décembre 1457, le pape Calixte III décerna à Scanderbeg le titre de « Capitaine général du Saint-Siège » dans la guerre contre les Turcs (1) ; le 6 février 1458, il lui renouvela ses éloges (2), en même temps qu'il encouragea le roi Alphonse et lui recommanda le chef albanais (3).

Scanderbeg prit occasion de cette victoire pour engager les princes occidentaux à lui fournir des secours car, malgré les succès, la situation de l'Albanie restait critique et ses forces s'épuisaient. Il envoya donc en Italie des ambassadeurs pour exhorter les princes à se joindre à lui ; il est temps, leur dit-il, de renoncer aux querelles particulières et de coaliser toutes les forces, si l'on veut sauver l'Occident du joug des Turcs (4). L'ambassadeur envoyé à Naples emmena avec lui comme prisonnier Hamza (5) et douze Turcs ainsi que la tante de Daut-pacha. On ignore la raison pour laquelle le roi de Naples reçut froidement les envoyés de Scanderbeg ; une dame de la cour, nommée Lucrèce, avait noué des intrigues qui, paraît-il, indisposaient le roi vis-à-vis de Scanderbeg. Quoi qu'il en soit, le roi finit par donner quelques subsides aux ambassadeurs (6).

Après sa défaite à Albuléna, le sultan Mohammed II proposa

de 15 à 30.000 ; ailleurs il donne 25.000 tués et 870 prisonniers. Il affirme que Hamza fut fait prisonnier et envoyé à Naples. Ici encore il a raison, car ce fait est prouvé par les archives de Naples.

(1) ZINKEISEN, t. II, p. 136, MARINESCO, p. 131.

(2) « Utinam tui animi ex caeteris principibus Christianis multos haberemus, non quidem pro fidei tutela tam anxii et solliciti essemus... », RAYNALDI-LADERCHIUS, a. 1458., t. XXIX, p. 143-144.

(3) *Ibidem* : « Non solum de nobis sed de universa Christianitate optime meretur... Vidimus enim eum prope solum furori saevissimorum Turcorum quasi in quemdam firmissimum esse oppositum, qui ipsorum additus praeclaudit, ne in Christianitatem irrumpant ». Cfr aussi ZINKEISEN, t. II, p. 118, n. 1.

(4) HOPF, t. II, p. 135 ; PASTOR, t. I, p. 726.

(5) Que Hamza fut envoyé à Naples, tous les biographes l'affirment ; il se trouvait à Naples en 1460 : « lo nepote (Hamza) lo quale anno passato fo qua, è ja venuto ». Lettre de Ferdinand à Isabelle, du 24 août 1461, cfr NUNZIANTE, ASPN, l. c., p. 517, n. 2. Mais, d'autre part, les biographes, surtout Barletius, se trompent en affirmant qu'il était mort en 1458. Voir plus loin.

(6) ANTIBARENSIS-BIEMMI, p. 374-375. L'observation faite par le biographe complétée par Biemmi, est exacte, car au mois de février Calixte III dut intervenir auprès d'Alphonse pour l'engager à continuer son aide au guerrier albanais.

un armistice, mais Scanderbeg refusa tous pourparlers de ce genre. Le guerrier albanais comptait alors sur l'appui de l'Occident. Malgré la situation critique, après la mort de Hunyadi, il restait pour ainsi dire seul chef en face des Turcs, et espérait bien chasser définitivement l'ennemi de son pays.

En 1458, Scanderbeg s'efforça de soulever l'Albanie du Sud contre les Turcs. Il comprit, en effet, que les secours attendus de l'Occident ne lui arriveraient pas de sitôt. Un autre malheur l'attendait d'ailleurs : le 27 juin 1458, mourait à Naples son fidèle allié, le roi Alphonse d'Aragon et de Naples. Ce décès n'était pas imprévu : depuis 1456, Alphonse V était souffrant et à plusieurs reprises on avait craint une issue fatale. Avec Alphonse V disparaissait, non seulement un brillant prince de la Renaissance, mais aussi un allié puissant de Scanderbeg, dans la lutte contre la domination ottomane. Malgré les conditions assez dures qu'il avait imposées par son traité de 1451, il avait gagné la sympathie des Albanais qui ont gardé de lui jusqu'à ce jour un souvenir reconnaissant. Exprimant les sentiments du peuple, aussi bien que les siens propres, Scanderbeg écrivait au mois d'octobre 1460, au prince de Tarente, partisan des Angevins et adversaire du roi Ferdinand, fils d'Alphonse : « quello sancto et immortale re de Aragona, del quale io nè nullo de li miei vassali ni potemo recordare senza lacrime » (1).

Dans la même année mourait aussi un grand capitaine de l'armée albanaise, ami et conseiller intime de Scanderbeg : le comte Urana, défenseur de la capitale de l'Albanie (2).

En 1458, Scanderbeg envoya une ambassade au roi Ferdinand pour lui présenter ses condoléances à l'occasion de la mort de son père, et en même temps pour le féliciter de son avènement au trône (3).

(1) MAKUŠEV, t. II, p. 121 ; PISKO, p. 150-152.

(2) ANTIBARENSIS, l. III, p. 153, l'appelait simplement « Urana comes nobilissimi generis qui Simonis Altisveri quandam Albaniae dominus, nepos erat » (texte latin tiré de Biemmi).

Simon Altisferi, ou Altaforgia, était seigneur de Dagno, NOLI, p. 123, n. 1. Il était parent de Scanderbeg. BARBARICH, *L'Albania*, p. 182, le traite de neveu de l'empereur Isaac l'Ange Comnène. Il avait rendu de grands services au royaume de Naples, avant de passer en Albanie, SAGREDO, *La Repubblica di Venezia*, p. 93, cité par NOLI, l. c.

(3) ANTIBARENSIS-BIEMMI, p. 384. D'après le biographe, l'ambassade était composée de trois membres : Tanusio, Thopia Vladeno Giurizza et Musachio

L'Albanie entière attendait avec impatience et anxiété l'organisation de la croisade. Le pape Calixte III se montrait très généreux. Après avoir nommé Scanderbeg capitaine du Saint-Siège, il lui accorda, l'année suivante, en 1457, une subvention de 5000 florins. En même temps il pria le roi de Naples, — qui devait mourir un peu plus tard, — de continuer à lui envoyer des secours, comme il l'avait fait dans le passé. D'autre part, le neveu du pape, Michel Borja, arriva avec quelques galères dans les eaux albanaises au golfe du Drin (1).

En 1459, Scanderbeg occupa la ville de Sati (Sapa) et beaucoup d'autres localités. Bien qu'il eût enlevé ces places aux Turcs, il se montra disposé à les céder à la république de Venise. Il en avisa le capitaine du port, Lorenzo Moro, mais nous ignorons le résultat de cette démarche. Même en 1457, quand Dagno avait été occupé par les Ducagin, Scanderbeg s'était abstenu d'intervenir dans le conflit. Les Ducagin d'ailleurs avaient fait la paix avec les Turcs et étaient devenus ennemis de la République en même temps que de Scanderbeg. En 1459, Pie II les menaça d'excommunication et Scanderbeg se déclara prêt à leur faire la guerre. Mais le Pape (2) chargea alors les archevêques de Durazzo et d'Antivari de les ramener à la Ligue, et leur démarche fut couronnée de succès.

En 1459, Scanderbeg fit prélever des sommes d'argent, déposées à la commune de Raguse (3), en prévision d'une future expédition. On relate aussi qu'à cette époque il reçut un envoyé de Hongrie (4).

La succession du roi Alphonse en 1458 troubla profondément le royaume de Naples et risqua d'aggraver la situation en Albanie. En effet, son fils Ferdinand rencontra l'opposition des Angevins, ses compétiteurs au trône. Scanderbeg se rallia au parti du fils d'Alphonse. Il envisagea donc la conclusion d'une

d'Angelina. L'auteur affirme qu'ils avaient l'ordre de ramener en Albanie le neveu de Sanderbeg, Hamza ; cet ordre fut exécuté un peu plus tard ; en 1460 Hamza était encore à Naples.

(1) RAYNALDI, a. 1458. Voir plus loin ; GUGLIELMOTTI, *Storia della marina pontificia*, t. II, p. 302 ; ANTIBARENSIS-BIEMMI, l. V, p. 379, est d'accord pour ce subside.

(2) RAYNALDI-LADERCHIUS, a. 1459, d'après *Lib. VIII, Bull.* f° 276.

(3) MIKLOSICH, *Monumenta serbica*, p. 481 ; GELCICH-THALLÓCZY, *Diplom.*, p. 746, 749.

(4) GELCICH-THALLÓCZY, *o. c.*, p. 112-113, 745.

paix avec les Turcs, mais comme capitaine du Saint-Siège, il devait en aviser le pape. A cet effet, il envoya une ambassade à Rome (1). Pie II se montra hostile à cette paix ; d'autre part, il favorisa l'intention de Scanderbeg de porter secours au roi Ferdinand. Le pape, ne pouvant envoyer un légat en Albanie et assurer les possessions de Scanderbeg, lui promit d'intervenir auprès de la république de Venise. Entre temps, la situation critique du roi Ferdinand força Scanderbeg à accepter un armistice, dont les tractations eurent lieu en 1460-1461. Scanderbeg, dans une lettre (2) adressée à la fin d'octobre 1460 au Prince de Tarente, ennemi du roi Ferdinand, parle d'un armistice de trois ans ; mais en réalité, il semble qu'il en exagéra la durée pour démoraliser ce dernier, qui redoutait son arrivée en Italie. Il est évident en effet que l'armistice conclu en 1461 ne fut que de six mois (3).

Ce fut, après une nouvelle victoire du héros albanais, remportée en 1459, que le sultan, par l'intermédiaire de ses chefs des postes frontières, offrit la paix. Cédant aux instances du Pape, Scanderbeg la refusa ; mais il accepta de conclure un armistice pour pouvoir se rendre en Italie. Il risqua donc d'abandonner sa patrie, pour secourir son allié.

(1) ANTIBARENSIS-BIEMMI, l. VI, p. 393. Le bref pontifical porte la date du 29 juin 1460. Voir FARLATI, t. VII, p. 425.

(2) MAKUŠEV, *Monumenta*, t. II, p. 123-124 : « Ma al presente perché ce havete data causa voj conloro (Turchi) havemo facta tregua per tre anni per poter satisfacere ali commandamenti del mio Signor Re Ferdinando ».

(3) Lettre du Da Trezzo du 12 juin 1461. Cfr NUNZIANTE, *ASPN, l. c.*, p. 517, n. 2 « Ha facta tregua cum el Turcho per sei mesi ». Par conséquent, bien que Scanderbeg affirme que l'armistice fut conclu pour trois ans, elle ne le fut, semble-t-il, que pour 6 mois. En effet, Raguse l'attendait à son retour au mois de décembre 1461, mais Scanderbeg retourna au commencement de l'année suivante, ce qui prouve qu'après 6 mois l'armistice avait expiré. A son retour, l'Albanie était déjà menacée par les Turcs.

CHAPITRE VII

SCANDERBEG ET LA SUCCESSION ARAGONAISE A NAPLES (1458-1464)

A la mort du roi Alphonse V, son fils Ferdinand rencontra de graves difficultés pour faire reconnaître sa succession. Dès son avènement au trône, un soulèvement se produisit. Des influences étrangères y jouaient le rôle principal. En effet, en 1459, Charles VII, roi de France, se déclarait ouvertement partisan de René d'Anjou, compétiteur de Ferdinand au trône de Naples. Il mettait à sa disposition une flotte de vingt-quatre galères, qui, placée sous le commandement du duc Jean de Calabre, fils de René, vint mouiller devant Naples dans le but d'y provoquer la révolte ; mais le duc Jean ne parvint pas par ses bravades à ébranler la fidélité des Napolitains ; il dut même battre en retraite. Il se dirigea alors vers Volturno, où il obtint plus de succès : le débarquement de ses troupes donna le signal de la révolte. De toutes parts les grands seigneurs du royaume se rallièrent aux partisans de la maison d'Anjou : la cause de la maison aragonaise semblait perdue.

Cette guerre de succession risqua de provoquer de vives réactions dans les autres États d'Italie ; les deux maisons rivales en effet y comptaient des partisans et des adversaires qui profiteraient sans doute de l'occasion pour renforcer leurs alliances ou pour se débarrasser de leurs ennemis. François Sforza, duc de Milan et allié du roi défunt, prit parti en faveur de la maison aragonaise. Par son intervention, le pape se rallia aussi, un peu plus tard, à la cause de Ferdinand. Par contre, Venise et Florence restèrent neutres. Enfin, le fameux condottiere, Jacques Piccinino, échappant à la vigilance de la police pontificale, gagna le sud de l'Italie pour s'unir aux insurgés ; il devint un des plus redoutables adversaires de la maison aragonaise.

L'année 1460 fut marquée par les premières rencontres des

armées ennemies. Celle de Ferdinand avait été renforcée par des troupes lombardes commandées par Alexandre Sforza, frère du duc de Milan, et par les troupes pontificales commandées par Simonetto. Malgré ce renfort, elle allait essuyer de graves échecs. La première bataille eut lieu à Sorrente le 7 juin : Ferdinand y essuya une lourde défaite puisque la plus grande partie de son armée tomba entre les mains de l'ennemi. A ce moment, il se vit aussi totalement abandonné par les seigneurs et par les villes de la Campanie qui, à l'exception de Naples, passèrent au parti angevin. A la fin de juillet, Piccinino remporta une victoire sur l'armée milanaise, mais Alexandre Sforza parvint à battre en retraite. Au mois de septembre, le condottiere fit irruption dans la Sabine, mettant le pays à feu et à sang. Mais sa menace de transporter la guerre dans les États du Pape ne dura pas longtemps : il dut bientôt prendre la fuite et regagna son quartier général dans les Abruzzes.

Au printemps de 1461, les Français subirent une perte sensible à Gênes : le roi René, qui commandait en personne, fut complètement battu et sa garnison réduite à rendre les armes. Mais cette défaite n'eut pas de contre-coup fâcheux pour la maison d'Anjou dans le royaume de Naples. Le parti angevin y maintenait aisément tous les avantages conquis sur le roi Ferdinand (1).

C'est à cette époque, où la situation de Ferdinand semblait désespérée, que Scanderbeg intervint en Italie (2). Dès les premières hostilités, il avait pris des mesures pour porter aide à son allié. En 1458, il avait conclu une alliance avec Venise pour neutraliser l'action des Ducagin (3) et en 1459, grâce à l'intervention de l'archevêque de Durazzo, il avait vu s'éloigner définitivement le péril d'une guerre civile dont cette famille ne cessait de menacer l'Albanie (4). L'armistice conclu avec les Turcs écartait tout péril extérieur.

(1) VOIGT, t. II, p. 133 et suiv. ; PASTOR, t. II, p. 90-91.

(2) CIPOLLA, *Storia delle signorie italiane*, t. IV, p. 493 ; COCO, *Faggiario*, p. 34-35 ; MARINESCO, *o. c.*, p. 133.

(3) LJUBIĆ, t. X, p. 133-135. — HOPF, t. II, p. 134 (Cf. MARINESCO, p. 127, n. 4) commet une grosse erreur en admettant que Scanderbeg devint vassal de Venise en 1457 ; il avance en outre, — ce qui est également erroné, — que ce traité fut élargi et renouvelé le 18 août 1458.

(4) *Lib. VIII. Bull.*, f° 276. Cf. RAYNALDI-LADERCHIUS, cité plus haut. La bulle pontificale porte l'année 1459. Leca Ducagin s'était emparé de Dagno et

Ce fut en septembre 1460, que Scanderbeg envoya un premier contingent d'hommes au roi de Naples. Il reçut, à cette occasion, une curieuse lettre, datée du 10 octobre 1460, d'un puissant seigneur de l'Italie du sud, Jean-Antoine Orsini, prince de Tarente et ennemi du roi Ferdinand. Orsini y parle de l'arrivée des Albanais en Italie et se montre bien au courant des intentions de Scanderbeg ; il l'engage fortement à s'abstenir d'intervenir en faveur de Ferdinand, dont la cause, dit-il, est désespérée ; il lui promet de fortes sommes d'argent au cas où il voudrait retirer ses troupes qui luttent déjà dans les Pouilles et qui pourraient d'ailleurs être efficacement dirigées contre les Turcs. Bref, il lui propose d'abandonner l'alliance de Ferdinand et de se ranger du côté de René (1). Scanderbeg opposa au rusé Italien une belle réponse : dans toute cette affaire, il n'écouterait que son devoir et Orsini ferait bien, lui aussi, de cesser la révolte contre son roi ; quant au désastre auquel il exposait prétendument ses troupes, il rappelle que ses hommes sont invincibles, comme ils l'ont montré par leurs victoires répétées sur les Turcs ; ils viendront en Italie rétablir l'ordre, comme l'a fait, au temps jadis, Pyrrhus l'Épirote (2). Au mois de décembre, Scanderbeg renouela sa promesse de secourir le roi de Naples et au lendemain de l'armistice conclu avec les Turcs (3), il écrivit à Ferdinand qu'il se mettait, lui et les siens, à sa disposition (4).

avait fait alliance avec les Turcs. C'est à ce traité que la bulle fait allusion : « Nos immanissimum Lechae ac fratrum praedictorum horrendumque facinus detestantes... » Leca Ducagin et ses adhérents furent excommuniés. Un peu plus tard, comme nous l'avons dit, ils se réconcilièrent grâce à l'habileté de l'archevêque de Durazzo.

(1) MAKUŠEV, t. II, p. 118-120.

(2) *Ibidem*, p. 122-124 : «... non l'avete potuto credere tenendomi per savio et per prudente fin che son gionte le nostro genti in Puglia ne avete visto experientia ».

(3) Lettre du Da Trezzo du 12 juin 1461. Cfr NUNZIANTE, dans ASPN, t. XXI, p. 517 et n. 2. Comme nous l'avons dit plus haut, l'armistice était conclu pour six mois, contrairement à ce que Scanderbeg écrivait au prince de Tarente. Dans la lettre envoyée au roi Ferdinand, Scanderbeg se déclare le : « Servitore et vassallo de Vostra Maestà Georgio Castrioto, decto Scanderbego cum recomendatione ». Cfr MAKUŠEV, t. II, p. 118. Pie II savait que Scanderbeg était vassal du roi de Naples, mais les chroniqueurs ignorent la chose. — SIMONETA (Cfr MURATORI, t. XXI, p. 726) est de l'avis de ces derniers «... voluit accepti beneficii memor Ferdinandando filio beneficium coram tam necessario tempore reddere cumulatus ».

(4) MAKUŠEV, t. II, p. 117-118 : « La Maestà vostra, so certo, se ricorda, che immediato che cominciarono ad sequire novitate et rebellione nel vostro Reame

Au mois de juin 1461, Scanderbeg envoya un ambassadeur à Ferdinand pour l'informer qu'il se préparait à le secourir personnellement avec 1000 cavaliers et 2000 fantassins (1). Déjà le contingent albanais, envoyé en 1460, avait émerveillé les Italiens par la rapidité de ses mouvements. Il était notamment parvenu à couper les vivres à l'ennemi à Foggia, principal centre de ravitaillement des troupes de Piccinino (2).

Au mois d'août 1461, Scanderbeg s'embarqua avec ses troupes sur des galères du roi Ferdinand. La flotte se dirigea d'abord sur Raguse, où Scanderbeg devait toucher des subsides, accordés par la République au corps expéditionnaire. La ville de Raguse, — aujourd'hui petit port, nommé Dubrovnik, — était au moyen âge une république florissante (3). Ville cosmopolite, à cause de sa situation géographique, elle comptait parmi ses habitants de nombreuses familles albanaises ; ainsi depuis le XIII^e siècle, on y relève la présence de clercs d'Alessio et de 1365 à 1371, l'albanais Jean de Suacio (Shasi) y résidait comme archevêque ; dans la noblesse ragusine, figuraient des familles albanaises, tels les Suma, les Palombo, les Lepore et les Span (4). En 1349, sur vingt-quatre secrétaires, on en comptait sept de Drivasto, sept de Dulcigno, quatre de Saint-Paul de Polati et deux d'Antivari (5). En 1391, des trois procureurs de la ville deux étaient Albanais. Ces quelques faits montrent que pendant tout le bas moyen âge, les relations entre Raguse et l'Albanie ont été fréquentes et cordiales. Les franciscains paraissent avoir joué dans ces rapports un rôle prépondérant : sous leur influence,

per satisfacere al mio debito ve mandai ad offerise la persona, li beni et quando tenia al mondo ... voglio morire con tutti in servizio et stato de Vostra Maesta ». Scanderbeg envoyait en même temps la lettre du Prince de Tarente au roi Ferdinand.

(1) Lettre du Da Trezzo du 12 juin 1461. Cfr NUNZIANTE, ASPN, t. c., p. 517, n. 2 : « Ha facto tregua cum el Turco per sei mesi, nel tempo de la quale se offre venire personalmente ad li favori de essa Maesta cum mille cavalli et 11 milia fanti o vero arceri pagati ad sue spese oltre quelle genti che sono in Puglia ; et se S. M. vole che con piu genti venga cum piu gente vegnera ».

(2) Lettre du Da Trezzo (Cfr NUNZIANTE, l. c., p. 501), envoyée au duc de Milan « ... essi hanno li loro cavalli che sono tutti grandi corretori et tali che con quella facilita vanno ad correre longe de casa XXX et XL miglia che li soldati italiani andassero X o XII ».

(3) JORGA, *Une ville romaine devenue slave : Raguse*, dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie roumaine*, t. XVIII (1931), p. 1 et suiv.

(4) *AAlb*, t. I, p. 658.

(5) SUFFLAY, dans THALLÓCZY, t. I, p. 266-267.

des Ragusins et des Albanais se concertèrent pour organiser des entreprises en Serbie (1).

Si la ville de Raguse accueillit avec tant d'empressement les Albanais, ceux-ci, de leur côté, s'en montrèrent toujours fort reconnaissants. A part quelques rares et éphémères exceptions, toutes les grandes familles albanaises entretenirent des relations cordiales avec la République. Ainsi, Scanderbeg n'eut qu'à suivre la tradition de sa famille, en s'alliant à la République. Pendant toute sa carrière, il trouva en elle une alliée loyale et fidèle, qui lui servit, à plus d'une reprise, d'agent de liaison entre l'Albanie, d'une part, la Hongrie et l'Italie, de l'autre.

Ce fut à la demande du Siège apostolique que Raguse décida de donner un large subside à Scanderbeg (2). Le 24 août, le sénat le reçut solennellement (3) ; en même temps qu'il lui remit le subside, il le chargea de présenter ses excuses au roi Ferdinand (4).

Ce fut le 24 août 1461, que les premières troupes du corps expéditionnaire albanais, sous la conduite de Hamza Castriota, débarquèrent sur le sol italien (5). Le lendemain, Scanderbeg débarquait aussi devant la ville de Barletta, où Ferdinand se trouvait assiégé (6). L'arrivée de Scanderbeg et de ses hommes allait renverser la situation en faveur de Ferdinand (7).

(1) ROQUES, *Recherches sur les anciens textes albanais*, Paris, 1932, p. 3, n. 3. L'auteur prétend que le culte de S. Blaise, patron de Raguse, passa de cette ville en Albanie. Remarquons cependant que S. Blaise (Shen Vlashi) est considéré en Albanie comme un saint national et que même, d'après la tradition locale, il aurait été martyrisé dans une localité nommée Sébaste. Cette tradition repose sur une confusion entre Sébaste de l'Albanie (Arbënia) et Sébaste de l'Arménie.

(2) GELCICH-THALLÓCZY, *Diplomat.*, p. 751.

(3) ID., *ibidem* ; LUCCARI, p. 106 : « Georgio Castrioto, conchiusa la tregua con li Turchi, domandato da Pio secondo... fece scala in Rausa e mentre vi dimorò fu spesato dal publico secondo l'antico costume della città ».

(4) GELCICH-THALLÓCZY, *l. c.* : « Libertatem... respondendi Schen[derbego] et eum informando de his, que sit dicturus Maiestati regis Ferdinandi in excusationem et purgationem nostram ».

(5) Lettre de Ferdinand à Isabelle, du 24 août 1461 : « Aspectiamo de hora in hora la sua persona [Scanderbeg]. Lo nepote, lo quale anno passato fo qua, è già venuto ». Cf NUNZIANTE, *o. c.*, p. 517, n. 2.

(6) Lettre du Da Trezzo, du 25 août 1461 (NUNZIANTE, *o. c.*).

(7) RODOTÀ, l. III, ch. III, p. 18 ; Coco, *Faggiano*, p. 34-35 ; San Severino, lettre du 24 août 1461 (NUNZIANTE), *o. c.*, p. 517) : « et sta come desperato ». Da Trezzo, écrivant le 24 août au duc de Milan, exprime le même avis. Dans une lettre, du même jour, Ferdinand écrivait à Isabelle, sa femme, que les ennemis semblaient perdus et qu'ils n'osaient pas attaquer Andria ; ayant perdu beau-

A peine débarqués, les Albanais forcèrent Piccinino à battre en retraite et à dégager la ville. Ferdinand resta à Barletta jusqu'au 5 septembre, puis partit pour S. Bartolomeo où il allait renforcer les troupes d'Alexandre Sforza. Il confia la défense de Barletta à Scanderbeg, celle d'Andria à A. Davos, celle de Minervino au duc de Venosa ; tous trois devaient continuer la guerre contre le prince de Tarente (1).

Scanderbeg ne resta pas inactif à Barletta. Il prit l'offensive et s'élança avec ses troupes à la poursuite de l'ennemi. Il fit ravager le territoire, semant partout l'incendie et la dévastation ; la lutte fut sanglante. L'ennemi subit des pertes énormes et dut abandonner ses positions. Le prince de Tarente fut bientôt si effrayé des désastres, qu'il proposa la paix à Scanderbeg. Entretemps le roi Ferdinand avait pris Tarasso, et l'avait mise à feu et à sang. Cette nouvelle victoire amena le comte d'Avellino à se soumettre. De même Nola, Atripalda et Monteforte se rendirent à Ferdinand et furent occupées par ses troupes.

Scanderbeg, continuant ses exploits dans les Pouilles, remporta un grand avantage. Il réussit en effet à occuper Trani, que personne n'avait osé attaquer. Le château de cette ville

coup de soldats, ils étaient retournés à Bari, effrayés par l'arrivée des troupes albanaises : « Poi spaventati dell'arrivo delle genti di Scanderbeg da Bari avevano divise le loro genti fra Ascoli, Malfi e Cosato, ritirandovi i capitani nelle terre del Principe di Taranto » (NUNZIANTE, *o. c.*, p. 516-17). — VOIGT, t. III, p. 158, croit que l'expédition de Scanderbeg eut lieu au mois de juillet. PASTOR, *l. c.*, affirme à tort que l'expédition de Scanderbeg n'eut d'autre résultat que d'augmenter le désarroi général. Certes Scanderbeg n'a pas pris part à la bataille décisive de Troja (1462), car il était en ce moment rentré en Albanie ; mais quel changement dans la situation du mois d'août 1461 et celle du mois d'août 1462 !

(1) Lettre du da Trezzo, le 7 septembre 1461 (NUNZIANTE, *o. c.*, p. 521). Barletius, et ceux qui le suivent, exagèrent, comme d'habitude, l'importance de cette rencontre. Au contraire, ANTIBARENSIS, l. VI, p. 399, ne parle d'aucune bataille décisive. Malgré les excuses qu'il présente de n'avoir pu relater exactement les faits d'outre-mer, son récit est précis et correspond parfaitement à la réalité. Il admet que Scanderbeg passa en Italie en 1461, à la fin de juillet, et que Ferdinand se trouvait assiégé (p. 397-398) ; il signale aussi la distribution des troupes royales, exactement comme l'indiquent les autres documents de l'époque. GOBLIN, *Pii II Pontificis Commeni.*, éd. 1582, l. VI, p. 303, dit que l'armée albanaise était très active, mais qu'elle luttait à sa façon et non à la façon italienne, ce qui aurait diminué le résultat de son intervention. Certes, il y avait une grande différence entre les deux armées alliées. Les Italiens se présentaient bardés de fer, alors que les Albanais, la poitrine découverte et emportés sur des chevaux rapides, faisaient la guerre d'une manière surannée. Mais cela n'a pas empêché leur bravoure et leur valeur de terroriser l'ennemi.

était occupé par un ennemi implacable du roi Ferdinand, Infusado, qui formait avec le prince de Tarente, la tête de la rébellion (1). Scanderbeg, paraît-il, s'empara de cette ville par la ruse. Feignant de se lier d'amitié avec Infusado, il l'invita un jour à Barletta, mais, au lieu de lui offrir un festin, exigea de lui la reddition du château ; il conduisit ensuite le châtelain à Trani et le contraignit à lui céder la ville. D'après l'auteur qui rapporte ces détails, Scanderbeg aurait confié la garde du château à son neveu (3).

Pendant que Scanderbeg guerroyait en Italie, Venise observait bien la neutralité et se montrait même favorable envers lui et le roi Ferdinand. Un moment cependant, les bonnes relations faillirent se rompre. Au mois d'août 1461, les galères royales, à la suite d'un malentendu, causèrent des dégâts à des ressortissants de Venise ; celle-ci réclama, mais reçut immédiatement satisfaction de la part du roi Ferdinand (4).

A la fin de l'automne, Ferdinand fit célébrer à Naples le mariage de sa fille naturelle avec le neveu du Pape Antoine Piccolomini. Ce mariage raffermirait les liens qui attachaient déjà Pie II à

(1) Lettre du Da Trezzo du 13 octobre 1461.

(2) Lettres du Da Trezzo du 5 décembre 1461, de Ferdinand à Isabelle du 8 janvier 1462. La ville se rendit probablement le 5 décembre 1461, d'après da Trezzo. A ce propos Alexandre écrivait au duc de Milan : « ... quello Fuxa [Infusado] che stava à Trani et che haveva Trani et lo castella ne le mani et era perfido inimico de la Maestà del Re et continuamente menava trame et ribaldarie et tradimenti col Principe di Taranto, in modo che non era ne saria stato possibile fare là in quello paese cosa che buona fosse. E esso Scanderbeg l'ha pigliato senza scandalo alcuno, che immediate la città et lo castello hanno realzate le bandiere del Re ». Cfr NUNZIANTE, *ibidem*.

(3) SORANZO, *Cronica di Anonimo Veronese, 1440-1488* (R. Dep. veneta di storia patria, *Cronache e Diari*, t. IV, sér. III), Venise, 1915, p. 149-150. Cet auteur anonyme admet que la prise de la ville eut lieu au mois de janvier 1462 : « ... Scanderbech, astuto e cativo, gionto in Italia, subito fece amicitia e comparaticho [compare] con Infusado, che teneva contro il voler de Ferninando Trani, cioè la terra e la rocha, e spesso se apresentavano ; et havendo per molti signi assicurato esso Infusado, lo fece chiamare un giorno a parlamento sul lito de la marina da solo a solo... Scanderbech animoso, benche attempato fusse, con le mani proprie prexe Infusado e menolo a Barletta e astrinse che voleva la rocha de Trani... cosi ligato lo menò a Trani, e un suo nipote Gratiano, che in la rocha era, quasi stette a lasciar impichare Infusado ; pur infine li dette la rocha, tratto che ebbe da quella ogni cosa ; et fu per Scanderbech licentiatto Infusado e per lo ditto Scanderbech li fo posto entro uno suo nipote ; fu de gienaro MCCCCLXII ». Infusado s'appelait en réalité Antonio Iosciano.

(4) *Commemoriali*, Cfr R. Dep. veneta di storia patria, t. X, p. 78.

la maison d'Aragon. Antoine Piccolomini, duc de Sessa, reçut en outre le titre de duc d'Amalfi et fut élevé à la dignité de grand juge du royaume (1).

L'expédition militaire de Scanderbeg, en Italie, prit fin au commencement de janvier 1462. Comme nous l'avons dit, le guerrier albanais avait forcé le Prince de Tarente à demander la paix. Le 8 janvier 1462, des pourparlers furent engagés dans ce but ; ils aboutirent rapidement (2). Au mois de février 1462, Scanderbeg se préparait à rentrer en Albanie. Sa femme Donica, qu'il avait laissée comme régente dans sa patrie, lui avait fait savoir d'ailleurs que les Turcs s'approchaient des frontières (3).

Quel fut le résultat de l'expédition de Scanderbeg en Italie ? S'il est malaisé de définir exactement la part qu'elle eut dans le triomphe final de Ferdinand, on doit cependant remarquer qu'elle a puissamment contribué à améliorer la situation militaire du roi de Naples et lui a permis de passer à l'offensive. On aura donc tort de diminuer sa part dans la victoire, comme certains historiens ont eu tort de l'exagérer. Ainsi, il est inexact de dire que Scanderbeg prit part à la bataille décisive de Troja, du 18 août 1462 ; mais il contribua pour sa part au succès final (4).

Le 23 décembre, le sénat ragusin prit des dispositions (5) pour recevoir Scanderbeg au cas où il passerait par Raguse. Ce ne fut

(1) VOIGT, *o. c.*, p. 152.

(2) Lettre d'Alexandre Sforza (v. NUNZIANTE, *o. c.*, p. 529-530) : « et anche non è da credere chel Principe [di Taranto] mancandogli la intrata, voglia nè anche possa de la sua monitione vecchia sustenere la spesa et il carico de tutte queste gente et de tutta questa impresa ».

(3) ANTIBARENSIS-BIEMMI, l. VI, p. 405. Cet armistice fut peu connu, car il fut conclu en 1461, d'après HAMMER-PURGSTALL, *Geschichte des osmanisches Reiches*, t. I, p. 461. — Pisko émet l'idée qu'il fut signé pour la durée d'un an ; mais cette affirmation ne repose sur aucun fondement. D'autre part, cet auteur semble être dans le vrai quand il affirme que le sultan ignorait cet armistice. D'ailleurs, même jusqu'au 25 août 1461, on doutait que Scanderbeg se rendrait en Italie. Cfr MAKUŠEV, t. II, p. 156.

(4) C'est Barletius qui affirme à tort que Scanderbeg prit part à cette bataille ; elle eut lieu, au nord-est des Apennins, non loin de Foggia, devant la place forte de Troja. L'Antibarensis et Goblin sont mieux renseignés en affirmant le contraire. En effet, à cette date, Scanderbeg se trouvait en Albanie et y remporta une victoire sur les Turcs. MARIANA, *Hist. Hisp.*, l. XXIII, ch. 2 a copié Barletius.

(5) GELCICH-THALLÓCZY, *ibidem*, p. 753 : « Libertatem rectori et suo minori consilio honorandi Scanderbegh si in reditu suo de Apulia veniet Ragusium... »

que le 4 février 1462, qu'il apprit qu'il retournait par cette ville (1). Deux jours après, Scanderbeg arriva effectivement à Raguse et y fut reçu avec grand honneur. Il se proposait de quitter la ville le même jour, escorté de trois nobles ragusins, mais une tempête retarda son départ ; entretemps il reçut des vivres pour ravitailler les soldats. Ayant enfin pu lever l'ancre, il arriva, le 11 février, à Zaptat près de Budua ; de là il prit le chemin de l'Albanie (2).

Le roi Ferdinand se montra, durant toute sa vie, reconnaissant à Scanderbeg et à sa famille ; non seulement, il continua de soutenir efficacement le chef albanais, mais il recueillit même, après sa mort, sa veuve Donica, à laquelle il assura une honorable situation à Naples (3).

On sait que le 18 août 1462, Ferdinand et Alexandre Sforza remportèrent, près de Troja, une victoire décisive sur Piccinino et Jean de Calabre. Le Prince de Tarente fut obligé d'implorer la paix et durant l'automne de l'année suivante, Piccinino passa au côté du vainqueur. Le triomphe de Ferdinand fut définitif lorsqu'au printemps 1464, Jean d'Anjou regagna la Provence (4).

(1) *Ibidem*, p. 754. D'après le document reproduit par ces auteurs, un malentendu avait surgi à cette époque entre Raguse et Scanderbeg et ce dernier aurait protesté : « contra galeas nostras et contra dominium nostrum. » Il est probable que, désireux de rentrer rapidement en Albanie, il n'avait pu se servir des galères de la République. Le sénat ragusin, soucieux de son honneur, pria Scanderbeg de dissiper ce malentendu ; il lui demanda de donner une lettre dans laquelle, au besoin, il retirerait ses paroles injurieuses.

(2) *Ibidem*, p. 754. Remarquons ici les égards extraordinaires dont la ville du Raguse entourait Scanderbeg et ses troupes. Elle lui prête des galères, le fait escorter de trois nobles qui reçoivent l'ordre de ne le quitter qu'à Budua lorsqu'il sera monté à cheval. En outre, sur les instances de Scanderbeg, elle libère cinq prisonniers. Tout cela montre en quelque sorte le prestige dont était auréolé Scanderbeg chez ses contemporains. HOPF, *Griechenland*, t. II, p. 152, croit que Scanderbeg retourna par Raguse au mois de juin 1462.

(3) TRINCHERA, *Codice aragonese*, t. I, p. 33, 54, 88.

(4) PASTORA, *l. c.* ; SIMONETTA, p. 736.

CHAPITRE VIII

LA CROISADE DE PIE II ET LES DERNIÈRES LUTTES DE SCANDERBEG (1462-1468)

Dès son retour en Albanie, Scanderbeg devait faire face à une nouvelle invasion turque. L'armistice qu'il avait conclu au printemps 1461, avait pris fin et personne n'avait proposé de le prolonger. Déjà, au mois de mars 1462, il avait appris qu'une expédition turque marchait sur l'Albanie (1).

En réalité, au début de l'été, une armée turque d'environ 20.000 hommes, sous le commandement de Sinan-beg, se dirigeait vers la Dibra supérieure, tandis qu'une autre, sous le commandement de Husèn-beg, descendait vers la Dibra inférieure. Sans laisser à ces deux armées le temps de se rejoindre, Scanderbeg attaqua la première et la mit en déroute. Ensuite il s'élança avec ses troupes contre la seconde : le commandant en fut fait prisonnier et les soldats mis en fuite. Un peu plus tard, Jousuf-beg descendit avec 18.000 hommes de Kossovo vers la Dibra ; son armée fut battue près de Scopia, dans la plaine de Pollogue (2).

Par ses attaques répétées, Mohammed II espérait sans doute mettre fin à la résistance de l'Albanie qui, seule, l'empêchait d'étendre son empire jusqu'à l'Adriatique. Mais ses espérances furent une nouvelle fois déçues. Scanderbeg restait invincible et ses troupes infatigables. Bien plus, les efforts que le pape Pie II déployait à cette époque en Occident, allaient sans aucun doute accroître notablement sa puissance. Ne parlait-on pas d'investir Scanderbeg d'un nouveau pouvoir ? Le sultan n'ignorait certainement rien de ces négociations ; aussi, pour prévenir des

(1) Lettre de Guidabonus du 18 mars 1462 (Pisko, p. 154).

(2) C'est surtout Barletius qui parle de ces victoires. ANTIBARENSIS-BIEMMI, l. VI, p. 408-410, signale deux victoires seulement. Le récit de Barletius semble vrai dans son ensemble. Cfr CRIBELLI, *De expeditione Pii papae II in Turcas* (MURATORI, t. XXXIII, p. 64-65) : « Mahomet, qui ter una estate fusus, copiis caesis... »

échecs plus graves (1), il proposa à Scanderbeg de cesser les hostilités (2). La paix fut conclue entre eux le 27 avril 1463.

On s'est demandé pourquoi Scanderbeg a voulu faire la paix au moment où son armée était partout victorieuse et où il pouvait sérieusement espérer le concours de princes étrangers. Il paraît bien que personnellement il était partisan de continuer la guerre, mais qu'il a cédé aux sollicitations de son entourage, dont la plupart, en particulier Tanusio Thopia, désiraient la paix. Il avait d'ailleurs appris à son détriment que les promesses de croisade étaient bien fallacieuses et que, pour sauver l'indépendance de sa patrie, il ne pouvait compter que sur lui-même. La paix lui permettait d'assurer l'intégrité de son territoire, outre qu'elle supprimait les dangers pour sa propre personne ; par l'exemple du despote de Serbie, qui avait été chassé de ses possessions et vivait maintenant retiré à sa cour (3), Scanderbeg comprenait trop bien la gravité de ces risques.

La conclusion de cette paix eut cependant de graves répercussions au dehors. Le Pape Pie II, qui n'épargnait aucun effort en vue de constituer la croisade, la désapprouvait publiquement et s'en montrait très peiné. C'est pour calmer les inquiétudes du Souverain Pontife, — pour employer l'expression du chroniqueur de l'époque (4), — que Scanderbeg lui envoya Tanusio Thopia avec mission d'abord de lui expliquer les circonstances qui l'avaient poussé à accepter la paix, ensuite de lui renouveler sa

(1) ANTIBARENSIS-BIEMMI, l. VI, p. 411, fait une remarque assez juste : « Ma non tanto dagli apparati della Crociata venivano impauriti i Turchi, quando dalla fama che di quella doveane essere capo il formidabile Scanderbeg. »

(2) *Ibidem*, p. 419. Certains auteurs admettent que Scanderbeg lui-même demanda la paix. Ainsi GOBLIN, *Commentarii Pii II*, l. XII, p. 607. Il faut noter que l'envoyé de Scanderbeg à Rome, Tanusio Thopia, était partisan de la paix avec les Turcs. Ce que cet ambassadeur rapporte est contradictoire ; sans doute cherchait-il à faire accroire au pape que le héros albanais avait été obligé de demander la paix.

(3) Archives de Gonzague, E XXV, 3, b. 842 (LOPEZ, p. 78) : « De non volere venir a li partiti del despote, qual mo bisogno andar mendicando, ne d'alcuni si è subvenuto... havendo quello esempio nanzi lochij se vogliuto acordar, per non venir in quello stato. »

Étienne, despote de Serbie, se trouvait, en 1461, à la cour de Scanderbeg. Ce dernier intervint en sa faveur auprès du duc de Milan. Dans une lettre écrite à cette occasion, en un beau latin, signée par « Georgius Castriota alias Sken-derbeg, dominus Albanie ac Generalis Capitaneus Regie Majestatis in partibus Grecie », il s'intéresse au sort du despote. Voir *Magyar Diplom. Emlékek*, p. 117, n° 75. La lettre, « Datum in Lesio », porte la date du 7 février 1461.

(4) ANTIBARENSIS-BIEMMI, l. c.

plus entière soumission à l'autorité du Saint-Siège ; dès que le Pape le lui ordonnerait, le chef albanais reprendrait la lutte contre les Turcs.

La république de Venise se montra encore plus mécontente que le Pape. Elle voyait dans cette paix l'œuvre de l'entourage de Scanderbeg, dont plusieurs personnes, surtout les Balcha, nourrissaient une haine farouche contre elle. Elle craignait que cette paix ne vint dangereusement libérer les troupes du sultan qui menaçaient en ce moment ses propres possessions. En 1462, les Turcs s'étaient déjà emparés de Lesbos, et depuis lors, avaient déployé une activité fiévreuse dans l'organisation de leurs forces maritimes. Le sénat de Venise se rendait compte que ces préparatifs étaient surtout dirigés contre lui. Malgré cela, il continua sa politique de non-intervention et assista, sans réagir, à de nouvelles attaques : Omer-pacha mit encore à feu et à sang les environs de Lépante et, au printemps de 1463, il ouvrit franchement les hostilités contre les possessions vénitiennes d'Argolide ; le 3 avril, la trahison d'un prêtre grec lui livra Argos ; enfin, sur le continent, les Turcs marchèrent contre la Bosnie et la Dalmatie.

Cette grande faiblesse du sénat vénitien entraîna de graves conséquences : en mai 1463, la Bosnie fut complètement occupée et incorporée dans l'empire turc. Par le fait même, la ville de Raguse et la côte dalmate se trouvaient très menacées. Mais ce fut alors que Victor Capello, chef de l'opposition et homme d'une gravité et d'une autorité indiscutables, déclara traître à la République quiconque proposerait d'ajourner la guerre ; son parti l'emporta, malgré l'opposition d'une minorité très puissante (1). D'autre part, la chute de la Bosnie menaçait également la Hongrie ; elle eut ici pour résultat de faire cesser les funestes divisions intestines : Mathias Corvin fut proclamé roi à vie et au cas où il viendrait à mourir sans héritier, sa succession passerait à la maison des Habsbourgs (2).

La république de Venise suivait avec attention la politique des puissances menacées par les Turcs. Devant le danger croissant qui menaçait ses possessions, elle ne manqua pas de s'allier aux Turcs. Elle s'attaqua même, avec succès, à défaire la paix conclue entre l'Albanie et le sultan. Dans ce but, elle montra à

(1) ZINKEISEN, t. II, p. 297.

(2) VOIGT, t. III, p. 681.

Scanderbeg tous les avantages qu'en retirait le sultan et tous les risques qui en résultaient pour lui. Le chef albanais se laissa convaincre et envoya, en 1463, à Venise, l'abbé de Sainte-Marie de Rotezio (1) avec mission de conclure une alliance avec la République.

Cet accord comporte plusieurs clauses : Scanderbeg s'engage à reprendre la guerre contre les Turcs, à condition de recevoir des subsides et des soldats italiens ; le montant de ces subsides seront fixés directement par le grand conseil, sur la proposition de l'abbé de Sainte-Marie, et non par les gouverneurs vénitiens d'Albanie ; quant à l'aide militaire, chaque année, du mois d'avril au mois de juin, — époque laquelle les Turcs descendent d'ordinaire en Albanie, — une galère armée et un navire vénitiens seront envoyés sur la côte albanaise pour protéger le pays et la population. En outre, au cas où Venise ferait la paix avec les Turcs, elle comprendra l'Albanie dans ce traité. Enfin, le fils de Scanderbeg, Jean, sera admis parmi les gentilshommes vénitiens et Scanderbeg lui-même, en cas de danger, trouvera à Venise un refuge où il pourra vivre en attendant de pouvoir retourner dans son pays. Comme on le voit, ce traité assurait plusieurs avantages à Scanderbeg. Celui-ci avait de plus fait demander au sénat vénitien le paiement régulier de sa pension (2).

On peut supposer que la république de Venise ne fait ces concessions à Scanderbeg que pour mieux défendre ses propres intérêts, gravement menacés par les Turcs. Elle s'engage à envoyer en Albanie 1000 fantassins et cavaliers, et 2000 ducats pour les dépenses de la guerre, qui sera déclanchée l'année suivante. Elle nomme le fils de Scanderbeg, — à peine âgé de huit ans, — capitaine et membre de son grand conseil, et Scanderbeg lui-même général des forces armées albano-vénitiennes, en Albanie. Enfin, elle consacrera plusieurs galères à la défense de l'Albanie (3).

(1) *Magyar Diplom. Emlékek*, p. 231 ; il s'appelait Andrea Snaticho.

(2) *Magyar Diplom. Emlékek*, p. 229-230. Le document est en italien. La réponse du sénat est en latin.

(3) « Quod diligentes Magnificum Dominum Scanderbegum ob virtutes suas et quia contra hostes fidei semper forti animo pugnavit : sumus et reperiemur semper optime dispositi ad omnia, que honorem et commoda sua concernere possent »...

« Certus sit, quod loca nostra sua semper reputari poterunt et Magnificentie sue taliter providebimus quod de nobis poterit merito contendari ». *Ibidem*, p. 231-232.

Cette alliance conclue avec Venise marque une nouvelle orientation dans la politique de Scanderbeg. En effet, on relèvera immédiatement la différence entre le traité conclu par lui avec Alphonse et l'alliance établie entre lui et Venise. Alors qu'il reconnaissait sa vassalité vis-à-vis du roi de Naples, Scanderbeg se considère ici comme un seigneur naturel et traite d'égal à égal ; en outre, il songe à sa succession et à l'avenir de sa patrie. Sans doute, il reste allié du roi de Ferdinand et conserve avec lui des rapports cordiaux ; s'il se tourne maintenant du côté de la république de Venise, c'est qu'un même péril les menace tous deux et les pousse à s'unir en vue d'une résistance commune.

La république de Venise n'arrêta pas son système d'alliances à l'Albanie ; elle l'étendit aussi à la Hongrie, avec laquelle elle signa, en septembre 1463, une alliance offensive contre le sultan. Aux termes de cet accord, Venise devait attaquer l'ennemi avec une flotte de 40 galères et entretenir en Dalmatie et en Morée des troupes de cavalerie et d'infanterie ; la Hongrie, de son côté, devait faire une vigoureuse diversion en territoire ennemi.

Ces accords diplomatiques furent négociés dans le plus grand secret ; même l'entourage de Scanderbeg, qui restait opposé à la reprise des hostilités, ignorait, semble-t-il, l'alliance conclue avec Venise par l'intermédiaire d'un ecclésiastique. Aussi les Albanais continuèrent-ils à accuser Venise d'être complice des Turcs (1). Cette difficulté intérieure suscitait bien des ennemis à Scanderbeg. Pour ramener l'opposition à se rallier à sa politique, le chef albanais se servit une nouvelle fois de l'archevêque de Durazzo (2), Paul Ange (3). Né vers 1417, très probablement à

(1) LOPEZ, p. 77-78.

(2) ANTIBARENSIS-BIEMMI, I. VI, p. 419-426.

(3) La famille d'Ange ou d'Angelo-Angelus, d'Ange, Angeli, Angelorum, en albanais, Ejlli ou Ejllorët, était d'origine noble. Il est difficile de contrôler ce que rapportent les biographes de cette famille, et plus particulièrement de Paul Ange, archevêque de Durazzo. Ils affirment en effet bien de choses erronées. [POUCQUEVILLE], *Notice sur la filiation de la famille d'Ange*, p. 13 et suiv., prétend que les Ange, étaient originaires de l'Épire, dont la ville d'Arta était la capitale ; ils auraient compté dans leurs ascendants des empereurs de Constantinople, et ce serait Théodore Ange qui, après avoir subi un échec à Constantinople, se serait fixé en Albanie. Leurs possessions — toujours d'après le même auteur — se trouvaient aux environs d'Alessio. En outre, le chef de la famille portait le titre de prince de Durazzo (Drivasto). La noblesse de cette famille est confirmée par les écrivains de l'époque. ANTIBARENSIS-BIEMMI, I. II, p. 126, confirme aussi que la famille possédait Antivari et plus tard Drivasto. Cfr aussi DUCANGE, *Historia Byz.*, p. 211-213.

La ville de Drivasto (Drishti) était sous la domination des Span (voir plus haut).

Durazzo (1), successivement archidiacre (2) et archevêque (1460-1469) de ce diocèse, ambassadeur de Scanderbeg à Venise, Paul Ange était un personnage de premier plan tant à cause de la grande autorité dont il jouissait auprès des Albanais influents (3), qu'à cause des relations qu'il entretenait avec les princes étrangers, spécialement avec le Pape et Venise (4). Ami personnel de Scanderbeg, dont il favorisait la politique, il intervint avec succès auprès de ses compatriotes pour faire accepter l'alliance vénéto-albanaise ; en effet, il obtint d'eux d'accueillir favorablement Gabriel Trevisano, le proviseur vénitien en Albanie, qui avait reçu mission de remettre à Scanderbeg 600 ducats de pension et 2000 ducats en vue de préparer l'attaque contre les Turcs (5).

Cependant il ne faut pas considérer comme une pure légende, tout ce qu'affirment les biographes. En effet, la famille des Ange avait sur la ville de Drivasto des droits qui résultaient sans doute de mariages. Au XVI^e siècle, on parle de la famille comme « duces Drivasti » *AAIb*, t. I, p. 468. Après l'occupation de l'Albanie par les Turcs, plusieurs de ses membres figurent au service des puissances occidentales. Cfr DU CANGE, *o. c.*

Il est très probable que la famille résidait d'abord à Durazzo, d'où elle passa à Drivasto. En effet Pierre, frère de l'archevêque Paul, se rencontre plus tard dans cette ville (ŠUFFLAY dans THALLOCY, *Illyrisch-alb. Forschungen*, t. I, p. 226-227), et Paul lui-même était archidiacre de Durazzo, avant de devenir archevêque (EUBEL, t. II, p. 126). On raconte que son nom fut changé plus tard en Radovani et Kamsi (Camesi); mais ces documents publiés dans le *Kalendari* de la *Vepra Pijore*, Scutari, 1924, p. 24-45, n'ont aucune valeur.

(1) DEGRAND, annexe à la fin, d'après Flave Comnène.

(2) EUBEL, t. II, p. 126.

(3) Le rôle de Paul Ange commence en 1460. Les chroniqueurs se trompent en parlant de sa carrière antérieure ; ils confondent l'archevêque de Durazzo avec Paul, évêque de Drivasto. Ce dernier s'appelait Paulus Dussius. Appartenait-il à la famille des Ange ? ANTIBARENSIS-BIEMMI. I. IV, p. 298, le nomme « Paolo Angelo, vescovo di Drivasto, prelato d'una grandissima autorità e reputazione presso tutti i principi albanesi ». Cependant son nom Dussius (FARLATI, t. VII, p. 240) vient de Dushmani et n'a rien de commun avec les Ange.

(4) LJUBIĆ, t. X, p. 334, 339 ; ŠUFFLAY, *o. c.*, p. 244-245. Il a conservé la formule albanaise de baptême selon le rite romain ; cette formule présente des caractéristiques linguistiques rares jusqu'en 1555. Elle faisait partie des *Constitutiones* édictées par l'archevêque le 8 novembre 1462, « in ecclesia sancte Trinitatis de Ematia », pour porter remède aux abus, constatés au cours d'une visite pastorale. Cfr ROQUES, *Recherches sur les anciens textes albanais*, p. 7. Le texte de la formule a été publié par JORGA, IV, p. 192. La reproduction photographique a été exécutée par Roques dans la *Romania*, t. LII (1926), p. 162-164, 504-505. Voir aussi JOKEL, *Indogermanisches Jahrbuch*, t. XII, 8, n^o 127.

L'archevêque Paul Ange, d'après Barletius, fut nommé cardinal par le Pape Pie II. C'est évidemment une erreur. POUQUEVILLE, p. 47, reprend cette affirmation.

(5) LOPEZ, *l. c.*

Pie II, considéré à bon droit comme le principal promoteur de la croisade, fut évidemment tenu au courant des alliances conclues par Venise, l'Albanie et la Hongrie. Il était d'ailleurs personnellement intervenu pour engager le héros albanais, — dont le nom seul suffisait à terroriser les Turcs, — à se ranger aux côtés des princes chrétiens ; ses démarches avaient certainement contribué non seulement à faciliter la conclusion de l'alliance, mais aussi à la faire admettre par les Albanais.

Si le Pape put facilement amener à ses vues les États directement menacés par les Turcs, il se heurta, par contre, à l'indifférence des autres puissances. Le 19 octobre 1463, il conclut avec le duc de Bourgogne et Venise un traité d'alliance, pour une durée d'un ou, au besoin, de trois ans : les signataires s'engagent à guerroyer contre les Turcs et à ne faire la paix que de commun accord. Le 21 octobre, Pie II convoqua devant l'assemblée des cardinaux les ambassadeurs italiens, pour leur demander d'exécuter l'engagement, pris à Mantoue, relatif aux contributions de guerre. Tous les ambassadeurs donnèrent de belles paroles. Mais, comme auparavant, leurs promesses ne furent jamais exécutées. D'une part, le roi Ferdinand de Naples refusa ouvertement d'entrer dans l'alliance et son attitude provoqua la défection du duc de Bourgogne ; d'autre part la majorité des seigneurs italiens, tout en prétextant des raisons futiles, perdirent leur temps en discussions stériles. Entretemps, le parti d'opposition releva la tête à Venise, surtout parce qu'il voyait le duc de Milan profiter de l'absence des troupes pour occuper quelques villes de la République. L'entreprise de Pie II aboutit donc à un échec. Les princes italiens, comme ceux des autres pays de l'Europe occidentale, poursuivaient alors une politique trop égoïste et ne voulaient plus s'entendre pour défendre les intérêts supérieurs de la civilisation chrétienne. Ce fut alors que Pie II, las d'attendre, se mit lui-même à la tête d'une croisade pour sauver les pays balkaniques. Il se rendit d'abord à Ancône en vue de s'y embarquer pour Raguse, menacée par les Turcs. Il fut immédiatement accusé en Italie de travailler au profit exclusif des Vénitiens. En réalité, son plan était tout autre : il avait projeté de partager la Turquie européenne, en attribuant le Péloponèse, la Béotie, l'Attique et les villes des côtes de l'Épire à Venise, la Macédonie à Scanderbeg, la Bulgarie, la Serbie, la Valachie jusqu'à la mer Noire à la Hongrie ; le reste de l'Empire byzantin serait donné à

des familles grecques (1). Inutile de dire que ce projet ne fut jamais réalisé. Pie II d'ailleurs était en ce moment à bout de forces ; fort peu de temps après, il mourut (14 août 1464), et son projet de croisade le suivit dans son tombeau.

* * *

Conformément à ses engagements avec Venise, Scanderbeg reprit les hostilités contre les Turcs, au printemps 1464. Cette fois, il dut lutter contre un renégat albanais, nommé Balaban-pacha, qui commandait les troupes turques expédiées contre lui. Né à Badera, dans la Matia, ce Balaban-pacha avait été envoyé dès son enfance à la cour du sultan et enrôlé plus tard dans le corps des janissaires. Le 13 avril, l'avant-garde turque fut battue et mise en fuite par Moïs Dibra (3), qui gardait la frontière.

Mais cet échec de leur avant-garde n'empêcha pas les Turcs d'avancer. Deux jours après, Balaban franchit la frontière avec son armée. Suivant la coutume de l'époque, il envoya à Scanderbeg des présents, — qui furent refusés, — et l'assura de sa bonne foi. Son attitude cauteleuse, — bien différente de celle des autres pachas, — réussit à corrompre les espions de Scanderbeg, ce dont ce dernier faillit être la victime. Une bataille fut engagée entre les deux armées. Balaban fut battu, mais réussit par une feinte à capturer huit capitaines, parmi les meilleurs de l'armée albanaise : Moïs Dibra, Musachio d'Angelina et Blaise Giurizza et cinq officiers de rang inférieur : Gin Musachi, Jean Perlati, Nicolas Erisio, Georges Cuca et Gin Manessio (Maneshi). Ces prisonniers furent envoyés à Constantinople où ils subirent un martyre effroyable (3). Cette nouvelle jeta la stupeur en Al-

(1) *Commen.*, l. c., p. 334 ; ZINKEISEN, t. II, p. 282.

(2) ANTIBARENSIS-BIEMMI, l. VI, p. 428-429.

(3) *Ibidem*, p. 433, dit qu'ils furent écorchés et que leurs cadavres furent jetés aux chiens. « Omnes excoriari suo more jussit » (Barletius). Musachi (HOPF, *Chroniques*, p. 297) : « Anzi per piu crudeltà li fece scorticare vivi a poco a poco, talchè per quindici di continui con simile afflittione e dolore passarno da questa vita ». Voir aussi l'ANONYME VÉNITIEN, ch. 32, p. 36. Antibarensis relate ce fait avant la mort du pape Pie II (14 août 1464). Les autres biographes fixent une date ultérieure et le placent en 1465. Je suis l'Antibarensis, car il présente toujours plus d'autorité que Barletius et ses continuateurs. ROMANIN, l. IV, p. 322-323, se rapproche plutôt de l'Antibarensis. Pour justifier notre opinion, remarquons en outre que, le 13 mars 1464, le roi Ferdinand fait des dépenses pour Scanderbeg et son armée. Cfr BARONE, p. 22.

banie : les hommes laissèrent pousser la barbe en signe de deuil, et tout le peuple pleura Moïs Dibra, Guirizza et le brave Musachi. Au témoignage de l'Anonyme d'Antivari, Scanderbeg devint à ce moment furieux et cruel, comme un turc, à tel point que d'un coup formidable de son épée, il coupa en deux, deux prisonniers turcs, provoquant une terreur parmi les spectateurs de cette scène horrible.

Peu de temps après, Balaban-pacha envoya de nouveau des présents à Scanderbeg, qui, cette fois-ci, les accepta. En échange il fit remettre au renégat des instruments d'agriculture, symbolisant son origine et son devoir d'Albanais comme sujet des Castriota. Irrité de ce présent, le renégat résolut de se venger et sa ruse surpassa celle de Scanderbeg. Ce dernier, sans attendre, se jeta dans la mêlée avec une imprudence, qui faillit lui coûter la vie : il fut assailli par des Turcs, dont un l'attrapa par le cou et s'efforça de le jeter par terre. Un Albanais, nommé Leveta, — dont le nom a été conservé par la tradition jusqu'à nos jours, — le sauva en tuant l'agresseur. Cependant, pour la seconde fois, Scanderbeg, comme un enragé, se jeta au beau milieu des escadrons ennemis ; resté quelque temps seul, sans que personne sut ce qu'il était devenu, ses forces commençaient à le trahir ; son cheval chancela, épuisé, et le héros tomba inanimé. Les Turcs se précipitèrent sur lui, mais sa garde du corps avait pressenti le danger. Autour du héros se livra alors une lutte homérique ; percé de part en part, son bouclier avait volé en éclats et Scanderbeg restait étendu par terre, entouré de ses fidèles compagnons d'armes. Pourtant, il put se relever, enfourcha un autre cheval et, encore étourdi, se rejeta dans la mêlée. Ce geste détermina une des plus brillantes victoires de Scanderbeg. Les Turcs furent massacrés sans pitié. Scanderbeg regretta son geste, mais malgré sa témérité extrême, il était sorti sain et sauf du combat. Cependant, les pertes albanaises furent élevées (1).

Balaban, à qui était confiée la garde des frontières, ne s'avoua pas vaincu et revint attaquer Scanderbeg. Une nouvelle bataille fut engagée le 9 août 1464 : les Turcs furent encore une fois refoulés ; mais on ne peut pas parler ici d'une victoire (2).

(1) ANTIBARENSIS-BIEMMI, l. VI, p. 338-441 ; Pisko, p. 56.

(2) *Ibidem*, p. 441-447. Comme nous l'avons vu, Barletius place ces luttes en 1465. Il parle d'une victoire au mois d'août, mais, d'après lui, il ne s'agit pas de celle remportée contre Balaban. Quoi qu'il en soit, je me borne à relater son récit.

Dans ces guerres contre Balaban, Scanderbeg fut aidé par le roi de Naples, mais le secours de celui-ci fut purement d'ordre financier (1). Cinq jours plus tard mourait à Ancône, le Pape Pie II. Sa mort provoqua une consternation générale parmi les Albanais, qui attendaient de lui, bien plus que n'importe quel autre souverain, une assistance efficace contre les Turcs. Depuis à peu près vingt ans, Scanderbeg tenait en échec les troupes turques, en leur infligeant des pertes considérables. Le Pape, disait-on alors, songeait à le couronner. Bien que nous manquions de sources sérieuses pour contrôler ce bruit, celui-ci montre en quelque sorte l'espérance que nourrissait le peuple d'Albanie envers Pie II et son propre chef. Quoique ne portant pas la couronne, Scanderbeg était considéré par tout son peuple comme un roi.

L'alliance conclue entre Venise et Scanderbeg n'avait pas supprimé tous les malentendus entre la République et l'Albanie (2). En réalité les deux puissances ne poursuivaient pas le même but et dès lors les moyens mis en avant par l'une n'étaient pas toujours ceux désirés par l'autre. Quoi qu'il en soit, elles se complétaient momentanément dans la lutte contre les Turcs et c'est pour renforcer leur puissance que la République avait aussi fait des alliances avec Leca Ducagin et Ivan Cernoïevitch (3).

En 1465 (4), Balaban-pacha revint en Albanie, accompagné, cette

Pour ma part, je préfère adopter le récit de l'Antibarensis. Le fait est que ces deux années furent néfastes pour les Turcs, et que Scanderbeg remporta plusieurs victoires.

(1) BARONE, *l. c.* — Les sources vénitiennes assurent qu'au mois de juin se trouvait à Scopia une grosse armée turque, d'environ 50.000 soldats, qui pouvait facilement envahir les pays voisins (Pisko, p. 159). Il est fort probable que cette armée entra en Albanie sous le commandement de Balaban-pacha. Je dois noter ici que ces sources vénitiennes, datant d'une époque troublée, sont assez contradictoires. En effet, G. de Collis, écrivant au duc de Milan (Pisko, p. 156-157), rapportait ce qu'il entendait à Venise; lui-même doutait de ces racontars.

(2) « Scanderbeg si dice pur che d'accordio con messer Cimarosto et che intende far guerra al Turcho dato che questa III^{ma} Signoria troppo non si fida di luy ». Lettre de G. de Collis, du 18 août 1464. MAKUŠEV, t. II, p. 235.

Au mois de septembre, on parle d'une attaque dirigée par Scanderbeg et Cimarosto contre un château turc; mais leur attaque échoua (MAKUŠEV, t. II, p. 161), d'après G. de Gollis, qui cependant se montre très superficiel dans ses dépêches.

(3) LJUBIĆ, t. X, p. 323 et suiv.

(4) Le chroniqueur Antibarensis termine ici. Je crois que cette guerre doit avoir eu lieu en 1465, car tout laisse supposer que Balaban ne put lutter sans discontinuité durant une année.

fois, d'un autre traître, Jacoup Arnaut. Tous deux commandaient de grandes armées et leur plan était habilement conçu : ils devaient prendre Scanderbeg entre deux feux. Mais ce dernier avait prévu le coup et pris des mesures exceptionnelles. Il avait sollicité des secours à Naples, et obtenu, au mois de mai, l'envoi de troupes et de sommes d'argent (1). Ne voulant pas rester sur la défensive, il descendit vers la Dibra avec 12.000 hommes, dans l'espoir de se débarrasser de Balaban-pacha avant l'arrivée de l'armée de Jacoup. Il força Balaban d'accepter le combat, et pour la seconde fois, — c'était au mois d'août 1465, — il lui infligea une défaite sanglante et complète. Un peu plus tard, avisé que Jacoup-pacha se trouvait à Cassari, près de Tirana, Scanderbeg s'élança contre lui et le mit également en déroute. Les deux capitaines turcs perdirent, dit-on, plus de 20.000 tués et blessés. Conseillé par les siens de poursuivre les fuyards de l'armée ottomane, Scanderbeg aurait prononcé ces mots : « Laissez-les, qu'ils s'en aillent ! Il faut que quelqu'un arrive à Constantinople pour annoncer au sultan nos victoires. » (2)

Après ces nouveaux triomphes, l'Albanie résistait encore, mais était complètement épuisée. Les longues luttes menées contre elle par la plus grande puissance du siècle, avaient décimé sa population et dévasté son territoire. Sans doute, elle avait trouvé, pour la soutenir, un certain appui en Occident, surtout auprès des rois de Naples, de la Papauté et de Raguse ; mais leur collaboration, à tout prendre, avait été bien faible, et si elle avait pu maintenir son indépendance, elle le devait presque exclusivement à la bravoure de ses habitants et au génie de son chef incomparable.

Mohammed II comprit que la résistance acharnée de ce petit pays était une honte pour ses armées. Voulant venger son honneur et désireux de donner à son empire d'Europe des frontières naturelles, l'Adriatique, il résolut de diriger lui-même les opérations contre Scanderbeg. Dès qu'il en reçut la nouvelle, ce dernier s'adressa aux puissances occidentales, notamment au Pape, au roi de Naples et aux Vénitiens ; il se mit aussi en rap-

(1) BARONE, *o. c.*, p. 26.

(2) BARLETIUS, l. XI, f° 145-148 v°. ROMANIN, l. IV, p. 322-323 parle aussi de ces deux luttes ; il admet deux victoires remportées sur Balaban-pacha avant l'arrivée du sultan.

port avec le roi de Hongrie et avec Raguse, dont des ambassadeurs furent envoyés en Albanie (1).

Au printemps de 1466, le sultan mit sur pied une armée, dont les forces sont évaluées par les uns à 200.000, par les autres à 300.000 hommes (2). Son objectif était Croïa, la fameuse citadelle de Scanderbeg. Au mois de juillet, Paul II lança un appel aux princes européens en faveur de l'Albanie, car au mois de mai un messenger de Raguse avait apporté à Rome la nouvelle que Scanderbeg, victime d'une trahison, avait éprouvé un grand échec et que le désastre avait été suivi d'un terrible massacre de chrétiens (3). L'Italie entière fut prise d'épouvante. Pierre de Médicis, dit-on parla, avec larmes du sort de la malheureuse Albanie et promit de la secourir (4). Le Pape lui envoya de nouvelles sommes d'argent et insista en sa faveur auprès des puissances chrétiennes.

Scanderbeg organisa la résistance d'après la tactique militaire du temps. Il enferma dans Croïa une garnison de 4.400 hommes, sous le commandement de Tanusio Thopia, le meilleur de ses capitaines et celui dans lequel il avait la plus grande confiance (5). Lui-même resterait en dehors de la capitale.

L'armée du sultan, — d'après Barletius, ce dernier vint au mois de juin en Albanie, — mit tout le pays à feu et à sang. Elle arriva sans obstacle devant Croïa, dont elle commença immédiatement le siège. Mais elle subit bientôt les attaques de Scanderbeg, qui ne cessa de la harceler et de l'inquiéter, ne lui laissant ni trêve ni repos. Croïa résista à toutes les attaques des

1) GELCICH-THALLÓCZY, p. 767.

(2) PASTOR, t. II (éd. 1904), p. 360. Lettre des ambassadeurs de Mantoue à Rome, datée du 31 mars 1466 (Archives de Gonzague). Le chiffre est exagéré. — ANTIBARENSIS-BIEMMI, l. VI, p. 450 (il place la guerre en 1465) donne un chiffre moins élevé : 150.000 hommes.

(3) *Ibidem*.

(4) PASTOR, t. II, p. 360, lettre de T. Mattei (Archives de Florence) du 15 mai 1466. — MAKUŠEV, p. 180 (en russe).

(5) ANTIBARENSIS-BIEMMI, l. VI, p. 448 : « Ne diede il governo a Tanusio Topia, che era il più valente ufficiale delle sue truppe ed in cui maggiormente confidava ». — SCHIRÒ, *Gli Albanesi e la questione balkanica*, p. 208, parlant du mois de décembre, dit que Scanderbeg avait placé à Croïa Tanusio Ivanovitsch, despote de Herzégovine. D'après Barletius, le commandant de Croïa fut Baltassare Perducci. Sans doute un des officiers de la capitale était étranger. Il faut noter aussi qu'une garnison napolitaine résidait encore dans la ville. Avec raison, PISKO, (p. 101), admet que Perducci était probablement le commandant de l'artillerie. DEGRAND, (p. 225), nous donne la traduction d'un chant populaire, dans lequel on exalte la gloire de Tanusio Thopia, qui refusa de céder Croïa au sultan. Cfr NOLI, p. 255, n. 1.

troupes ottomanes, pendant que les indomptables troupes de Scanderbeg se jetèrent sur elles et les décimèrent continuellement. Mohammed II, comprenant qu'il n'avait rien à espérer, ni de la trahison, ni de la force ouverte, et craignant sa réputation compromise, se décida à s'éloigner de Croïa ; d'autre part, il réussit à conquérir la ville de Chidna, où un massacre en masse calma un peu sa vengeance (1). Il confia le siège de Croïa à Balaban-pacha avec 80.000 hommes, et fit construire comme base des opérations futures contre Croïa, la ville de Valme, près du fleuve Shkumbi, ce qui causa de nouvelles inquiétudes à la république de Venise (2). Lui-même dévasta entretemps le territoire pour terroriser la population. Cependant, comme l'hiver approchait, Mahommed II crut bon de s'éloigner de l'Albanie et d'aller prendre ses quartiers à Constantinople (3). Sa grande expédition contre l'Albanie n'avait pas réussi à abattre son ennemi (4).

Il était évident désormais que le sort de l'Albanie se trouvait lié à celui de Croïa. Scanderbeg le comprit et pour secourir sa capitale, il multiplia ses instances auprès des puissances. Ses dé-

(1) ANTIBARENSIS-BIEMMI (p. 453-454) affirme que près de 30.000 hommes, femmes et enfants, réfugiés dans cette ville, furent massacrés. L'Anonyme de Vérone (SORANZO, *Cronica di Anonimo Veronese*, p. 235) parle aussi d'un traître, évêque en Albanie ; mais il croit que son acte visait la délivrance de Croïa ; en réalité il s'agit de la reddition de Chidna et cet évêque n'intervient pas ailleurs dans les documents. Certainement, une tuerie eut lieu à cette époque en Albanie, car le sénat de Venise se décida à écrire au Pape : « ... manifesta et horrenda pericula in dictis partibus Albaniae ». Lettre du 7 juin 1466. Cfr SORANZO, *l. c.* Le 17 juin, Jean Mathieu Contarini fut envoyé en Albanie, SANUDO, p. 183.

(2) *Sen. Secr.* 22, c. 179 (voir SORANZO, p. 236) : « Omnes qui scribunt ex Albania existimant rem periculosam et nocivam statui nostro Albanie instaurationem, quam fecit Turcus illius civitatis, nominate Valme, tum propter vicinitatem suam locis nostris, tum propter copiam materie ad fabricandum fustas... et commoditatem per illud flumen descendendi et illabendi ad mare... propterea vadit pars ». — Le même jour, le 16 août 1466, le sénat ordonne aux proviseurs de prendre des renseignements : « de extrucone urbis cuiusdam quam de Valmis... » SORANZO, *o. c.*, p. 236, n. 1. L'Anonyme de Vérone l'appelle « Albana » ; Barletius, qui fixe sa fondation à l'année suivante, l'appelle « urbs Valmorum ». HAMMER-PURGSTALL, t. I, l. XIV, p. 492, n. 9, admettent que c'est la ville d'Ilbessan (Elbasan). — SORANZO, *l. c.*, est du même avis, comme d'ailleurs BRATUTTI, t. II, p. 239. — Il s'agit de la ville de Valmora, qui était une forteresse byzantine. Voir RUVARAC, *Archiv für slav. Phil.*, t. XVII (1885) ; PATSCH, *Zur Kunde*, t. VI (1908), p. 69 ; ŠUFFLAY, *Städte*, p. 18.

(3) FALLMERAYER, p. 87 ; HOPF, t. II, p. 156 ; MAKUŠEV, p. 109.

(4) LAONIKOS, l. VIII (éd. de Bonn), p. 433 : « Tandem cum satis evastata esset regio, exercitum abduxit, cum nihil sane memorabile designasset ».

marches eurent quelque succès : la ville de Raguse lui fit parvenir des provisions (1) ; l'envoyé de Scanderbeg en Hongrie annonça des nouvelles encourageantes (2) ; depuis le mois de juin, Venise continuait à expédier des secours, et, le 17 juin, on rencontra à Scutari son envoyé, J. M. Contarini (3).

Au mois de décembre 1466, Scanderbeg arrivait à Rome, où une brillante réception lui fut réservée (4). Pour gagner la bataille qui s'annonçait gigantesque, il fallait mobiliser toutes les forces. C'est dans ce but que durant l'hiver, Scanderbeg entreprit lui-même le voyage en Italie. Les secours qu'il avait reçus lui paraissaient insuffisants. Il espérait bien par son prestige vaincre les dernières résistances. Habillé en simple soldat, accompagné d'un petit nombre de chevaux et d'un pauvre équipage, il frappa tout le monde par sa grande simplicité. Il reçut une audience du Pape, mais n'obtint que de pauvres subsides, Paul II prétextant la détresse de ses finances (5). Après de longues discussions, le 12

(1) GELCICH-THALLÓCZY, p. 780. « In donum domino Schenderbegho duo milaria biscocci » (Le 5 nov. 1466).

(2) *Ibidem* ; l'ambassadeur est « ser Paladinus de Gandola... ex parte Schenderbeghi... » (Le 13 nov. 1466).

(3) Les secours furent envoyés les 4, 7, 17 juin. Voir *Sen. Secr.*, 22, c. 165-169 ; SORANZO, *l. c.*

(4) PASTOR, t. II, p. 361 et n. 4. — ZINKEISEN, t. II, p. 393, fixe son arrivée au commencement de 1466 ; FALLMERAYER, p. 87, et HOPF, t. II, p. 156, dans l'été 1466. Toutes ces indications sont fausses. Les biographes laissent voir qu'il alla à Rome après le départ du sultan. Scanderbeg arriva à Rome le 12 décembre 1466, ce qui est confirmé par le livre des comptes de Paul II, par une lettre du cardinal Gonzague, du 15 décembre 1466, et par une autre lettre (toutes les deux inédites) de J. P. Arrivabene, dans laquelle ce dernier dit : « El S. Scanderbeo gionse qui veneri [12 décembre] et incontra li forono mandate le famiglie de cardinali. E homo molto de tempo passa li 60 anni ; cum puochi cavalli è venuto e da povero homo. Sento vorrà subsidio ». Encore de nos jours on voit en bas du Quirinal une petite et étroite rue, nommée « Vicolo di Scanderbeg », où habita le héros. Un portrait y fut placé plus tard, avec cette inscription : « Geor. Castriota a Scanderbeg princeps Epiri— ad fidem iconis rest. an. dom. MDCCCXLIII ». Voir PASTOR, *l. c.* ; BELLI, *Case*, p. 58. — Sur l'arrivée de Scanderbeg à Rome on trouve aussi des renseignements dans SCHIRÒ, *Gli Albanesi*, etc., p. 208 ; cet auteur précise son arrivée par la lettre d'Arrivabene. Bien qu'il ne le dise pas, il emprunte ses preuves à Pastor.

(5) PASTOR, t. II, p. 362-363. — FALLMERAYER, p. 88, prétend que Scanderbeg n'avait apporté que des indulgences et des proclamations à l'adresse de l'Occident. Cette légende a été reprise par une foule d'auteurs. Avec Fallmerayer, beaucoup d'autres parlent de Paul III ! Cependant les difficultés dans lesquelles se trouvait le Pape Paul II ont donné naissance à plusieurs légendes. La plus belle, dont je ne veux pas nier toute la valeur, est celle d'un anonyme, rapportée par SCHIRÒ, *o. c.*, p. 209 : une relique de la S^{te} Croix, munie d'indulgences « in

janvier, il toucha 5.000 ducats pour son armée (1), et 450 ducats pour son entretien ; le 19 avril 1467, quand déjà de retour en Albanie, il reçut encore 2.700 ducats et le 1^{er} septembre une autre somme de 1.100 ducats (2).

De Rome, Scanderbeg passa à Naples. Il y fut cordialement accueilli par Ferdinand, qui n'avait pas oublié son concours généreux et efficace et qui lui accorda l'hospitalité dans son propre palais. Le chef albanais y prolongea son séjour jusqu'à la fin de mars. En partant pour l'Albanie, il reçut, outre des provisions et des munitions, une somme de 1.000 ducats, le paiement de la garnison de Croïa, et une somme de 500 ducats, pour couvrir ses dépenses de voyage (3).

Revenu dans sa patrie, Scanderbeg y cueillit les derniers lauriers de sa glorieuse carrière. Au mois d'avril 1467, il battit les Turcs qui venaient en aide aux troupes de Balaban-pacha et fit prisonnier le frère de ce dernier (4). Puis avec une armée albano-vénitienne, il se lança contre les Turcs qui tenaient encore investie la capitale de l'Albanie. Les assiégés firent une sortie tandis que les troupes de Scanderbeg se précipitaient dans le camp turc. Ce n'était plus une bataille mais un carnage. Balaban-pacha fut tué par Georges Alexius (Lleshi), — nom glorieux resté vivant dans la tradition albanaise, — qui faisait partie de la

articulo mortis », aurait été donnée à Scanderbeg ; celui-ci aurait alors dit au Pape : « La reliquia io l'acchetto, giachè prevedo che, tra poco, sarò vicino a discendere nella mia tomba : io solo, contro tanti nemici, non potrò che morire. Quanto al denaro, io ve lo lascio, a condizione che lo distribuiate ai poveri, che preghino Iddio per la prosperità delle mie armi. Se io sarò vinto, ciò dipende dal valor del più forte ; se io resterò vittorioso tutto l'argento e l'oro di Roma non sarebbe sufficiente compartirne la gloria ».

(1) « Questa mattina [le 12 janvier 1467] de novo fu havuto in consistorio secr[eto circa] li fatti de Scanderbeo al quale si darano pur il cinquemila ducati ». Lettre du card. de Gonzague à son père (inéd.). Cfr PASTOR, *o. c.*

(2) GOTTLÖB, *Aus der Camera apostolica des 15. Jahrhunderts*, p. 80, n. 5.

(3) SCHIRÒ, *o. c.*, p. 208 209, parle du départ de Scanderbeg d'après une lettre de Ferdinand «... Non dicemo altro esso Scandarbech e partito, et rencrescene che la condicione delli tempi... ». Le roi s'excuse de ne pouvoir faire plus pour son ami ; il envisage alors une guerre contre les États pontificaux. Il est très pessimiste dans les affaires de l'Albanie et cherche à conclure une alliance avec le sultan. Voir SCHIRÒ, p. 209. Pour les subsides accordés par Ferdinand, cfr TRINCHERA, t. I, p. 90.

(4) « Hoggi per lettere de 27 del passato [le mois d'avril] se sente Scanderbego... aver preso il fratello de Balabano capitano del Turcho cum tuti i careagi erano contra Crojia e menato in Alexio... » MAKUŠEV, t. II, p. 129, d'après une lettre de Z. Barbaro du 10 mai 1467, à l'évêque de Vérone.

garnison de Croïa. L'armée turque, privée de son général, fut battue et s'enfuit en désordre (1), poursuivie par les troupes de Scanderbeg qui coupèrent la route vers la frontière. Croïa était sauvée ! Les Turcs, se voyant encerclés, proposèrent à Scanderbeg de rendre leurs armes et leurs munitions, à condition de pouvoir passer la frontière. Tous les chefs albanais, excepté Scanderbeg, opinèrent qu'il fallait refuser cette proposition. Leca Ducagin, interrogé sur cette offre, répondit par deux mots albanais : « Më ta ! » (2) ; son avis l'emporta, mais les Turcs, désespérés, parvinrent à se frayer une route et à passer la frontière.

Malheureusement, le désastre de l'armée de Balaban-pacha ne mit pas fin aux épreuves. Pour la seconde fois, Mahommed II descendait vers Albanie (3). Au printemps 1467, il entra en Albanie centrale, près d'Elbasan, et se dirigea vers Durazzo, laissant partout des garnisons. Sa tactique visait cette fois-ci à s'emparer de Durazzo, d'Alessio et de tous les ports albanais, afin de couper le pays de toute communication extérieure et d'empêcher son ravitaillement. Ses premières attaques étaient dirigées contre Durazzo (4), mais restèrent sans succès : la ville résista. Il marcha ensuite contre Croïa, et mit le siège devant la forteresse. Entre temps, il assouvit sa haine contre la population civile, qui fuyait éperdue, devant les troupes ottomanes. Les fuyards qui se diri-

(1) « Balabano veramente dubitando che venisse [Scanderbeg] socorere Croia deliberò darli la battaglia, et così fece ; quelli dentro se portarno viriliter et ferirono dicto Balabano capitano del Turcho de primo schioppetto et de primo veretone e portato allozamento [all'alloggiamento] morì subito ; zonse [giunse] Scanderbego e fece levare i Turchi da campo, socorse Croia e fornì de vituarie e rupe inimici cum multa taglia de Turchi, e tutavia seguitava la victoria... » MAKUŠEV, t. II, p. 29-30..

(2) « Di poi parlò l'inclito Lech Ducagino, et disse con audatia : Embetha, che in Albanese vol dir adosso... » ANONYME, ch. 27, p. 42.

(3) BARLETIUS, l. XIII, f° 156. Ce fait a été rejeté par des auteurs qui croyaient que Scanderbeg mourut en 1466 ou 1467. Cependant, c'est un fait incontestable : « Annus autem sequens DCCCLXX (1466) exactus ab eo Constantinopoli fuit [sultan] in otio. Sed in Albaniam deinde profectus ditionem ducis Joannis istic imperio suo subiecit ». Les mots « ditionem ducis Joannis » signifient le territoire du seigneur ou du duc Jean, père de Scanderbeg. — « Philipopoli, rursus in Albaniam perrexit, majoremque partem occupavit, anno DCCCXXI [1467] ». Voir *Annales Turcici* (éd. de Paris, 1650), p. 330. Voir aussi PHRANZÈS, l. IV, ch. 22, p. 425 ; MAKUŠEV, t. II, p. 201 ; PISKO, p. 159-160. Ces derniers parlent du « Gran Turcho » — d'après les dépêches de l'époque — ce qui signifie le sultan Mohammed II.

(4) « ... che s'è transferito dicto Turcho con l'esercito verso Durazo ». Lettre d'A. de Rubeis du 16 avril 1467 au duc de Milan, MAKUŠEV, t. II, p. 201. — BRATUTTI, t. II, p. 238-241, malgré la confusion, admet que cette expédition

geaient vers l'Italie, emportaient même les cloches, afin qu'elles ne pussent servir aux Turcs comme bombardes (1). Au mois d'août, le sultan fit attaquer à la fois Croïa et Durazzo : la lutte fut cruelle et sanglante. Pendant ce temps treize galères vénitiennes se trouvaient dans les eaux albanaises et la République sollicitait l'aide du Pape Paul II (2). Malgré la puissance de son armée, le sultan se vit forcé de lever le siège et de repartir pour Constantinople. Cependant, dans toutes les forteresses comme aussi à la frontière, il laissa des garnisons et des troupes.

Scanderbeg, — dont la dernière heure approchait, — épura autant que possible le territoire de toute garnison turque ; mais il ne pouvait faire grand'chose contre les forteresses occupées par les ennemis. Il conçut cependant le projet d'attaquer la récente ville de Valme ; dans ce but, il fit un nouvel appel à la population. Il voulait à tout prix chasser les Turcs de son pays, mais sa fin approchait à grands pas.

Au début de janvier 1468, Scanderbeg convoqua la Ligue albanaise à Alessio. Il exposa son plan à ses compatriotes et aux représentants de Venise et sollicita leur concours financier et militaire. Mais déjà en ce moment il était atteint d'une fièvre maligne, qui fait encore aujourd'hui une triste renommée à cette ville. Il lui serait donné cependant de lutter jusqu'à la mort. Miné par la fièvre, il apprit qu'une armée turque, traversant les montagnes blanches de neige, était apparue devant Scutari (3). Aussitôt il ordonna de lui amener son cheval ; mais ses forces le trahirent au moment même où il essaya de monter (4). Comme l'Ajax de Sophocle, Scanderbeg se retira de la scène avant que ne finit le troisième acte de la tragédie albanaise (5). Ses troupes

du sultan fut la seconde. Bien qu'il n'admet pas les victoires de Scanderbeg, l'auteur laisse voir en quelque sorte qu'il s'agissait de : « ... la grandezza e la baldanza d'Ischiender ».

(1) Lettre d'A. de Rubeis du 16 juin 1467, au duc de Milan, Pisko, p. 159-160.

(2) Du même, lettre du 3 août 1467, Pisko, p. 160 ; MAKUŠEV, t. II, p. 202.

(3) BARLETIUS, l. XIII, f° 158-159. Le chroniqueur de Scanderbeg est bien renseigné pour les faits guerriers. Voir pour cette guerre, la mention qu'en font les *Monumenta Hung. hist.*, t. II, p. 93. Les autres faits trouvent aussi une confirmation assez large dans les sources d'archives ou dans les chroniqueurs, jugés plus critiques que Barletius.

(4) *Monumenta Hung. hist. l. c.* : « haveva la febre, et, essendo corsi certi Turchi, volsi montar a cavallo... »

(5) FALLMERAYER, p. 94.

partirent contre l'ennemi sans chef, lequel, avant de rendre le dernier soupir, reçut la nouvelle de la victoire. Son drapeau avait répandu l'épouvante chez les Turcs, qui s'étaient mis en fuite.

Scanderbeg mourut le 17 janvier 1468 (1). Sa disparition causa une grande joie à Constantinople, mais produisit une vive douleur et la consternation en Albanie et en Occident. On rapporte qu'en apprenant la nouvelle de sa mort, le sultan se serait écrié : « Enfin l'Europe et l'Asie sont à moi ! Malheur à la chrétienté ! Elle a perdu son épée et son bouclier ! Puisse le monde ne jamais revoir un lion pareil. » D'autre part, Leca Ducagin, chargé d'annoncer la triste nouvelle au peuple, se présenta sur la place publique, en se griffant le visage et se frappant la poitrine (2), conformément à la coutume millénaire qu'on observe encore aujourd'hui dans les montagnes albanaises. Les seigneurs italiens envoyèrent leurs condoléances à l'Albanie et, comme nous le dirons plus loin, prirent des mesures pour sauver l'héritage du héros.

La dépouille mortelle de Scanderbeg fut enterrée dans l'église cathédrale de Saint-Nicolas d'Alessio. Ses obsèques donnèrent lieu à une manifestation grandiose, par laquelle la nation albanaise voulait témoigner sa reconnaissance éternelle au héros qui avait sauvé sa liberté (3).

(1) La date indiquée dans le texte est affirmée comme exacte par FALLMERAYER *o. c.*, p. 95, confirmée par la lettre de condoléances publiée par TRINCHERA, t. I, p. 439 ; HOFF, t. II, p. 157, et PASTOR, *o. c.*, p. 363. — LJUBIČ, t. X, p. 404-405, du 3 février 1468 : « Mortuus est magnificus quondam Scanderbegus » ; *Monumenta Hung. hist.*, t. II, p. 93, même année : « Scanderbeg hé passato da questa vita ; haveva la febre, et, essendo corsi certi Turchi nel paese, volsi montar a cavallo, e mori in tre giorni » ; JORGA, *Geschichte*, t. II, p. 141 ; PHRANZÈS, l. IV, ch. 22, p. 430 : « Mense januario ejusdem anni 6976 [1468] Albanitarum princeps morbo obiit » ; NOLI, p. 266. Barletius donne l'année 1466, mais il n'est pas sûr non plus. ANTIBARENSIS-BIEMMI, l. II, p. 84, admet que Scanderbeg fut victorieux jusqu'en 1467. WADDING, t. XIII, p. 413 : « Scanderbech, id est Alexander Dominus nuncupatus, Turcorum terror et flagellum, pariter et ipse hoc anno [1467] obiit ». Une foule d'auteurs jusqu'aux plus récents se trompent encore sur la véritable date de la mort de Scanderbeg.

(2) FRANCO, ch. 40, p. 216.

(3) L'anonyme vénitien rapporte une légende populaire : le cheval de Scanderbeg devint malade au moment que son maître fut atteint de la fièvre ; après sa mort, il refusa toute nourriture et refusa de se laisser approcher ; il mourut lui-même quelques jours après Cfr FRANCO, ch. 41.

CHAPITRE IX

LA RÉSISTANCE ALBANO-VÉNITIENNE JUSQU'À LA CONCLUSION DE LA PAIX ENTRE VENISE ET LA TURQUIE (1468-1503)

La mort de Scanderbeg ne brisa pas du coup la résistance albanaise, car le souvenir du chef ranima encore longtemps le courage des soldats et du peuple. Cependant, à la longue, elle provoqua un vide dont les effets désastreux se faisaient sentir, en privant l'Albanie du héros dont l'autorité était considérable tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du pays.

En apprenant la mort de Scanderbeg, le 13 février 1468, le sénat de Venise prit immédiatement des mesures pour assurer la succession ; il envoya sur-le-champ l'archevêque de Durazzo, Paul Ange (1), avec mission de revendiquer pour le fils de Scanderbeg, Jean, la possession de Croïa et des territoires de la principauté des Castriota ; en cas de contestation, il placerait la principauté sous le protectorat vénitien, tout en promettant solennellement qu'elle serait restituée plus tard à Jean. En même temps que Paul Ange, François Capello fut dépêché avec des troupes et des munitions (2).

On a soutenu, d'après Barletius (3), que Scanderbeg avait légué sa principauté à la république de Venise ; mais rien ne prouve cette allégation. Sans doute, comme il a été dit, Scanderbeg entretenait à la fin de sa vie d'excellents rapports avec

(1) LJUBIĆ, t. X, p. 404 : « Qui apud nos diu stetit orator nomine praefati quondam d. Scanderbegi et est persona multum prudens et nobis statuique nostro fidelis ». L'archevêque Paul mourut un an plus tard, en 1469, *Sen. Mar.* XI, f° 5 v.

(2) *Sen. Secret.*, XXIII, f° 94. ROMANIN, *o. c.*, p. 333-334. L'auteur parle « dei figli di lui ». Voir plus loin.

(3) BARLETIUS, l. XIII, f° 157-158. L'affirmation de l'auteur n'est pas claire : « Propter hanc socii et milites fortissimi Joannem filium meum... commendo vobis, fideique atque virtuti vestrae... trado ». D'autre part, parlant à son fils,

la Sérénissime et il ne paraît pas douteux que celle-ci aurait pris soin de la veuve et du fils de Scanderbeg, comme le fit, à leur demande, le roi de Naples. L'empressement que manifesta Venise à faire régler la succession de Scanderbeg s'explique suffisamment par l'intérêt qu'elle avait dans le maintien de l'indépendance de l'Albanie. Le 23 mai 1468, elle nomma Jean Castriota allié de la République (1).

Mais les héritiers de Scanderbeg ne firent aucune démarche pour recourir aux bons services que Venise était prête à leur offrir. Leurs préférences les poussaient plutôt du côté du roi de Naples. Dès le 14 février, la veuve du héros fit savoir à Ferdinand qu'elle avait l'intention de venir se fixer avec son fils à Naples (2). Elle reçut, par l'intermédiaire du porteur de cette dépêche, Jérôme de Corvino, des marques d'une sollicitude touchante de la part du roi (3). La princesse Donica demanda donc de mettre à sa disposition un navire pour traverser la mer (4), et il n'est pas douteux qu'au cours de cette même année 1468, elle ne passa en Italie avec son fils Jean.

Scanderberg lui disait, d'après le même auteur : « Postquam vero adoleveris Venetum ab eas imperium ut tibi regni tui aviti et paterni sceptrum reddat atque restituat. Sub cuius tutela illud relinquo... ». A noter que les discours rapportés par l'auteur ont très peu de valeur ; ce sont presque toujours de pures inventions.

(1) *Monumenti storici pubblicati dalla R. Deputazione veneta di storia patria, Documenti*, v. X, t. V, XV, n° 142.

(2) « Illma Domina tamquam mater carissima. Non senza grandissimo dispiacere, havemo inteso che Ill. Scandalbech (sic) vostro marito carissimo ad nui como ad patre secundo e stato piacere de ad nostro S^{re} dio e morto. La quale morte a nui e dispiaciuto non meno che quella de nostro reverendo patre Re Alfonso di immortale memoria et essendo poy per vostro ambaxatore de dicta morte certificati tanto piu a nui e stato sommo dispiacere : et per questo mandamo ad vui lo nobile Ieronimo de Carvino nostro famigliaro lo quale ve esponera alcune cose per nui ad ipso imposte e per tanto ve pregamo che vogliate ad ipso como ad nui proprii. Dat. in civitate Capue die XXIII februarii, MCCCCLXVIII. — Rex Ferdinandus. — Uxori Scannaribechi (sic !) ». — TRINCHERA, *Codice Aragonese*, t. I, p. 439 ; SCHIRÒ, *Gli Albanesi*, etc., p. 214-215. L'amitié que le roi Ferdinand portait à Scanderbeg se manifesta dans ses trois lettres envoyées en 1467 à la veuve du héros (TRINCHERA, p. 33, 54, 88) qu'il appelle : « Illustrissima domina tamquam mater carissima ».

(3) « Havendo nui inteso per multe vie et per homo proprio ad nui mandato che Ill. Scanderibego... e morto. ve conducerite davante lo cospecto de la mogliere ed figlio del dicto quondam Scanderibego et poi de le infinite et debite salute da nostra parte li conferite... »

(4) « Item ad nui per loro — d'après les instructions données à Corvino — misso proprio havendo notificato che vorriano venire in questo nostro regno

Le 25 avril 1468, le pape Paul II publie une bulle, dans laquelle il insiste sur la nécessité de la concorde des princes chrétiens en présence de la menace turque ; il énumère toutes les tentatives faites par lui en vue de rétablir la paix en Italie ; enfin, en vertu de son pouvoir apostolique, il somme les principales puissances de conclure la paix dans un délai de trente jours. Colleone fut nommé général en chef des chrétiens alliés qui étaient chargés de se porter au secours de l'Albanie (1).

Mais cet appel du pape n'eut pas grand effet. Ce fut surtout Venise, qui allait, avec l'aide des seigneurs albanais, continuer la lutte contre les Turcs ; ceux-ci envahissaient régulièrement l'Albanie en été et en automne et ravageaient tout le territoire entre Scutari, Alessio et Croïa. Elle avait confié le commandement de ses flottes à Nicolas Canale qui n'avait connu jusqu'alors que des succès. Mais le sultan, Mohammed II, avait prévu que la lutte se déciderait sur mer ; il avait donné ordre d'augmenter considérablement sa flotte. En 1470, une armée de 100.000 hommes, placée sous son commandement direct, se jeta sur la Grèce, tandis que le commandant Mahmoud-pacha prenait la mer avec une flotte de plus de trois cents voiles, dont plus de cent vaisseaux de guerre. A cette nouvelle, le pape Paul II convoqua un consistoire et fit un pressant appel à l'union des puissances italiennes. Milan, alors hostile à Venise, refusa d'obéir au pape ; par contre, le roi Ferdinand, lui-même directement menacé, se déclara prêt à conclure une alliance avec la République. Mais il était déjà trop tard pour sauver la Grèce : pendant que les puissances d'Italie marchandèrent leur accord, Négrepont et bientôt toute la Grèce tombaient aux mains du Sultan.

Cette nouvelle avance turque jeta l'épouvante en Italie.

pergandoce se volessimo provedere de alcuno navilio per poter passare... li esponerite che loro venuta a nui sara multo piacere et da nui haveranno quelle carizie [carezze] et honori che figlio deve fare a sua madre, et patre ad figliolo et non solamente li lasseremo quello che havemo donato, ma quando bisogno fosse li doneremo de li altri nostri boni. Dat. in Civitate Capue, die XXII mensis februarii A. D. MCCCCLXVIII. — Rex Ferdinandus ». Voir TRINCHEA, *o. c.*, p. 440 ; SCHIRÒ, p. 215. — Cette lettre montre à l'évidence deux faits, rapportés par Barletius et contestés par beaucoup d'auteurs : que Scanderbeg avait seulement un fils et que le roi Ferdinand lui avait donné quelques villes ou châteaux dans son royaume.

(1) *Commen.*, l. XV (Voir *R. Deput. veneta di storia patria*, v. X, t. V, p. 163-165).

Elle humilia profondément l'orgueil de Venise dont le chroniqueur écrit avec émotion en narrant cet événement : « Le lustre et le prestige de Venise sont détruits ; notre orgueil est humilié » (1). Elle força aussi le roi Ferdinand à mettre en hâte tous les ports de son royaume en état de siège.

D'autre part, la nouvelle conquête du sultan annonça la fin de la résistance balkanique. A partir de ce moment, la situation de l'Orient chrétien s'assombrit de plus en plus. L'année 1477 lui apporta un nouveau coup. Au mois de mai, une armée turque bloquait Lépante et Leucade, tandis qu'Ahmed-beg attaquait vigoureusement Croïa, qu'il tenait déjà assiégée depuis deux ans. Venise était alors en pourparlers avec le fils de Scanderbeg, Jean Castriota, qui se proposait de se rendre en Albanie. D'autre part, Ivan Cernovitsch lui demandait aussi des secours (2) et le commandement de Croïa lui avait annoncé qu'il lui manquait des provisions (3). Venise essaya de s'en tirer par des négociations avec les Turcs, mais ceux-ci prétendaient exclure de la paix deux seigneurs albanais (4), probablement Leca Ducagin et Jean Musachi, ce qui fit échouer les pourparlers. La parole revenait aux armes. Une armée albano-vénitienne, placée sous le commandement de Contarini et de Leca Ducagin, bien supérieure à celle des Turcs, attaqua le camp ottoman qui assiégeait Croïa ; elle remporta d'abord un éclatant succès, mais, par la maladresse de ses chefs, elle subit ensuite une défaite complète. Contarini y trouva la mort et le 16 juin 1478, la place forte de Croïa, orgueil de la nation albanaise, capitula et tomba au pouvoir des Turcs. Manquant à leurs promesses, les vainqueurs massacrèrent les hommes et emmenèrent en esclavage les femmes et les enfants (5). Le nom de Croïa fut changé, — sans succès d'ailleurs, — en Ak-Hissar, ou Château-Blanc.

Poursuivant leur conquête, les Turcs s'emparèrent d'Alessio, qui se trouvait alors sous la domination vénitienne. Suivant une

(1) MALIPIERO, p. 59.

(2) *Sen. Sec.*, f° 54 v. et f° 75. Voir JORGA, *La politique vénitienne dans les eaux de la mer Noire*, p. 367-368.

(3) MAKUŠEV, t. II, p. 178.

(4) *Ibid.*, p. 181.

(5) RAYNALDI, *Annales*, an. 1478, t. XXIX, p. 577. — FALLMERAYER, *o. c.*, p. 103 et suiv. — MAKUŠEV (en russe), p. 115 ; IDEM, *Monumenta*, t. II, p. 178. Ce dernier auteur fixe la chute de Croïa au 16 juin, d'après une lettre de L. Botta, du 29 juin 1478.

tradition locale, ils y auraient déterré les restes de Scanderbeg et se seraient fait des amulettes de ses ossements (1). Ils transformèrent la cathédrale de Saint-Nicolas en mosquée.

L'occupation de Croïa et d'Alessio assurait au sultan de solides points d'appui pour conquérir le reste de l'Albanie. Au mois d'août 1478, il fit assiéger Drivasto, mais subit d'abord un échec(2); ce n'est qu'un peu plus tard qu'il put se rendre maître de cette ville.

Restait enfin à conquérir le dernier rempart, la ville de Scutari, qui était possession vénitienne. En 1474 déjà, elle avait été assiégée par les Turcs. Surprise par une manœuvre de Suleïman-pacha de Roumélie, elle n'avait pu s'approvisionner ni évacuer les habitants qui avaient dû se réfugier dans le château. Mais le courage héroïque du commandant vénitien Antonio Loredano et les secours envoyés par Sixte IV et la flotte vénitienne (3) avaient sauvé temporairement la ville : les Turcs avaient dû se retirer, après avoir subi de fortes pertes. Mais en 1478, la ville subit un nouveau siège, conduit cette fois par le sultan. Elle trouva de nouveau un défenseur héroïque dans Antonio da Lezze, qui lutta nuit et jour tandis que deux franciscains ranimaient constamment le courage des habitants. Après une résistance acharnée, elle se vit cependant obligée de capituler (4). Désormais la dernière résistance albano-vénitienne était brisée.

(1) HECQUARD, *Histoire et descriptions de la Haute-Albanie*, p. 56-57. — SIRDANI, *Skanderbegu mbas gojëdhanash*, p. 98, apporte quelques preuves historiques.

(2) MAKUŠEV, t. II, p. 178, 180. L'auteur reproduit des extraits de la lettre de L. Botta, du 14 septembre 1478.

(3) CARD. PAPIENSIS, *ep. DLXXXIV*, du 27 août 1478. Voir RAYNALDI, *l. c.*

(4) Il y a une divergence chez les auteurs dans leurs récits relatifs aux deux sièges de Scutari. Cepio, Bonfinius et Platina parlent du premier siège ; mais alors que les deux premiers évaluent l'armée turque à 80.000 soldats et 500 chameaux, le dernier parle de 100.000 soldats ; mais ce dernier chiffre se rapporte à l'armée du second siège. Cfr MAKUŠEV, t. II, p. 178. — Les deux franciscains : Paul d'Ematia (Matia) et Barthélemy de Venise se distinguèrent par leurs actes héroïques, *Sen. Mar.*, X, f° 57. En 1466, ce dernier avait été en rapport avec Scanderbeg, BARONE, *o. c.*, p. 212. — Plusieurs franciscains se sont fait remarquer dans la lutte contre les Turcs ; d'aucuns d'entre eux étaient en relation intime avec Scanderbeg : en 1447, Antoine Oliveto lui fut envoyé comme délégué du Pape (Voir HÜNTEMANN, *Bullarium*, p. 540) ; en 1451, ce fut Eugène Suma (*ibid.*, p. 756-758). On trouve aussi, en 1457, Jean de Prato et plus tard Jean d'Albanie et deux autres franciscains dalmates. Cfr FABIANICH, *Storia dei Frati Minori* ; FISHTA, dans HD, an. VI (1930), n° 7-8.

La chute de l'Albanie eut des conséquences immédiates pour l'Italie. Tout d'abord, elle diminua notablement la puissance et la sécurité de Venise. La guerre que la République dut soutenir alors en Toscane et la peste qui décima ses habitants l'obligèrent à renoncer à la lutte. Le 25 janvier 1479, après de pénibles négociations, Jean Dario accepta les dures conditions imposées par Mohammed II, et signa la paix. Après le siège de Scutari, rendu immortel par une toile de Paul Véronèse, la république de Saint-Marc abandonne aux Turcs l'Albanie et les îles d'Eurée et de Lemnos ; en échange, elle parvient à sauver du désastre son commerce du Levant (1), et à conserver Durazzo, Antivari et Dulcigno.

Mais la perte de l'Albanie ne constitua pas seulement un danger pour Venise ; elle mit en outre et surtout en péril l'île de Rhodes et l'Italie méridionale. En 1480, les chevaliers de Rhodes eurent à subir une attaque formidable ; l'héroïsme du grand-maître Pierre d'Aubusson sauva heureusement l'île de l'occupation turque. L'Italie méridionale n'aurait pas la même chance. Déjà en 1460, Scanderbeg avait prévu le danger que constituerait pour le royaume de Naples l'occupation turque de l'Albanie (2). En réalité, Mohammed II non seulement convoitait les riches provinces italiennes, mais voulait aussi abattre son pire ennemi, la Papauté. Connaissant les conflits qui existaient alors entre Ferdinand et Venise, il offrit à cette dernière de participer à une expédition contre le royaume de Naples. Venise refusa l'offre, mais n'avertit pas le roi Ferdinand du danger qui menaçait son royaume (3) ; bien plus, elle donna 30.000 ducats pour payer les frais de cette expédition (4). C'est ainsi que le 11 août 1480, la ville d'Otrante tombait au pouvoir de l'armée ottomane. Un grand nombre de ses habitants — plus de 12.000, dit-on, — furent massacrés après avoir subi des tortures inhumaines, et

(1) ZINKEISEN, 432-441.

(2) « Et, se io fossi spostato, certamente l'Italia se ne sentira. » MAKUŠEV, t. II, p. 118-120 ; PISKO, p. 149-150.

(3) PIVA, *L'Opposizione*, etc., p. 72-76. Cfr EGIDI, ASPN, t. XXXV (1905), p. 677 et suiv.

(4) EGIDI, *o. c.*, cite la lettre d'A. Trotto à Éléonore d'Este, du 18 août 1480. En outre, ce fait est prouvé par la confidence d'un prisonnier grec, qui affirmait : « Veneziani li (ai Turchi) hanno mandato ad offrire ajuto e favore ». Ce prisonnier était : « Nicolaus, ut dixit, se nominavit Grecus de Belgrado [Bérat] de uno casale nominato Tomorino (Tomoritza) ».

le reste emmené en esclavage ; l'archevêque et le commandant de la ville furent sciés ; une foule de prisonniers qui avaient refusé d'embrasser l'Islamisme, fut passée par les armes et leurs corps abandonnés aux bêtes sauvages.

La nouvelle de ces horreurs produisit l'épouvante dans toute l'Italie. Le Pape lui-même songeait à fuir en France ! Pris de panique les gens quittèrent les villes ; à Naples surtout, la population fut affolée (1). Pour la première fois, l'Italie expérimentait sur son propre sol la cruauté des Turcs. Devant ce danger extrême, Ferdinand, oubliant son hostilité contre Sixte IV, s'adressa à lui pour implorer son secours. Le pape lui envoya immédiatement de l'argent, et lança un appel à toutes les puissances italiennes ; mais il se heurta à l'opposition des Vénitiens qui prétextèrent la paix qu'ils avaient conclue avec le sultan. Le 8 avril 1481, il lança un nouvel appel adressé cette fois à tous les princes de l'Europe. Grâce à son intervention, on procéda dans toute l'Italie à la levée de la dîme pour la guerre contre les Turcs ; le Souverain Pontife donna lui-même un magnifique exemple de générosité, en vendant son argenterie personnelle et une grande quantité de vases d'Église. Aiguillonnée par le danger, l'Italie se préparait enfin sérieusement à repousser les Turcs lorsqu'on apprit la mort du sultan Mahommed II. Cette heureuse nouvelle fut annoncée à Rome par les ambassadeurs vénitiens, le 2 juin 1481. Elle y provoqua une joie indescriptible. Déjà le 4 juin, la flotte pontificale partit pour Naples et de là pour Otrante, où elle rallia la flotte du roi Ferdinand. Le siège de la ville d'Otrante fut immédiatement commencé ; il dura jusqu'au 10 septembre, date à laquelle Otrante fut délivrée.

Entretemps, la mort du sultan Mohammed II, — appelé « Mahoma » (2) ou démon par les Albanais d'Italie, — avait aussi provoqué un soulèvement général en Albanie. Jean Castriota, rappelé par ses compatriotes, avait gagné l'Albanie en 1481. Avec l'aide des Himariotes, il reconquit la plus grande partie de son territoire et mit l'armée turque en fuite. Cependant, dès le 15 septembre de la même année, il apprit qu'un petit contingent ennemi de 3.000 hommes était revenu et distribuait de l'ar-

(1) Sur cette guerre voir FOUCARD, *Dispacci*, p. 85, 88, 92 et 165 et suiv. ; EGIDI, *l. c.*, MURATORI, t. XXI, p. 347 ; SUMMONTE, t. III, p. 501 et suiv. CIPOLA, p. 604.

(2) SCHIRÒ, *Gli Albanesi e la questione balkanica*, p. 603.

gent et d'autres objets à la population ; son allié, Jean Cernovitsch, réussit à refouler cette armée, et à s'emparer d'une somme assez élevée d'argent et de quelques prisonniers. Jean Castriota, de son côté, avec une armée de 4.000 soldats et de 600 cavaliers, continua à guerroyer contre les Turcs (1) ; il rallia à son mouvement, outre les Himariotes, les Souliotes et les Mirditois.

Après la prise d'Otrante, les commandants des flottes pontificale et napolitaine se proposèrent d'attaquer Valona. Ils escomptaient l'appui des Albanais révoltés, qui s'apprêtaient à prendre les Turcs à revers pour arracher de leurs griffes une grande partie de leur territoire ; ils comptaient aussi sur l'appui d'une flotte portugaise de 24 bâtiments, qui devait prendre part à cette opération, mais dont l'activité resta nulle. Le grand promoteur de cette attaque contre Valona fut le pape Sixte IV. Alors même qu'il savait que la peste était à bord de la flotte alliée et décimait les soldats, il ne cessa de conseiller cette attaque, promettant même, pour assurer sa réussite, de mettre sa tiare en gage et de vendre toute son argenterie. Mais ses exhortations restèrent sans résultat à cause surtout des divergences et des querelles qui séparaient alors Rome et Naples (2).

A Mohammed II succédait Baïazid, qui lança ses bandes féroces sur la Moldavie. Le frère cadet du nouveau sultan, le fameux Djem, à la suite d'une contestation avec son frère au sujet de la succession, avait jugé prudent de se réfugier à Rhodes. En 1485, Innocent VIII réussit à le faire venir à Rome, où il fut reçu avec les honneurs réservés aux souverains. On croyait désormais tenir en lui un gage précieux. Baïazid, qui redoutait son frère, alla jusqu'à envoyer au Pape une ambassade pour éviter une guerre éventuelle, dirigée contre son empire.

En réalité, la crainte du sultan était sans fondement. L'Occident, de plus en plus divisé, n'offrait plus pour lui aucun danger. La mort du roi de Hongrie, Mathias Corvin, survenue le 6 avril 1490, enleva le dernier champion de la croisade. Sans doute, deux ans plus tard, Ferdinand le Catholique put reprendre Grenade aux Musulmans et délivrer définitivement l'Espagne du joug séculaire des Maures ; mais cette victoire n'eut aucune conséquence sur l'Europe orientale où s'établissait pour des siècles un nouvel empire musulman.

(1) *L'Archivio storico Italiano*, sér. I, t. VII, p. 33-34.

(2) ZINKEISEN, t. II, p. 461 ; GULIELMOTTI, *l. c.*, p. 459, 461.

La révolte albanaise battait son plein en 1488. De Croïa à Valona, des troupes se levèrent et massacrèrent les Turcs. Pour écraser la révolte, le sultan envoya une flotte à Valona et une armée de terre contre les Himariotes ; ces derniers opposèrent aux Turcs une résistance admirable et couronnée de succès. Pour la seconde fois, Jean Castriota fut rappelé par les siens (1). Cette fois, la guerre albanaise se présentait sous de meilleures auspices. A l'appel du Pape Alexandre VI, une alliance avait été conclue entre les États pontificaux, Venise et la Hongrie. Cette dernière puissance s'était engagée à attaquer les Turcs par terre, les deux autres à les combattre par mer. Mais l'offensive hongroise n'eut pas de succès, alors que sur mer les chrétiens furent victorieux : à la fin de l'automne 1500, l'amiral vénitien Pisaro prit l'île d'Égine, tandis que la flotte hispano-vénitienne s'empara de l'île de Céphalonie (2).

Dès son retour en Albanie, Jean Castriota s'allia aux Ducagin (3). En vue de coordonner ses efforts avec les attaques des alliés, il se rendit à Venise, où il obtint l'assurance de l'aide d'Antoine Bon, comte-capitaine de Dulcigno, très aimé des Albanais (4). L'année 1500 s'écoulait avec des alternatives de succès et de revers, sans résultats décisifs. Alessio en Albanie fut reconquise, mais on perdit Durazzo.

L'année suivante, le commandement de la flotte pontificale fut confié à l'évêque Giacopo de Pesaro. La jonction des deux flottes, papale et vénitienne, eut lieu près de Leucade. L'île tomba en leur pouvoir après une lutte acharnée.

Mais à Venise aussi bien qu'à Constantinople, la guerre réclamait de lourds sacrifices. De plus, le sultan redoutait les progrès inquiétants d'une nouvelle puissance qui s'élevait en Orient, la Perse, tandis que Venise voyait périliciter son commerce et son alliée la Hongrie, mener une campagne sans éclat. Déçus de part et d'autre, les Vénitiens et les Turcs étaient mûrs pour la paix. Le 14 décembre 1501, ils arrêtaient les termes d'un compromis provisoire. Le 20 mai 1503, le traité de paix fut pro-

(1) MAKUŠEV, t. II, p. 191-192 ; *Arch. storico Ital.*, l. c., p. 33 et suiv.

(2) ZINKEISEN, t. II, p. 537.

(3) FARLATI (d'après Sanudo), t. VII, p. 319. La nouvelle fut reçue à Venise d'après une lettre envoyée par le franciscain Bernardin de Scutari, supérieur à Alessio.

(4) PISKO, l. c., p. 161-162.

clamé à Venise et trois mois plus tard la Hongrie conclut aussi un armistice (1). L'Albanie fut abandonnée à son sort. Antivari et Dulcigno restaient à la république de Venise, mais, en 1571, elles furent prises par les Turcs.

Ainsi, après une résistance héroïque d'un siècle contre l'invasion turque, l'Albanie allait subir le joug des Ottomans.

(1) GUGLIELMOTTI, *La guerra dei pirati*, p. 9-31; ROMANIN, t. V, p. 152-154; HOPF, t. II, p. 168.

CONCLUSION.

La longue guerre dont nous venons de raconter les péripéties, a eu pour l'Albanie des conséquences désastreuses. Non seulement elle a entraîné la perte définitive de son indépendance et l'occupation durable de son sol par des étrangers ; elle l'a, en outre, empêchée de constituer son unité politique, qui lui eût permis de résister plus efficacement à l'asservissement de l'envahisseur.

L'invasion turque, en effet, surprit l'Albanie au moment où la féodalité touchait un peu partout à sa fin dans l'Europe occidentale. A l'exemple de ce qui se passait ailleurs, ses grandes familles luttaient aussi entre elles pour s'assurer la suprématie, mais leurs luttes, — souvent excitées et plus souvent encore entretenues par des puissances étrangères, — loin de contribuer à l'unification politique du pays, ne firent que l'affaiblir et le diviser plus profondément. Le danger turc, — nous l'avons vu, — opéra durant quelques années l'union : la Ligue d'Alessio consacra l'alliance des princes albanais qui, sous la conduite de Scanderbeg, luttèrent désormais loyalement pour la défense de leur patrie. Mais l'échec de leurs efforts communs mit aussi fin à leur union. Maîtres du pays, les Turcs allaient se trouver devant des princes profondément divisés et ils ne tardèrent pas à exploiter leurs rivalités pour imposer au pays, avec leur domination politique, leurs propres mœurs. Plusieurs seigneurs devinrent musulmans et entraînent à leur suite une grande partie de la population dans l'Islamisme.

Mais cette défection religieuse et politique ne s'est pas produite d'un coup et n'a jamais atteint, heureusement, toute la population albanaise. On peut même dire que l'élément chrétien est resté prédominant en Albanie jusqu'au XVIII^e siècle. Luttant en même temps pour sauver leur foi et pour garder leur nationalité, ces chrétiens ont pendant des siècles maintenu dans leur patrie un fier esprit d'indépendance et un vif désir de liberté. Les vexations de l'occupant ne purent jamais abattre leur cou-

rage. Comme le révèlent les rapports des visiteurs apostoliques ainsi que les démarches des évêques albanais à l'étranger, les chrétiens d'Albanie nourrissaient constamment l'espoir, bien illusoire, de chasser les Turcs de leur pays. Malheureusement chacune de leurs révoltes fut étouffée dans le sang, la destruction et l'incendie. Ces répressions barbares expliquent en grande partie qu'aujourd'hui encore l'Albanie est un pays fort pauvre et ruiné.

Depuis le XVIII^e siècle, l'islamisme est devenu la religion principale du pays, au moins dans le centre. Les seigneurs s'y sont ralliés par intérêt, le peuple par crainte et par ignorance. Pour gagner les premiers, le pouvoir occupant a habilement exploité leur honteuse ambition, en leur prodiguant des honneurs et des avantages financiers. La défection des seigneurs entraîna fatalement celle de la plus grande partie de la population. A cause de la persistance du régime féodal, le peuple fut maintenu dans une étroite dépendance du seigneur. En outre, il se trouvait dans une grande ignorance de la religion catholique, à cause de la déficience des pasteurs.

* * *

Le régime d'oppression instauré par les Osmanlis en Albanie a provoqué de nombreux et fréquents exodes. Déjà en 1467, une forte colonie quitta l'Albanie pour se réfugier en Italie ; de 1468 à 1478, en 1481 et en 1492, un nombre plus considérable encore d'Albanais prirent le chemin de l'exil (1).

Parmi les exilés, nous devons mentionner spécialement la famille des Castriota, qui s'établit en Italie peu de temps après la mort de Scanderbeg. Jean Castriota, fils du héros, se fixa dans le royaume de Naples, avec sa mère Donica. Le roi Ferdinand lui accorda les seigneuries de S. Giovanni Rotondo et de Montesantangelo (2). En 1485, il apparaît comme duc de S. Pietro

(1) Pour cette question, voir Coco, *Casali albanesi nel Tarentino*, et Faggiano ; SCHIRÒ, *Canti tradizionali albanesi* (I^{re} partie) ; DE RADA, *Rapsodie d'un poëma albanese* ; SCHIRÒ, *Gli Albanesi e la questione balkanica* ; RODOTA, *Dell'origine, progresso e stato presente del rito greco in Italia* ; LAMBERTZ, *Albanische Mundarten in Italien* (*Indogerm. Jahrbuch*, t. II, 1915).

(2) « Illustrissimo spectabili mag.^{co} viro Joanni Castriota duci S. Petri in Galatea ac comiti Soleti, consilario nostro, etc... Tenore praesentium... vobis

in Galatina et comte de Soletto ; il reçoit alors Oria et Gagliano. Depuis 1463, déjà il avait été nommé, — lui et ses successeurs, — membre de la noblesse vénitienne par le doge de Venise, Cristoforo Moro (1).

Fils unique de Scanderbeg (2), Jean avait épousé Irène, fille de Brankovitsch, despote de Serbie (3). Après la mort de son père, il tenta encore, avec l'aide de la république de Venise, de chasser les Turcs de sa patrie ; mais ses efforts échouèrent. Il reprit donc définitivement le chemin de l'Italie. Depuis lors, il vécut paisiblement dans ses domaines italiens, à côté de sa mère Donica ; celle-ci s'employa, en 1493, pour envoyer des secours en Albanie (4) ; elle vivait encore en 1500 ; Jean mourut à Messagno de Pouille, le 2 août 1514 (5). D'après une tradition postérieure, ses restes auraient été ensevelis à Castelnuovo (6).

Jean Castriota laissa trois fils et une fille : un des fils, Constan-

vestrisque heredibus et successoribus in perpetuum damus, concedimus et elargimus civitatem Oryae [Oria] et terram Gagliani [Gagliano del Capo] provinciae terrarum Hydrunti [Otranto]... ac etiam S. Joannem Rotundum [S. Giovanni Rotondo] in Capitanata [Foggia] ». L'original est conservé dans les archives du marquis Fr. Castriota Scanderbeg, à Naples.

(1) L'original, sur parchemin, avec sceau d'or, est conservé par le marquis Fr. Castriota Scanderbeg, à Naples. Comme nous l'avons vu plus haut, Scanderbeg lui-même avait sollicité du sénat vénitien un titre honorifique pour son fils Jean.

(2) Beaucoup d'auteurs, tels PADIGLIONE, p. 13 ; COCO, *Casali albanesi nel Tarentino*, p. 11 ; DORSA, p. 62 ; ORBINUS, p. 386 ; DU CANGE, p. 349, et tout récemment UGOLINI, dans *Studi albanesi*, l. c., p. 13-14, affirment que Scanderbeg eut aussi une fille. Mais cette affirmation n'a aucune base historique, car Musachi (Cfr HOPF, *Chroniques*, p. 284), contemporain de Jean et de son père Scanderbeg, dit : « De questa Signora Andronica e Signor Scanderbego ne nacque il Signor Giovanni Castriota, che fu duca de Santo Pietro in Galatina ». En outre, dans les instructions données par le roi Ferdinand à son ambassadeur, envoyé à Croïa en 1468, on lit : « ... et essendo a nui molesta [la morte di Scanderbeg] per ogni respecto pensamo ad sua moglie et figliolo... ve conducerite davanti lo cospetto de la moglie et figlio del dicto quondam Scanderbego... » Enfin, les chroniqueurs contemporains ignorent aussi cette prétendue fille de Scanderbeg.

(3) HOPF, *Chroniques*, p. 284.

(4) Archives de Naples, *Collaterale Partium*, 1492-1493, 6°, f° 41-41 v. : *Comune*, 6°, f° 135 (documents inédits).

(5) PASSERO, *Storia in forma dei giornali*, Naples, 1780, p. 213.

(6) On peut voir sur cette tradition, — qui ne présente qu'une valeur relative, DE RADA, *Rapsodie d'un poème albanais* (traduit en albanais, *Hylli i Dritës*, t. II, (1921) n° 11) ; SIRDANI, o. c., p. 104-113. — On trouve dans les archives de Naples une série de documents assez intéressants relatifs à Jean Castriota ; ils sont inédits ; nous en avons pris la copie et comptons les éditer. *Cancellaria Aragonese, Comune*, 9°, f° 20v-21 ; f° 212v, f° 213 ; *ibidem*, 13°, f° 73v.

tin, fut évêque d'Isernia et mourut en 1500 (1) ; un autre, Georges, est tombé dans l'oubli (2). La fille, Marie, morte en 1560, acquit de la célébrité par ses rares vertus (3). Enfin, le troisième fils Ferrante, ou Ferdinand, succéda à son père comme duc de S. Pietro in Galatina ; il épousa Adriana Acquaviva et mourut en 1561 ; leur descendance se prolonge jusqu'à nos jours (4).

* * *

Ainsi, le nom du grand guerrier albanais se trouve perpétué. Mais sa bravoure exceptionnelle et son génie militaire lui ont valu auprès de la postérité une renommée autrement grande et durable. Héros national du peuple albanais et défenseur invincible de la civilisation chrétienne contre l'envahisseur turc, Scanderbeg s'est acquis à ce double titre une gloire impérissable. Dès son vivant déjà, l'admiration reconnaissante et enthousiaste de son peuple l'avait auréolé de belles légendes ; depuis sa mort, ses hauts faits d'armes ont été exaltés et magnifiés non seulement par les historiens, mais encore par un grand nombre de littérateurs appartenant à divers pays de l'Europe occidentale.

En réalité, Scanderbeg apparaît à l'historien comme le type accompli du chef d'armée. D'un aspect imposant et d'une force physique rare, ennemi de tout faste et de tout excès, pieux et très respectueux des faibles, son endurance, sa vie simple et chevaleresque lui assuraient la confiance et la sympathie de

(1) Son tombeau se trouve à Naples dans la sacristie de l'église franciscaine, dite Santa Maria Nuova ; l'on y voit encore le monument élevé par Donica, femme de Scanderbeg, en souvenir de son neveu.

(2) D'après Musachi (HOFF, *Chroniques*, p. 284) : « ... Giovanni Castriota, che fu duca di Santo Pietro in Galatina, e detto Signor Giovanni ebbe per moglie la signora donna Erina Paliologa, che fu figlia del Signor Lazaro despoto de Servia, e de questi nacquero più figlioli, li quali sono morti, soltanto due ce ne sono rimasti, uno maschio et una femina, Don Ferrante Castriota quale è duca de Santo Pietro, e la femina ha nome Donna Maria Castriota ».

(3) PADIGLIONE, p. 16.

(4) Je ne puis pas fournir ici les documents que je possède et qui me permettent d'avancer cette affirmation. Parmi les descendants contemporains il faut mentionner Fr. Castriota Scanderbeg, marquis d'Auletta, ainsi que son cousin germain, le baron Ferdinand Castriota Scanderbeg, tous deux à Naples. — Pour cette question on peut consulter avec profit PADIGLIONE, *Di Giorgio Castriota Scanderbeg e de' suoi discendenti*, Naples, 1879 ; BALDASSARI, *La Corona albanese*, Naples, 1914 (très superficiel) ; DU CANGE, p. 348 et suiv. ; THALLÓCZY, *Illyrisch-alb. Forschungen*, p. 84-83 et surtout les documents que possèdent les deux familles, qui sont de la même lignée.

ses soldats. Mais ce furent surtout sa bravoure et son génie militaire qui lui donnèrent sur tous les siens un prestige incomparable. Prenant toujours lui-même part aux combats, il luttait à côté des siens, bravant comme eux la mort. Tacticien de première force, connaissant admirablement bien la topographie du pays, il réussit toujours à imposer à son ennemi ses plans d'attaque ou de défense, rapidement conçus et plus rapidement encore exécutés. Durant sa longue carrière, il n'a pour ainsi dire pas connu d'échecs, à tel point que la légende se répandit qu'il était invincible. Enfin, vis-à-vis de ses ennemis, comme vis-à-vis des traîtres de sa propre armée, il se montra toujours très chevaleresque. En bien des occasions, on l'a vu donner des preuves de sa magnanimité en respectant les prisonniers et en pardonnant aux traîtres.

Malheureusement, les efforts héroïques de Scanderbeg, comme ceux de son peuple, n'ont pas pu arracher l'Albanie à la domination turque. Les rivalités et l'égoïsme des puissances occidentales en sont surtout la cause. Mais la résistance albanaise a retardé notablement et sans doute brisé définitivement la marche des Turcs vers l'Occident. En arrêtant le flot ottoman qui menaçait de submerger l'Italie, Scanderbeg et son peuple ont puissamment contribué à sauver la civilisation occidentale.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

Introduction	V
Bibliographie	XV

CHAPITRE I

LA SITUATION INTÉRIEURE DE L'ALBANIE AU MOYEN AGE.

I. INVASION SLAVE ET HISTOIRE DU NOM ALBANIE	I-3
II. L'ALBANIE SOUS L'EMPIRE DE BYZANCE. Conséquences du partage de l'Empire romain. — Influence respective des Églises de Rome et de Byzance. — Relations de l'Albanie avec les Normands, la république de Venise, les Angevins de Naples. — Domination slave. — Évolution politique de l'Albanie	3-7
III. LES FAMILLES ALBANAISES ET LEUR ROLE DANS L'HISTOIRE DU PAYS.	
I. SEIGNEURS DE L'ALBANIE CENTRALE.	
LES THOPIA : leurs possessions ; leurs principales branches ; leurs efforts en vue d'unifier l'Albanie. — Rivalités entre les Balcha, les Thopia et la république de Venise	7-12
LES DUCAGIN : leurs possessions ; leur part dans la codification du Droit coutumier ; leurs relations avec la république de Venise ; leurs luttes contre les Turcs. — Leca Ducagin. — Descendants des Ducagin	12-16
LES BALCHA : leur origine. — Balcha I ^{er} et ses conquêtes. — Balcha II et la lutte contre les Turcs. — Georges II Balcha et son alliance avec les Ducagin contre les Turcs ; la perte de son État. — Balcha III et la guerre contre Venise. — La chute des Balcha.	16-22
2. SEIGNEURS DE L'ALBANIE DU NORD.	
A. LA FAMILLE DE COIA ZACCARIA : ses possessions ; ses relations avec Venise, les Turcs et les Balcha ; sa conversion au catholicisme. — Les rivalités entre les Zaccaria et les Ducagin	22-23
B. LES YONIMA : leurs possessions ; leurs relations avec Naples ; leur chute	23-24
C. LES SPAN	24
D. LES SEIGNEURS DE POLATI ET DE DUSHMANI	24-25

3. FAMILLES ALBANAISES DU SUD.

A. LES MUSACHI : leurs possessions ; leurs luttes contre les Turcs	25-27
B. LES SPATA : leurs possessions ; leurs relations avec la famille Tocco et avec les comtes palatins de Céphalonie. L'occupation turque	27-28
C. LE DESPOTAT DE JANINA ET D'ARTA-ROGOS	28
D. LES ZÉNÉBISI : leurs possessions ; leurs relations avec les Turcs et avec le roi Alphonse V de Naples	28-29
E. LE DESPOTAT DE VALONA ET DE JANINA	29
F. LA FAMILLE DES GROPA : ses possessions ; ses relations avec Naples	29-30
Conclusion	30

CHAPITRE II

LA FAMILLE DES CASTRIOTA. SON ORIGINE ET SON ROLE
DANS L'HISTOIRE DE L'ALBANIE JUSQU'EN 1444

La situation politique de l'Albanie au XV ^e siècle	31
I. L'ORIGINE DES CASTRIOTA.	
Leur origine albanaise ; leurs différents noms ; leurs possessions. — Jean Castriota, père de Scanderbeg et ses relations avec les Turcs, Venise et Raguse. Sa mort	31-40
II. LA JEUNESSE DE SCANDERBEG. SA CAPTIVITÉ ET SON RETOUR EN ALBANIE.	
Les fils de Jean Castriota. — Date de naissance de Scanderbeg. — Captivité des fils de Jean Castriota. — Captivité de Scanderbeg. Son éducation et ses qualités. Les Turcs et la Hongrie. — Retour de Scanderbeg ; occupation de ses domaines et sa conversion au catholicisme. — Organisation de son État	40-47

CHAPITRE III

LE SOULÈVEMENT DE L'ALBANIE CONTRE LA CONQUÊTE
TURQUE ET LA FAMILLE ARANITI (1385-1444).

Désordre politique et social de la société féodale. — Apparition des Turcs en Europe. — Premiers succès des seigneurs Albains contre les Turcs	48-49
La famille d'Araniti : ses possessions ; origine de son nom. — Georges Araniti et ses victoires sur les Turcs. — Ses relations avec Venise. — Son traité avec Alphonse V, roi de Naples. — Descendants de la famille	49-58

CHAPITRE IV

LUTTES DE SCANDERBEG ET DES SEIGNEURS ALBANAIS
CONTRE LES TURCS ET CONTRE LA RÉPUBLIQUE DE VENISE
(1444-1451)

I. — LA LIGUE D'ALESSIO ET L'ARMÉE FÉDÉRALE ALBANAISE.

Le but de la Ligue et ses membres. Scanderbeg, chef suprême de la guerre. L'armée de Scanderbeg. Sa garde personnelle. L'armée frontière 59-61

2. — LES PREMIÈRES LUTTES CONTRE LES TURCS ET LA GUERRE CONTRE VENISE.

L'expédition d'Ali-pacha. La victoire albanaise de Torvioli. — Relations entre Scanderbeg et Jean Hunyadi; la défaite de Varna. — L'assassinat de Leca Zaccaria. — La guerre contre Venise. — L'alliance albano-serbe et la politique orientale du roi Alphonse V. — Le blocus de Dagno et l'attaque de Scanderbeg contre Durazzo. — La défaite vénitienne. — L'attitude de Venise vis-à-vis de Scanderbeg. — La situation critique de Venise. — La défaite de l'armée turque. — Guerre générale contre Venise. La paix entre Venise et l'Albanie. — L'intention de Scanderbeg de participer à la croisade. La défaite d'Hunyadi 61-72

3. — EXPÉDITION DE SULTAN MOURAD II CONTRE L'ALBANIE ET PREMIER SIÈGE DE CROÏA.

Mesures prises par Scanderbeg. — Siège de Svétigrade. Chute de la forteresse. Situation tragique de Scanderbeg et mentalité du peuple. — Premier siège de Croïa. Attitude de la république de Venise. — Tentatives de Scanderbeg pour dégager la capitale. Fuite du sultan. — Mariage de Scanderbeg avec Donica, fille de Georges Araniti 72-82

CHAPITRE V

L'ALBANIE DE SCANDERBEG ET LA POLITIQUE ORIENTALE
DU ROI ALPHONSE V D'ARAGON ET DE NAPLES (1451-1458).

Alphonse V et sa politique orientale. Orientation nouvelle de la politique de Scanderbeg. Le traité de 1451. Les conséquences et les répercussions de ce traité. Les privilèges de la ville de Croïa. — Changement de la politique vénitienne après la chute de Constantinople. La valeur de ce traité. — Autres traités du roi Alphonse V avec les seigneurs albanais 82-96

CHAPITRE VI

LES LUTTES DE L'ALBANIE CONTRE LE SULTAN MOHAMMED II
(1451-1461)

Mohammed II. Sa politique vis-à-vis de Scanderbeg. Les premières luttes. La chute de Constantinople. — Les mesures prises par les États balkaniques et par l'Occident. La paix entre Venise et Mohammed II. La pacification des Ducagin avec Scanderbeg. — Le siège de Bérat. Les mesures exceptionnelles, prises par le roi Alphonse V contre l'avance des Turcs. — Les rivalités entre les puissances italiennes. — La cruauté des Turcs en Albanie en 1455 et les mesures prises par Alphonse V. — La trahison de Moïs Dibra. — Rivalités entre Venise et Naples. — La victoire de Belgrade. — La trahison de Hamza Castriota. — Mesures prises par Calixte III et le roi Alphonse V pour sauver Scanderbeg. La victoire d'Albuléna. Scanderbeg nommé capitaine du Saint-Siège. — Mort du roi Alphonse V et les complications à Naples. L'armistice 97-121

CHAPITRE VII

SCANDERBEG ET LA SUCCESSION ARAGONAISE A NAPLES
(1458-1464)

Situation critique du roi Ferdinand. Le duc de Milan, le Pape Pie II et Scanderbeg, alliés des Aragonais contre les Angevins. — Influence de l'expédition de Scanderbeg. — Le triomphe final du roi Ferdinand d'Aragon et de Naples 122-130

CHAPITRE VIII

LA CROISADE DE PIE II ET LES DERNIÈRES LUTTES DE
SCANDERBEG (1462-1468)

Retour en Albanie et nouvelles victoires de Scanderbeg. — La paix avec Mohammed II et ses répercussions. — Les nouvelles conquêtes de Mohammed II. — Alliance entre Venise et l'Albanie. Alliance entre Venise et la Hongrie. Paul Ange, archevêque de Durazzo et les préparatifs de la croisade. — Rupture de la paix entre l'Albanie et la Turquie. Balaban-pacha contre l'Albanie. — La mort du Pape. Le second siège de Croïa par Mohammed II. Le massacre de Chidna. — Scanderbeg à Rome et à Naples. — La défaite de l'armée ottomane. — Le troisième siège de Croïa. Convocation de la Ligue d'Alessio et mort de Scanderbeg 132-148

CHAPITRE IX

LA RÉSISTANCE ALBANO-VÉNITIENNE JUSQU'À LA CONCLUSION DE LA PAIX ENTRE VENISE ET LA TURQUIE
(1468-1503)

Les efforts de Venise pour maintenir l'indépendance de l'Albanie.
— La famille de Scanderbeg à Naples. — Tentatives de Paul II et de Venise en vue d'arrêter la conquête turque. — La chute de Croïa. Les sièges de Scutari. La chute de l'Albanie. — Mohammed II contre l'Italie. Mort de Mohammed II. — Les diverses phases de la lutte contre la Turquie. Jean Castriota et les soulèvements des Albanais. — La paix entre Venise et la Turquie 140-158

CONCLUSION 159-163

IMPRIMATUR

De mandato

† P. LADEUZE, *Rect. Univ.*

Lovanii, die 10^a nov. 1936.

IMPRIMERIE J. DUCULOT, GEMBLOUX (BELGIQUE).



